GUSTAVE CLAUDIN

TROIS ROSES

DANS LA RUE VIVIENNE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS
DÉPÔT LÉGAL Seine N° 12225 1876

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN

1877

GUSTAVE CLAUDIN

TROIS ROSES

DANS LA RUE VIVIENNE

3439

PARIS
G. CHARPENTIER, ÉDITEUR
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13
—
1877

A mon Ami

CHARLES DESLYS

A MON AMI GUSTAVE GLAUDIN

Cette dédicace, inspirée par un raffinement de délicatesse, permets que je l'explique au lecteur.

Il y a de cela vingt et quelques années (peut-être même un peu plus, on ne compte pas avec ses amis), deux jeunes garçons tout frais émoulus du collége, s'ils n'y étaient encore, flânaient, sous les verts ombrages de la Ferté-sous-Jouarre, en devisant littérature, espérances, avenir.

C'était l'heureux temps où la jeunesse française ne songeait guère qu'aux choses du cœur ou de l'art. Pas un rhétoricien qui n'eût en tête son roman, sa comédie, quelques-uns même une tragédie.

Moins présomptueux, nous rêvions, nous ébauchions, en perspective, une simple histoire d'amour. Que dis-je, simple ? Elle était triple ! Trois jeunes filles, trois sœurs. On cherchait des types.

Ah ! gentilles promeneuses des bords de la Marne, qui êtes aujourd'hui des mamans ? voire même des grand'mères, vous ne soupçonniez guère que vous posiez alors pour deux futurs romanciers, et que tôt ou tard ils vous mettraient dans leurs livres.

Moi ce fut tôt. J'ai débuté, ou du moins à peu près, par Rose, Rosine et Rosette, deux volumes de cabinet de lecture.

Dans les éditions suivantes, illustrées parfois, jamais illustres, cela s'intitula les Trois Grisettes... Il y avait alors des grisettes.

Il n'y en a plus maintenant, et les Trois Roses de la rue Vivienne, bien que modistes, sont presque des demoiselles. Elles sont modernes, elles sont jeunes ; les miennes, hélas ! ont vieilli.

Merci de les rajeunir en les choisissant pour marraines. Elles souhaitent à leurs jeunes et charmantes filleules, tout le succès quelles méritent.

Ne crains donc pas, mon cher Claudin, qu'on t'accuse de plagiat. Je le reconnais, je le proclame, notre scénario fut commun, C'est ensemble que, par un matin d'avril, nous plantâmes notre rosier. Tu n'as cueilli ton bouquet que d'hier, et tu me l'envoies. Merci. Je le joins à mon bouquet

fané. Nous y retrouverons, lui ses parfums, moi des souvenirs et peut-être un regain de jeunette. Ajoutons... d'amitié.

Charles DESLYS.

PRÉFACE

Les romanciers, aujourd'hui plus que jamais, se divisent en deux classes. Nous avons ceux qui, planent et ceux qui rampent, ceux qui contemplent les étoiles et ceux qui regardent le ruisseau. On réussit beaucoup à présent en regardant le ruisseau, La culture du laid semble remporter sur celle du beau. Cet être collectif qui s'appelle le public a comme une prédilection pour les monstres et une aversion pour les héros.

S'il en est ainsi, c'est parce que certaine écrivains admirablement doués font un déplorable usage de leur talent. Ils disposent de facultés puissantes, et ne s'en servent que pour exalter et mettre au premier plan des turpitudes qu'ils devraient taire ou flétrir.

Que dirait-on de l'Académie des beaux-arts, qui ayant à choisir un sujet de composition pour les jeunes gens qui se disputent le prix de Rome, reproduirait l'histoire, et les convierait à peindre sur leur toile une borne de la rue, salie par les ordures que les balayeurs n'ont pas encore enlevées ?

Il y a des esprits baroques qui au tort de méconnaître la vérité ont ajouté celui de ridiculiser le paradoxe lui-même. Ils sont là tout prêts à prouver qu'un artiste peut dépenser autant de talent à peindre ces ordures, qu'à représenter la colère d'Achille ou la clémence d'Auguste. Il serait temps de ne plus tolérer ce défi jeté au bon sens, et de signifier aux comparses qu'en adhérant à cette grossière erreur, ils se proclament plus sots et plus niais que ceux aux dépens desquels ils se proposent de rire.

Malgré les suffrages de ces aveugles et de ces fanfarons de corruption, il ne faut point hésiter à combattre ces tendances funestes qui insultent à tous ceux qui ont eu du génie, et que dans un accès de fureur contre ce qui est beau, auguste et grand, on avait résumé par ce cri : Homère, à Chaillot !

On sait où conduisent ces abominables insanités. Un jour, des forcenés brûlent les bibliothèques, non comme le Calife d'autrefois pour chauffer un bain, car on ne se baigne pas dans ce monde-là, mais par pur vandalisme et pour ramener à des temps préhistoriques.

Mais, me dira-t-on, pourquoi ces lamentations figurent-elles dans la préface d'un ineffensif roman, imaginé par un esprit qui n'a ni la force ni la prétention de faire la leçon à ses semblables, ni l'espérance de modifier les opinions de personne ? Elles y ont trouvé place afin de prévenir le lecteur que les personnages mis en scène sont absolument étrangers aux milieux dans lesquels se déroulent les romans à grand succès, écrits par les gens de talent, qui persistent, ainsi que je l'ai dit, à explorer le ruisseau. J'ai essayé, infructueusement sans doute, de rendre intéressants des personnages honnêtes, et de prouver que la vertu, analysée avec impartialité, pouvait, même à un point de vue purement romanesque, et sans tomber dans la berquinade, soutenir la comparaison avec le vice, à la condition toutefois qu'on n'eût pas pour ce dernier des condescendances aveugles.

Depuis le paradis terrestre le vice et la vertu sont en présence. Ils ont tour à tour prévalu ; mais, si j'en crois ce que j'ai lu et ce que je vois, le vice avec son fruit défendu a conservé l'avantage. La pauvre vertu méconnue a dû lui céder le pas, et s'effacer humblement devant lui

On a partout pour lui une indulgence qui ne va pas jusqu'à le récompenser, mais qui fait souvent plus que l'absoudre. Les poëtes, les romanciers et les conteurs ont pour lui des prédilections déplorables. Ils l'appellent sans cesse à leur secours pour en parer les héros de leurs rêves. Si par hasard et par un timide remords de conscience, ils veulent réparer leurs torts et leur froideur pour la vertu, ils perdent toute leur verve dès qu'ils la font apparaître, et semblent la traiter comme Cendrillon. C'est ainsi que les choses se passent en littérature, à la grande joie des lecteurs qui préfèrent de beaucoup un personnage chargé de crimes à un héros comblé de toutes les vertus.

Mais, dira-t-on, il n'y a pas que la liltérature. A côté d'elle, notre état social comporte des institutions, oeuvre des moralistes et des sages, et opposant une sorte de contre-poids aux entraînements irréfléchis de l'imagination.

Je le sais bien. Nous avons des institutions que j'ai la prétention de connaître, et c'est précisément en les méditant que j'ai pu apprécier à quel degré la cause de la vertu avait été sinon trahie, tout au moins abandonnée par elles. Qu'on me permette de justifier par un fait indéniable la parfaite exactitude de mon assertion.

Dans notre état social la vertu a sa fête marquée sur le calendrier. Une fois par an l'Académie s'assemble solennellement sous la coupole de

l'Institut, pour la célébrer et l'honorer dans sa manifestation la plus pure et la plus éclatante. Les immortels mettent leurs habits à palmes vertes et lisent d'éloquents rapports sur les dévouements héroïques et inconnus qui se sont produits dans les cabanes, les mansardes et les chaumières. On décerne an plus digne et au plus méritant le prix fondé par le vertueux M. de Montyon, c'est-à-dire une médaille d'or de trois mille francs. C'est un spectacle très-touchant que de voir apparaître l'élu. Presque toujours c'est un pauvre vieillard vaincu et courbé par le travail et les années, qui vient, timide et tremblant, remercier son apologiste d'avoir discerné son mérite dans le coin obscur et ignoré où il avait langui pendant si longtemps.

Le nom du couronné est publié par les journaux. Tout le monde le lit et personne ne le retient. L'élu s'en retourne clans sa province, il reçoit les félicitations de ses voisins, puis il rentre dans sa profonde obscurité.

Voilà bien en réalité tout ce que notre société fait pour la vertu. J'ai entendu dire, par des esprits très-droits, que c'était assez. Je le veux bien, mais je me demanderai pourquoi, quand on n'accorde qu'une médaille de trois mille francs à une créature du bon Dieu qui a mérité le paradis, on donne chaque année une somme de cent mille francs au cheval de course qui arrive le premier dans le prix de Paris. J'avoue qu'entre ce superbe animal et l'être vertueux en question, il n'y a pas de comparaison à établir. J'avoue enfin qu'en présence d'une contradiction aussi choquante, aussi inique, je me surprends à couvrir de mon indulgence la fille légère et privée de conseils, qui, interpellée par le vice qui lui donne des diamants tout de suite, et la vertu qui lui promet une médaille de trois mille francs en échange de trente ans de dévouement et d'abnégation, sourit au vice et envoie promener la vertu.

On m'objectera que la vertu est austère, et que les récompenses qu'elle peut nous valoir doivent demeurer austères comme elle. Je serais de cet avis si nous avions les mœurs farouches de la Sparte de Lycurgue, si nous mangions du brouet noir, s'il fallait un tombereau attelé de deux chevaux pour transporter une somme de quarante sous. Mais notre milieu social n'a rien de commun avec ce rigorisme. Je crois donc pouvoir affirmer que rien ne serait perturbé, si à l'avenir on donnait un peu moins au cheval vainqueur dans le prix de Paris, et un peu plus à l'élu du prix Montyon ; les chevaux n'en courraient pas moins vite dans l'arène et beaucoup de jeunes filles feraient moins de faux pas dans la vie.

Si je suis dans l'erreur, je serais heureux qu'un contradicteur voulût bien me le prouver. Il me rendrait un service dont je le remercie d'avance.

Le roman, c'est son but devrait donc, partout et toujours, plaider la cause de la vertu, et non pas chanter avec autant de fracas et de bonne humeur les prouesses, les exploits et les gentillesses de ceux qui la trahissent.

C'est pour cela que dans les Trois Roses de la rue Vivienne, j'ai cru devoir protester contre le charme et le prestige qu'on accorde à de fausses idoles qu'il serait temps de renverser de leur piédestal, puisque j'ai reproché à la jeunesse du jour d'avoir perdu toute son originalité, et d'avoir substitué aux élégances spirituelles de nos pères des distractions d'un goût suspect et en réalité peu récréatives. Soyons nous, et n'imitons personne, et persuadons-nous bien de cette vérité que les ridicules que nous croyons éviter sont infiniment moins grands que ceux dans lesquels il est de mode de tomber. Vous êtes de formes opulentes, ô madame ! ne cherchez pas à maigrir, et ne vous condamnez pas au plus sévère et au plus dur des régimes pour peser quelques grammes de moins. Et surtout souvenez-vous que si vous avez moins de poids, vous avez plus de rides. Le remède est donc pire que le mal.

En réalité, je ne suis pas un moraliste en colère, et ce que j'ai écrit, loin d'être hostile aux jeunes gens, n'est au contraire qu'un témoignage de sympathie. Pour me résumer, je demande qu'un nouveau comte d'Orsay apparaisse à l'horizon, et vienne se poser parmi nous en arbitre de l'élégance. Il est temps qu'il arrive si Paris veut conserver le privilége de donner le ton au monde civilisé. Venez, prince, sortez du nuage qui nous dérobe votre distinction. Au nom du bon goût, délivrez-nous des ordures qu'on persiste à prendre pour des perles. Délivrez-nous surtout de ces monstres prétentieux qu'on rencontre partout, et que notre mauvais génie semble avoir déchaînés pour gâter nos fêtes, assombrir nos promenades et offenser nos regards. Vite à l'œuvre, ô mon prince, car le mauvais goût l'emporterait si vous tardiez à lui porter ce coup fatal que saint Michel sut trouver pour le démon.

Ainsi soit-il !

PROLOGUE

Un soir du mois de septembre, le conseil municipal de Jouarre était assemblé à la mairie. A la fin d'une séance fort calme, pendant laquelle les braves gens qui composaient cette assemblée avaient disserté très-longuement sur les affaires de la commune, le maire prit la parole et informa ses collègues qu'il avait besoin d'un crédit pour faire élever les trois petits enfants d'une pauvre sourde et muette que la commune avait été contrainte d'adopter. Le conseil municipal murmura un peu, mais bientôt, fléchi par l'infortune de cette pauvresse, il céda et alloua le crédit demandé.

Avant d'aller plus loin, il faut dire quelques mots de Jouarre, ainsi que la Gritte, nom donné à cette sourde et muette.

Jouarre est un bourg du département de Seine-et-Marne, situé au sommet d'une petite montagne que les habitants appellent le Mont-Blanc de la Brie ; on le trouve sur la route départementale qui conduit de la Ferté-Sous-Jouarre, — où l'on fabrique des meules à moulins qui ressemblent à de grands fromages, à Coulommiers, où l'on fabrique des fromages de Brie qui ressemblent à de petites meules à moulin. Les savants prétendent que Jouarre a pour étymologie Jovis ara (autel de Jupiter), parce qu'en effet Jupiter y eut un temple pendant la domination romaine. Avant la révolution de 1789, il y avait à Jouarre une célèbre abbaye qui eut pour abbesses des princesses de sang royal. L'abbaye a disparu comme l'autel de Jupiter.

Un jour, les habitants de ce grand village virent circuler dans les rues une fille de seize ans, sourde et muette. Elle était tombée là comme un aérolythe. Le maire, le juge de paix, en un mot toutes les autorités compétentes se livrèrent aux investigations les plus minutieuses sans pouvoir découvrir d'où venait cette pauvre créature. Comme elle était muette, il n'y avait point à la questionner. Les commères et les enfants, ignorant son nom, la nommèrent la Gritte ; pourquoi ? On ne pourrait le dire.

La Gritte avait la beauté du diable. Ses dents étaient blanches, ses cheveux d'un noir d'ébène ; sa peau, légèrement basanée. Ajoutez à cela une taille mince et des épaules fort appétissantes. Elle était douce, et

s’attachait tout de suite à celui qui lui tendait la main. Un médecin chargé de l’examiner assura qu’elle était muette et sourde de naissance, mais qu’elle n’était point privée de raison. Selon lui, la pauvre fille devait avoir été abandonnée dans ces parages par une troupe de Bohémiens.

Tout d’abord, on la repoussa, dans la prévision qu’elle s’en irait chercher ailleurs son existence ; mais ni les rebuffades ni les menaces ne la découragèrent. Elle s’incrusta pour ainsi dire dans le village, demandant du pain quand elle avait faim, et se cachant la nuit, sans qu’on pût découvrir où elle allait chercher un abri.

Le hasard voulut que la Gritte trouvât l’occasion de désarmer les mauvaises volontés. Un soir d’hiver, un an après son apparition dans le pays, un grand incendie éclata. Les pompiers et les habitants accoururent pour combattre le fléau, qui prit, malgré leur activité, des proportions considérables, gagnant les demeures et les chaumières d’alentour. C’était un désordre indescriptible, pendant lequel les plus énergiques perdirent la tête.

Tandis qu’on délibérait pour fixer la part du feu, on vit la Gritte, les cheveux en partie brûlés, et ses vêtements en lambeaux, rapporter dans ses bras deux jeunes enfants qu’elle était allée chercher dans leur berceau et arracher à une mort certaine. La pauvre fille, en rapportant ces petits êtres à leur mère, était en proie à une émotion qu’elle traduisait par des cris rauques et inarticulés. La Gritte avait accompli cet exploit sans avoir conscience du danger. Elle s’était jetée dans les flammes, de la même façon que les chiens du mont Saint-Bernard se jettent dans la neige pour sauver un voyageur en péril.

Cependant, lorsqu’elle se vit entourée par la foule, deux grosses larmes coulèrent sur ses joues ; ces larmes venaient de l’âme. En l’observant avec soin, on aurait pu constater que la pauvre femme ne comprenait que d’une façon confuse les caresses qu’on lui prodiguait.

Sa joie ne devint évidente que lorsque, après l’incendie, on la fit asseoir à une table pour lui offrir à boire et à manger. Alors, ses yeux s’illuminèrent ; elle se prit à sourire, et on l’aurait vue, rappelant en tout point cette créature bestiale si bien décrite par Théophile Gautier dans Mademoiselle de Maupin, prête à cracher sur l’Iliade d’Homère, et à se mettre à genoux devant un jambon...

A partir de ce jour, la Gritte, bien qu’absolument étrangère au pays, conquit son droit de cité. On se montra un peu plus bienveillant pour elle ; on ne lui ménagea plus les aumônes. Elle s’en allait de porte en porte quérir

sa nourriture. On se cotisa et on lui procura du linge et des vêtements ; un paysan lui permit même de s'installer dans une cabine située à l'entrée du village, dans laquelle il serrait l'hiver les échalas d'une vigne qui lui donnait du mauvais vin.

Le jour, elle errait dans les rues, s'arrêtant aux portes, jouant avec les petits enfants ; elle les portait quand ils se disaient fatigués, et les ramassait quand ils tombaient, avec une douceur de gestes qui lui gagna la confiance de toutes les mères. Elle était comme le chien de ce troupeau de petits enfants. Quand un étranger survenait, la Gritte, l'œil au guet, se plaçait d'un air menaçant entre les mioches et le passant, en semblant exprimer du geste et par toute son attitude qu'elle lui défendait de les toucher.

Le dimanche et les jours de fêtes, elle mettait son plus beau cotillon et s'en allait à l'église. Elle s'agenouillait près d'un pilier et marmottait des prières pendant toute la durée de la messe. Bien heureux, dit l'Écriture, sont les pauvres d'esprit ! Elle avait, à ce compte, tout ce qu'il fallait pour gagner sûrement le ciel.

Elle s'en allait aussi, souvent, courir à travers les plaines, les prairies et les bois qui bordent la route conduisant à Coulommiers.

La campagne, en cet endroit, passe pour très-pittoresque. Si j'étais accessible à ces sortes de beautés, j'essayerais de les décrire, mais je m'en abstiendrai, imitant ainsi bien présomptueusement Socrate, qui n'aimait pas les paysages parce qu'ils ne lui apprenaient rien. La prairie verte traversée par le ruisseau qui serpente, les grands peupliers agités en cadence par le vent, les lueurs du soleil couchant tombant sur la cime des chênes, la mélancolie de la vallée avec le son des cloches dans le lointain et la chanson des bergers nonchalants qui ramènent leurs brebis au bercail, sont autant de lieux communs, déflorés et démodés depuis longtemps par ces diseurs de riens qui croient devoir tout admirer, et qui poussent ce travers jusqu'à tomber en extase à la vue d'un prunier. Si Virgile a composé ses Églogues, c'est parce que de son temps la terre avait encore conservé quelques vestiges de sa robe virginale et de sa grâce primitive. Longtemps après lui, Racan écrivit la dernière idylle. Depuis l'invention du cadastre, tout ce charme a disparu ; adieu les paysages ! Pour ma part, je me refuse à croire qu'il y ait encore des bocages et des vallées solitaires où Daphnis et Chloé roucoulent mystérieusement l'amour et où les bergères de Watteau et de M. de Florian portent des bas de soie à coins d'or, pour garder leurs troupeaux ; ces tableaux ont à jamais disparu de la vieille Europe, depuis

qu'elle est tombée au pouvoir des ingénieurs, qui l'ont tatouée partout de leurs travaux.

Le dieu Terme a cédé la place aux bornes kilométriques ; les chemins de fer ont remplacé les sentiers, les montagnes ont été perforées par des tunnels ; les collines ont été escaladées par des viaducs ; sans compter les fils du télégraphe, les essais de drainage, les prairies artificielles, les irrigations, les canaux, les endiguements des fleuves et des rivières, tous les autres accessoires, en un mot, de ce nouveau monde dans lequel la science veut nous faire entrer. Voyez-vous Virgile lui-même, au milieu de ce capharnaüm, et n'entendez-vous pas les imprécations que ferait entendre sa muse scandalisée, en voyant les rossignols réduits, en débitant leur chanson, à se percher sur les fils du télégraphe ? Vous représentez-vous encore Daphnis et Chloé sentant passer au-dessus de leur tête les dépêches de l'Agence Havas, et confondant au loin le bruit d'un train rapide avec les grondements du tonnerre ?

Et qu'on ne dise pas que j'exagère la perturbation que l'activité des hommes est allée porter en tout lieu. Ne va-t-on pas en chemin de fer d'Amsterdam à Gibraltar, et de Brest à Pétersbourg ? Est-ce que nuit et jour les forêts, les vallées autrefois solitaires et pleines de mystères, ne sont point traversées par des trains de chemin de fer qui passent avec la rapidité de la flèche sur tous les obstacles qu'on a vaincus pour permettre à l'homme d'abolir en quelque sorte la distance ? J'admire, si l'on veut, ces prouesses du progrès, mais je maintiens qu'elles ont tué le pittoresque, et supprimé pour toujours les bergerades. Nous ne verrons plus ces choses que dans les ballets de l'Opéra.

Cette fugue un peu longue indique assez que je ne me sens point capable de décrire les sites à travers lesquels la Gritte s'en allait chercher des champignons, des morilles et du cresson, qu'elle vendait ensuite, pour quelques sous, aux habitants de Jouarre. Ce petit commerce, joint aux aumônes qu'on lui faisait, lui permettait de vivre à peu près. Quand elle avait quelques sous dans sa poche, elle achetait des friandises qu'elle partageait avec les petits enfants.

Elle était très-courageuse et très-active, ne craignant ni le froid ni la chaleur, et se montrant toujours prête à aider le paysan qui lui demandait de rapporter un fardeau en son logis. Elle se laissait charger comme une bête de somme sans jamais se plaindre. Elle savait d'avance que ce service rendu

lui vaudrait le soir une assiette de soupe ou un bon morceau de lard à mettre sur son pain ;

Sur cette route qui va de Jouarre à Coulommiers, se trouve, à près de deux lieues, le vieux château de Nolongue, qui a conservé son air de donjon féodal. Il est entouré de fossés profonds, et, pour y entrer, il faut traverser un pont-levis. Ce château perdu au milieu d'un bois avait jadis abrité de fort belles châtelaines. On découvrait encore les restes des longues charmilles sous lesquelles ces nobles dames allaient promener leur tristesse, lorsque leurs époux se trouvaient en terre sainte pour combattre les infidèles. L'histoire, ou plutôt la légende rapporte que de bons ermites et de jeunes pages durent à l'absence de ces preux chevaliers des aventures assez agréables ; mais les temps étaient changés. Il n'y avait plus d'ermites dans les bois ni de châtelaines dans ce château, que son propriétaire n'habitait presque jamais. Ce propriétaire, un comte, vivait, disait-on, l'hiver à Paris, et l'été en Bretagne. Il ne venait à Nolongue que très-rarement.

La Gritte rôdait souvent autour du château. Elle y trouvait beaucoup de cresson, puis tout à côté, à l'une des barrières de la forêt, elle était sûre de rencontrer des chasseurs qui n'oubliaient jamais de lui faire l'aumône.

Hélas ! pourquoi cette pauvre créature, qui ne connaissait pas le danger, allait-elle à ce périlleux endroit ? L'été, quand il faisait très-chaud, elle se montrait souvent dans des négligés plus que galants. L'histoire rapporte que ce fut à cette place que des chasseurs peu généreux la remarquèrent un jour, et, malgré l'absence de tout ruban et de tout falbalas, la trouvèrent plus jolie que les demoiselles de la ville.... En trois ans, la pauvre muette, féconde comme la mère Gigogne, mit au monde trois petites filles.

On fit beaucoup de morale à la pauvre fille. Elle ne comprit pas un mot à ces remontrances ; cependant, elle devint craintive et presque sauvage, et, s'éloignant de ceux qui voulaient l'approcher, elle fuyait à leur vue comme ces chiens qui ont été battus et qui redoutent de l'être encore. Les jours suivants, elle ne fit plus que de courtes apparitions, puis elle disparut tout à coup, sans que personne dans le pays pût dire où elle était allée.

Quant à ses trois petites filles, le maire de Jouarre, en sa qualité de magistrat municipal ayant charge d'âmes, parvint à les placer dans une crèche ; comme elles n'avaient aucun parent, il promit même de veiller à leur avenir et de leur faire apprendre un état.

Le conseil municipal, consulté à ce propos, se montra plein d'humanité.

VINGT ANS APRÈS

CHAPITRE PREMIER

Il y avait un festin fort gai dans un atelier de modistes de la rue Vivienne. M^me^ Talexis, la patronne, ayant à ses côtés sa première demoiselle de magasin, et entourée de toutes ses apprenties, fêtait le trentième anniversaire de la fondation de sa maison.

Au dessert, M^me^ Talexis rappelait avec émotion à son auditoire féminin que c'était par son travail qu'elle était arrivée à son éminente position. Elle racontait qu'elle avait débuté par être une simple ouvrière, puis, qu'à force d'assiduité et de courage (elle n'osait point ajouter de talent), elle était parvenue à inspirer confiance à une cliente riche qui lui avait prêté l'argent nécessaire pour acheter le fonds de sa maîtresse et lui succéder.

M^me^ Talexis participait tout à la fois de la maîtresse de pension et de la matrone. Elle était arrivée à ce nombre de printemps qui ne permet plus d'assigner un âge à la femme. En réalité, elle avait dépassé la cinquantaine ; mais, quand elle était habillée, et qu'elle était venue par artifice au secours de tout ce qui lui manquait, elle n'était point disgracieuse. Elle avait été mariée. Son mari avait disparu sans laisser de traces. Elle était bonne pour ses apprenties et pour toutes les personnes de sa maison. Comme modiste, elle faisait école, et, quand une jeune fille sortait de chez elle pour s'établir, la débutante avait bien soin de mettre sur son enseigne : Élève de M^me^ Talexis. Elle se montrait, indulgente pour celles qui l'entouraient et toujours disposée à attribuer leurs fautes à la fatalité.

Elle était aidée dans la direction de son magasin par sa première demoiselle, qui s'appelait M^lle^ Scabieuse. C'était son bras droit, sa coadjutrice. M^lle^ Scabieuse possédait des doigts de fée ; elle passait pour la plus habile modiste de tout Paris. M^lle^ Scabieuse se donnait quarante-cinq ans ; laide à ravir, elle avait le nez rouge, un peu de moustache à la lèvre, des faux cheveux abondants, des bagues à tous les doigts, et une tabatière dans laquelle elle puisait sans cesse, le soir, pour se tenir éveillée. Elle avait renoncé à s'établir, imitant ces maîtres clercs de notaire qui s'éternisent dans leur étude et ne veulent point devenir tabellions.

Le festin se prolongeait, et la conversation était fort animée. Les jeunes modistes, un peu excitées par les divers toasts portés en l'honneur de leur maîtresse, bavardaient comme des pies borgnes. M^me^ Talexis prenait part à leur gaieté, et se contentait de leur dire :

— Riez bien ce soir, petites folles ; mais demain, vous travaillerez,

Après un petit moment de silence, la patronne se recueillant, ordonna à ses convives de remplir leur verre et de porter une dernière santé.

— Buvons, dit-elle, à la vénérable dame qui, il y a trente ans, m'a prêté la somme nécessaire pour m'établir et à laquelle je dois l'honnête aisance que je possède.

Cette proposition fut accueillie avec empressement ; on but en l'honneur de la bienfaitrice.

En ce moment, le facteur vint à passer, et remit à l'adresse de M^me^ Talexis une lettre contenant sur l'enveloppe cette mention : Très -pressé.

M^me^ Talexis ouvrit la lettre et lut ce qui suit :

« Ma bonne madame Talexis,

« J'ai été heureuse autrefois de vous rendre
« service ; je viens à mon tour vous en demander
« un : ce serait de vous charger de trois
« jeunes orphelines qui vous seront présentées
« par le maire de ma commune.

« Je vous prie de leur apprendre l'état de modiste,
« de veiller sur elles et de les protéger de
« votre mieux contre les dangers auxquels les
« exposent leur jeunesse et leur beauté. Je me
« charge des frais d'apprentissage.

« J'attends de vous cette bonne action ; je vous
« remercie d'avance, et je vous prie de toujours
« compter sur mon amitié.

« CORISANDE D. »

Après avoir lu cette lettre, les yeux de M^me^ Talexis se remplirent de larmes. Quand elle fut revenue de son émotion, elle dit à celles qui l'entouraient :

— Voici une lettre de ma bienfaitrice, de la personne à la santé de laquelle nous venons de boire. Elle me demande un service ; je n'ai rien à lui refuser ; je vous annonce, mesdemoiselles, que, demain, vous verrez arriver trois nouvelles apprenties confiées à mes soins.

Les modistes se regardèrent et semblèrent se réjouir de cette nouvelle.

En effet, le lendemain, on vit arriver un brave homme de la campagne, accompagné de trois petites filles ; c'était le maire de Jouarre ; les trois enfants étaient les filles de la Gritte. L'aînée s'appelait Louise, la seconde Marguerite, et la plus jeune Noémie. Elles avaient été élevées dans une maison religieuse, où elles étaient restées près de quinze ans.

M^me^ Talexis accueillit cordialement ce digne homme et le chargea de dire à la personne de la part de laquelle il se présentait, qu'elle se chargeait volontiers de ces trois orphelines, et qu'elle était heureuse de trouver ainsi l'occasion de lui prouver sa profonde reconnaissance.

Cela dit, le maire embrassa Louise, Marguerite et Noémie, salua M^me^ Talexis et se retira.

Aussitôt M^me^ Talexis pria ses nouvelles apprenties de se rendre avec leurs bagages à la mansarde du sixième étage, qu'elle leur destinait pour chambre. Dès le lendemain, elle les. installa à son comptoir, et, à titre d'essai, les pria d'assembler quelques rubans.

Les pauvres petites, tout effarouchées, tremblaient devant elle. Sans échanger une parole ; sans lever la tête un seul instant, elles travaillèrent toute la journée. Le soir, une première modiste vint examiner ce qu'elles avaient fait, et le trouva bien ; ce premier encouragement les rassura un peu,

Plusieurs longues journées s'écoulèrent, sans qu'elles osassent adresser la parole aux autres jeunes filles qui travaillaient à la même table. Elles écoutaient leur bavardage sans le comprendre, par la raison qu'il se rapportait à des choses dont elles n'avaient jamais entendu parler.

M^me^ Talexis, sans qu'on sût pourquoi autour d'elle, s'intéressa beaucoup aux nouvelles venues, bien qu'elles fussent incapables de lui rendre le moindre service.

Elles ne savaient encore rien du métier qu'on se préparait à leur enseigner. Il fallait voir les grands yeux qu'elles ouvrirent, lorsque, pour la

première fois, on confia à leurs mains novices les fleurs, les plumes et les rubans avec lesquels les modistes font les chapeaux. La modiste, par état, est condamnée à un cours de coquetterie. Sa mission frivole est d'atténuer la laideur de celles qui ne sont pas jolies, et d'aiguiser les charmes de celles qui sont belles. C'était là, pour elles, des idées qui troublaient leur petite cervelle. M^me^ Talexis, avec une sollicitude marquée, prenait la peine de leur dégrossir les doigts et de leur déniaiser l'esprit au plus vite.

Dans l'atelier, cette prédilection fut remarquée et excita la jalousie de leurs compagnes, que la patronne traitait bien plus durement ; mais leur jalousie devint encore plus grande, lorsque M^me^ Talexis eut dépouillé Louise, Marguerite et Noémie de leurs habits mal faits, pour y substituer de jolies robes à la mode du jour. Ce fut comme un coup de théâtre, et M^me^ Talexis, qui était, par profession, blasée sur la grâce et la beauté dont elle avait vu passer tant d'échantillons devant ses yeux, fut émerveillée de la transformation. Il était défendu d'être aussi. ravissantes et aussi gracieuses que l'étaient ces pauvres petites : on eût trouvé plus facilement une hérésie dans le Pater, qu'un défaut dans leur personne.

Louise, l'aînée, était grande ; sa taille souple avait des ondulations de roseau. Elle avait la peau blanche, des cheveaux d'ébène qui tombaient jusqu'à terre en boucles soyeuses et brillantes ; des yeux bleus languissants et à demi voilés par de longs cils. La rêverie était l'expression dominante de. sa physionomie.

Marguerite, la seconde, avait des cheveux blond-cendré, qui contrastaient avec de beaux yeux noirs, doux comme du velours ; Ses joues étaient légèrement colorées, non pas de ces nuances criardes que les coquettes et les comédiennes obtiennent à l'aide de procédés bien connus, mais de cet incarnat que la nature ne donne qu'aux roses et au corail. Ajoutez à cela des dents à rendre les écrins jaloux, des pieds de Cendrillon, un regard hautain et la tournure d'une infante.

Noémie était un type tout différent de ses deux sœurs. Elle avait des cheveux dorés qui brillaient comme un papillon d'or dans un filet ; une peau blanche comme la neige et de petites dents taillées pour broyer des millions. Il suffisait de la regarder pour pressentir en elle une de ces petites révoltées qu'il faut laisser nu-tête, tant elles paraissent résolues à jeter leur bonnet par. dessus les moulins. Lorsqu'une cliente du vrai ou du demi-monde ne trouvait point son chapeau assez réussi, M^me^ Talexis appelait

Noémie et le lui plaçait sur la tète. La coquette se sen tait aussitôt désarmée et acceptait le chapeau, oubliant hélas ! qu'elle le séparait du petit être charmant qui l'avait égayé de son sourire. Aussi, M^me^ Talexis avait surnommé Noémie son champignon.

M^me^ Talexis, sans se rendre compte du sentiment qu'elle éprouvait, était très-préoccupée du sort de ses nouvelles pensionnaires. Il lui semblait qu'elle leur devait un surcroît de sollicitude. Leur beauté merveilleuse l'inquiétait beaucoup. Elle prévoyait l'impossibilité où elle serait de disputer cette proie aux don Juan du jour ; car don Juan a laissé sa monnaie parmi nous. Si ces successeurs n'ont point son prestige, ils ne sont pas moins pernicieux pour les victimes qu'atteignent leurs séductions. Elle ne se dissimulait point que, pour conserver intactes les brebis qu'on lui avait confiées, il fallait renforcer les bons principes qu'on pouvait leur avoir inculqués de quelques duègnes sévères et de beaucoup plus de verrous à leur porte. Absorbée par cette préoccupation, il lui échappait quelquefois des paroles comme celles-ci : « Le ciel s'est trompé ; pourquoi n'a-t-il pas donné à des princesses la beauté qu'il a prodiguée à pleines mains à ces pauvres enfants ? »

Elle savait, de longue date, que le diable est très-malin, et n'ignorait pas qu'une jeune fille n'a pas toujours la force de préférer l'obscurité et les privations de la vertu aux tentations du vice qui répondent si bien aux vagues aspirations d'un cœur adolescent. M^me^ Talexis avait passé le temps des orages et appris à ses dépens tout ce qu'il y a d'imposture et d'hypocrisie dans les promesses généreuses que la passion arrache à ceux qui en subissent le joug. Mais elle savait aussi combien il était difficile de faire entendre efficacement ces vérités à des cerveaux de dix-huit ans, encore dépourvus de la sagesse qu'il fallait pour les apprécier. Ces réflexions la troublaient à ce point, qu'elle aurait voulu pouvoir enfermer, le soir, ses trois pensionnaires dans sa caisse, avec son argent. Le monde est ainsi fait. On cadenasse, on met sous clef une somme d'argent, mais on laisse paître les vierges en liberté. Le loup arrive, il les croque, et tout est dit. Le code pénal punit, il est vrai, le rapt ; mais qui ne sait que les enlèvements de cette nature sont toujours consommés dans des conditions qui les soustraient à l'application de la loi ?

En femme d'expérience, M^me^ Talexis pensa qu'elle devait observer le caractère de ses nouvelles pensionnaires et voir si ces pauvres petites,

auxquelles la nature semblait avoir tendu un piège en les créant si belles, ne portaient point en elles une chance quelconque de salut. Elle résolut donc de les abandonner à elles-mêmes, de ne les contredire en rien, de chercher à discerner enfin, si cela était possible, dans leur langage et dans leurs actions, l'indice de leur tempérament et de leurs aspirations. Elle voulut suivre, dans toutes ses phases, la transformation que la vie parisienne allait leur faire subir, comment peu à peu ces petites paysannes incultes se pervertiraient, et comment, enfin, l'esprit allait leur venir. De cette façon, elle serait là, vigilante et toujours debout, prête à repousser le diable s'il devenait trop entreprenant.

Louise ne lui causait pas d'inquiétudes. Elle avait remarqué que c'était une nature grave, repliée sur elle-même, très-soucieuse, qui plus est, d'accomplir ses devoirs religieux. Louise allait à la messe, disait matin et soir de longues prières et ne prenait jamais part aux conversations frivoles. En sa qualité d'aînée, elle prétendait même exercer une sorte de domination sur ses deux sœurs. Avec les clientes, elle était d'une politesse glaciale. Il fallait qu'elle se contînt pour ne point hausser les épaules devant les baronnes et les marquises, lorsqu'elles se miraient dans la glace pour essayer leurs chapeaux. Elle ne s'était montrée aimable et gracieuse qu'une seule fois, envers une religieuse entrée dans le magasin avec une petite pensionnaire. A moins de changement subit ou d'apparition fatale d'un prince Charmant, venu de régions inconnues, il n'y avait donc rien à redouter de celle-là.

Marguerite était aussi très-réservée, mais très-coquette, éprise de toilettes et de parures, laissant deviner qu'elle regrettait de voir destinés à d'autres les colifichets élégants qui sortaient de ses mains. Elle recevait assez froidement les bourgeoises et les bonnes mères de famille, mais quand apparaissait une grande dame, descendant de son carrosse et précédée d'un valet de pied, alors elle devenait radieuse et daignait sourire. Il n'était sortes d'attentions, de prévenances et de flatteries qu'elle ne prodiguât à la nouvelle venue. Elle fraternisait avec elle et semblait dire qu'elle était aussi de ce monde-là. M^{me} Talexis l'avait surnommée la belle incomprise. Marguerite, loin de la contredire, était enchantée de cette raillerie. Quand on lui prédisait qu'un jour elle serait marquise et que ses camarades broderaient ses armoiries sur des mouchoirs, elle acceptait la prédiction et faisait des vœux pour qu'elle se réalisât. Elle aimait la musique et par-dessus tout la musique d'opéra.

Sa sœur Noémie n'avait pas les mêmes goûts. C'était un diable, un démon en révolte perpétuelle contre Louise. Celle-là aimait tout, les drames de l'Ambigu et la musique de l'Opéra, les opérettes et les chansons de Thérésa. Pendant le jour, alors qu'on ne l'observait pas, elle laissait son ouvrage pour lire les journaux. Elle connaissait le nom de toutes les comédiennes, le titre des pièces et les cancans des coulisses. Elle était au courant des plaisirs d'été et d'hiver imaginés à Paris pour distraire les fainéants. Elle parlait à tort et à travers, critiquant ceci, approuvant cela, bien qu'elle ne sût absolument rien. Elle était heureuse de vivre, de bavarder et de rire ; c'était un petit démon, dans toute l'exubérance de la jeunesse et de la santé, qui se moquait à tout propos de la gravité de Louise et de la fierté de Marguerite.

M^me^ Talexis était effrayée de ses malices et de ses curiosités. Elle redoutait tout de sa nature bouillante, et peut-être bien parce qu'elle la pressentait vouée à la chute, c'était celle-là, des trois, qu'elle préférait. Elle aimait à l'entendre déraisonner et bâtir des châteaux en Espagne ; car Noémie ne doutait de rien et paraissait convaincue qu'une brillante destinée l'attendait.

La beauté de ces trois jeunes filles fut bientôt connue dans tout le quartier. Les passants s'arrêtaient devant le magasin pour les regarder. Jamais, dans sa plus grande vogue, la belle limonadière du café du Bosquet n'attira autant d'admirateurs. Il y avait toujours un groupe de curieux devant la maison. Ils feignaient, pour cacher leur dessein, de regarder les chapeaux et les rubans. Paris est la ville des badauds. Il suffit d'un rien pour décider les passants qui circulent par centaines dans ses rues, à se grouper et à fixer les yeux sur le même point. Le premier s'arrête, le second imite le premier, puis les autres, avec la discipline des moutons de Panurge, font absolument la même chose. Cette fois, du moins, il y avait un motif pour qu'il en fût ainsi. Les flâneurs, le nez collé sur les vitres, couvaient du regard l'atelier de la modiste, et les suppositions malveillantes allaient leur train. Les vieillards paraissaient aussi agités que les jeunes gens à la vue de ces têtes délicieuses, qui bientôt furent connues sous le nom « des trois roses de la rue Vivienne. »

Ces importunités irritèrent M^me^ Talexis, qui fit cette réflexion, que si on regardait énormément ses ouvrières, on n'achetait néanmoins pas plus de chapeaux. Elle craignit même que cet attroupement continuel n'éloignât ses clientes et ne diminuât le produit de ce que, dans le commerce et l'industrie

de Paris, on nomme le pas de porte. Elle prit un parti héroïque : derrière les chapeaux et les coiffures exposés dans la montre, elle fit établir des petits rideaux d'un taffetas blanc impénétrable. De cette façon, elle mit ses ouvrières à l'abri de ces mille regards tous entachés de ce gros péché que saint Paul appelle la concupiscence des yeux. Les modistes lui surent gré de cette précaution, qui leur épargnait l'investigation brutale et malséante d'une infinité de monstres et de butors qui semblaient vouloir se brûler à la lueur de leurs yeux, comme des insectes à la flamme d'une chandelle.

Malheureusement, la réputation de beauté des jeunes modistes était si solidement établie, que l'application des petits rideaux ne découragea point les passants. Ils restaient là, groupés, et attendant qu'on écartât le voile pour prendre ou placer un objet dans la montre. Alors, pour disperser ces importuns, on avait recours à toute espèce de ruses. Tantôt un garçon de magasin dressait une échelle pour nettoyer les glaces et les cuivres de la devanture ; ou bien il arrivait avec de l'eau pour laver le trottoir et donner un peu de fraîcheur. M^me^ Talexis appelait cela la première sommation.

Il arrivait quelquefois que d'aimables flâneurs, tout infatués d'eux-mêmes et se croyant irrésistibles, entraient dans le magasin pour faire une acquisition. Ils ne se décidaient à rien, et, pour prolonger l'entretien, hésitaient entre un chapeau rose et un chapeau bleu. Mais ce procédé ne leur valait aucun profit, car à peine avaient-ils trahi leur indécision, que M^me^ Talexis intervenait avec son autorité de matrone, renvoyant son ouvrière et faisant poliment comprendre aux importuns d'avoir à prendre un parti, d'acheter tout de suite, ou de continuer leur promenade. On aurait difficilement trouvé un cerbère plus maussade et une duègne plus décourageante que M^me^ Talexis, quand il s'agissait d'éconduire un coureur d'aventures ; elle le harcelait de monosyllabes qui mettaient fin à tout dialogue, et le malheureux, pris au piège, battait en retraite, gauchement, sous les regards moqueurs de l'atelier.

Sous aucun prétexte, M^me^ Talexis n'eût envoyé Noémie en course. Pour les deux autres, elle y voyait moins d'inconvénient. Louise était glaciale, Marguerite fière et dédaigneuse à ce point, qu'elle croyait déroger quand elle parlait à un inconnu.

Pour les distraire, elle les conduisait au spectacle le dimanche ; mais il aurait fallu apporter le rideau de taffetas blanc de la devanture, pour le dresser devant la loge, par la raison qu'à chaque entr'acte, toutes les

lorgnettes étaient braquées sur les trois jeunes filles. Les coureurs d'aventures, voyant des femmes seules, devenaient plus hardis ; on les voyait rôder aux alentours comme des âmes en peine.

L'un affectait un air sentimental, et soupirait à fendre l'âme ; un autre prenait des attitudes triomphantes, persuadé qu'on allait le trouver irrésistible.

M^me^ Talexis était là pour déjouer toutes ces simagrées. Elle n'avait pas de peine à démontrer à ses modistes que ces messieurs étaient autant de farceurs qui, chaque soir, où qu'ils fussent, jouaient la même comédie et simulaient la même passion.

Elle s'acquittait à merveille de ce rôle de chien de berger ; elle observait tout, voyait tout, prévoyait tout. Un soir, un jeune homme, qui paraissait étranger, fit remettre à Marguerite un énorme bouquet contenant sa carte. Il lui demandait un rendez-vous. M^me^ Talexis prit le tout, et alla le porter à l'officier de police de service. Le noble étranger se tint tranquille et borna sa vengeance à foudroyer de son regard la duègne qui troublait ses bonnes fortunes à venir.

Quand cette patronne modèle avait des commandes qui, par leur importance, la forçaient à exiger de ses ouvrières un surcroît de travail, elle les récompensait de leur peine. Un certain dimanche de juin, on ne put terminer que vers cinq heures du soir des parures destinées à un mariage. M^me^ Talexis, trouvant qu'il était trop tard pour conduire ces demoiselles à la campagne, fit apprêter un petit dîner fort délicat, et, en attendant, les emmena respirer un peu place de la Bourse.

C'était là une bien médiocre distraction, car on ne se doute pas de ce qu'est par un dimanche d'été la place de la Bourse, alors que tout le monde est parti pour la campagne. Ce coin si actif et si remuant de. Paris est désert et silencieux comme le jardin des Capulets. Les boutiques et les magasins sont fermés ; le monument grec, lui-même, est abandonné ; on se demande ce qu'il fait au milieu de cette solitude. Ce temple païen, dont, pendant la semaine, les portiques et les galeries extérieures sont animés par une foule fiévreuse, ahurie, que le démon des affaires semble emporter, prend une physionomie triste et ridicule. Le concierge qui le garde profite de cet instant pour exposer sur une des marches les quelques pots de fleurs qu'il cultive et pour les arroser. Il procède d'ordinaire à cette opération dans le négligé le plus galant. Il est en manches de chemise, coiffé d'une calotte de velours et chaussé de pantoufles en tapisserie ; on voit cela d'ici. On se

demande comment il se peut qu'un temple que n'aurait point dédaigné le maître des dieux, en soit arrivé, à cette heure désolée, à tomber au pouvoir d'un être prosaïque et burlesque, qui méconnaît sa grandeur, insulte à ses proportions, et se comporte comme s'il se trouvait dans une échoppe de savetier.

L'ensemble de la place n'est pas moins triste à voir. A la porte de chaque maison se tiennent les malheureuses concierges, qui, retenues à leur poste, en sont réduites, pour prendre l'air, à s'exposer à la réverbération chaude de l'asphalte. On croit entendre chacune d'elles s'écrier comme Phèdre :

Que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !

Les quelques arbres plantés autour du monument paraissaient rabougris et fanés ; les grilles qui les entourent semblent en faire les prisonniers de la végétation. On devine que toutes ces maisons tatouées à l'extérieur d'enseignes de toutes dimensions et de toutes couleurs sont abandonnées, et on se refuse à admettre que la vie reprendra le lendemain dans ces parages absolument morts.

Il fallut, pour ce jour-là, se contenter de cette monotone promenade, qui ne charma point du tout ces pauvres petites demoiselles. Combien mieux auraient-elles aimé entendre chanter les fauvettes, cueillir des bluets dans les blés, attraper des papillons et courir dans la prairie ! Pour les consoler de leur désappointement, on leur promit de les conduire, le dimanche suivant, à Ville - d'Avray, dîner près des étangs. La partie eut lieu. On dîna dans un jardin, au milieu d'un bosquet converti en salle à manger, et en face de cette mare d'eau décorée du nom d'étang, que Corot a reproduite trois cents fois sur ses petites toiles.

Le dîner fut très-gai, mais tout se gâta vers le dessert. M^{me} Talexis se fâcha sérieusement contre Noémie, qui ne se montrait point assez courroucée des regards que fixaient trop longtemps sur elle de jeunes étourdis. Louise se joignit à sa patronne pour accabler la pauvre petite de ses reproches et lui prédire qu'elle finirait mal si elle se prêtait à de telles inconvenances. Noémie fit la moue comme Esméralda, et ne dit plus un mot.

CHAPITRE II

Vers le mois d'octobre, la baronne Lydia de Vergy, une des meilleures clientes de M^me^ Talexis, vint la trouver pour une forte commande. La baronne était de retour des bains de mer, où elle était restée près de deux mois. Elle avait parcouru les stations de la côte de Normandie, et y avait fané toutes ses toilettes et tous ses chapeaux. Elle n'avait plus rien à mettre sur sa tête. Elle achetait environ cinquante chapeaux par an à M^me^ Talexis ; elle dépensait dans la même proportion chez sa couturière et chez son couturier. Disons qu'elle avait une grande fortune et qu'elle. payait régulièrement ses fournisseurs. Son mari aimait les chevaux, suivait toutes les courses, vivait beaucoup au cercle et fort peu dans son intérieur. La baronne ne se servait de la liberté presque absolue que lui laissait son époux que pour abuser des chiffons ; c'était une des femmes les plus élégantes de Paris.

M^me^ Talexis lui montra les modes nouvelles et les formes infinies qu'on donnait aux coiffures ; la noble cliente choisit dix chapeaux et la pria de lui en envoyer deux tout de suite.

Ce fut Marguerite, la belle incomprise, que M^me^ Talexis chargea de porter ces deux chapeaux à la baronne, dans son hôtel de la rue de Londres. Quand elle arriva, on la pria d'attendre qu'un visiteur qui était là fût parti. Mais bientôt on changea d'avis, et on la fit entrer dans le boudoir bleu-clair, où la baronne recevait ses intimes. Pour l'instant, elle était en tête-à-tête avec un monsieur encore jeune, marivaudant de son mieux.

— Voyez-vous, baronne, disait-il au moment où la modiste entrait, je suis las du veuvage. J'ai patienté jusqu'à ce que mon fils ait atteint sa majorité, mais le voici devenu homme, je vais lui rendre ses comptes, il est riche, il n'a plus besoin de moi ; je puis donc songer à me marier à mon goût, pour vivre comme je l'entends, et non comme, jusqu'à présent, l'ont entendu les autres.

— Vous avez raison, mon ami ; je vous approuve, et je vous trouverai au besoin une femme. Vous serez un excellent mari. Ce chapeau me coiffe-t-il bien ? Je le trouve un peu lourd, un peu éteint.

— Il vous sied à ravir.

— Mais vous me dites cela, dit la baronne, sans me regarder. Je vous vois dans la glace. A quoi pensez-vous donc ?

— A rien, je vous admire, cela me suffit.

— Vous n'êtes pas difficile à contenter.

Puis la baronne, se tournant vers la modiste, lui dit :

— Quand m'apporterez-vous mes autres chapeaux ?

— Dans trois jours, madame, répondit Marguerite en baissant les yeux et en reprenant ses cartons.

Elle salua et sortit.

— Savez-vous bien, baronne, que cette petite fille est tout simplement merveilleuse ?

— Je le sais parfaitement, et j'ai même remarqué que vous n'aviez d'yeux que pour elle. Vous n'avez pas vu mon chapeau, vous n'avez lorgné que la modiste. Je n'ai pas voulu vous le dire tout à l'heure, dans la crainte de faire rougir cette enfant.

— Les modistes ne rougissent plus, reprit le baron.

— C'est selon. Il y en a parmi elles de très-méritantes, et d'autres qui ne le sont pas. Leurs magasins ressemblent à nos salons, avec cette différence qu'il y a cent fois plus de mérite à rester sage dans un magasin que dans un salon. Mais, si vous tenez à savoir ce qu'est en réalité cette petite, je questionnerai sa patronne, une maîtresse femme très-philosophe.

— Où demeure votre modiste ?

— Vous voulez y aller vous-même ?

— Peut-être bien.

— Et pourquoi faire ? Vous n'êtes pas un mauvais sujet, vous êtes même trop vertueux. Mon mari prétend que vous prenez presque exclusivement pour vous tout seul les sermons que l'abbé que vous avez donné pour précepteur à votre fils, adresse à son élève.

— Je vous ai dit que je voulais me marier ; j'entends par là que je veux vivre pour moi.

— Ah ! bien, je comprends ; et voilà pourquoi vous me demandez l'adresse de ma modiste. Elle demeure rue Vivienne. Vous irez ?

— Vous êtes folle, baronne, de me supposer capable de pareille chose...

— On ne sait pas, mon cher comte. Il y a tout à redouter d'un cœur comme le vôtre.

CHAPITRE III

L'homme auquel la baronne Lydia de Vergy avait ainsi parlé était M. le comte de Kérouan, veuf depuis cinq ans, et qui vivait dans son hôtel de la rue de Grenelle, avec son fils unique et l'abbé qu'il lui avait donné pour précepteur. M. de Kérouan était d'une noble et très-ancienne famille bretonne. Il était sorti du séminaire très-tard, pour épouser presque aussitôt sa cousine, M^lle^ Yolande de Soffray, qui était fille unique ; on avait ainsi voulu réunir deux grandes fortunes. M^lle^ de Soffray n'était pas jolie. Un an après son mariage, elle mit au monde un fils. Peu de temps après, elle fut atteinte d'une maladie chronique qui la fit languir pendant quinze ans avant de l'emporter.

M. le comte de Kérouan, à peine âgé de quarante-cinq ans, avait donc passé les plus belles années de sa vie au chevet de sa femme ; il l'avait soignée avec une sollicitude tout à fait exemplaire. Il restait pendant l'été en Bretagne et l'hiver à Nice, à Naples ou à Alger, avec sa pauvre malade. près de laquelle il avait appelé en consultation tous les princes de la science. Absorbé et attristé par ce pénible devoir, il n'avait pour ainsi dire pas vécu, mais, à force de sacrifices et d'abnégation, il avait bien mérité de sa conscience et de ses grands parents, et assuré à son fils unique une fortune considérable.

Depuis cinq ans qu'il était veuf, il s'était consacré exclusivement à l'éducation de cet enfant. Albert touchait à sa majorité. Le comte s'était promis d'attendre jusque-là, avant de prendre un parti, et de songer, comme il le disait, à vivre un peu pour lui-même, comptant bien se dédommager des rigueurs que lui avaient imposées la longue maladie de sa femme et la minorité de son rejeton.

Or, il approchait du jour de la délivrance, et Dieu sait s'il se réjouissait à l'idée de sa liberté reconquise ! L'éducation austère qu'on lui avait donnée s'opposait à ce qu'il devînt jamais un viveur, mais elle n'avait pas tout à fait chassé de son esprit le désir de savourer un peu les plaisirs de la vie.

Le comte n'avait pu aimer l'être malade et débile auquel on l'avait uni sans le consulter. Il s'était résigné, en honnête homme, à la volonté de ses parents d'abord, puis à son rôle de garde-malade ; si bien qu'il avait

conservé intactes dans un coin de sa tête une foule de petites illusions qui le lutinaient souvent. Il savait bien qu'il n'avait été qu'incomplétement marié, et que la vie conjugale, si prosaïque qu'on persiste à la dire, comportait cependant des joies qu'il n'avait pas connues.

A quarante-cinq ans on est encore très en état de réparer le temps perdu. Quand le comte songeait à l'avenir qui s'ouvrait devant lui, il se sentait pris d'enthousiasmes subits, d'élans vraiment inquiétants, de résolutions téméraires. Mais la réflexion arrivait pour le calmer et pour le ramener à la raison.

Quant à son intérieur il n'était pas des plus gais. Il y avait beaucoup de raisons pour qu'il en fût ainsi. Cet hôtel de la rue de Grenelle, meublé en 1748, trois ans après la bataille de Fontenoy, alors que le comte Arthur-Éléonore de Kérouan, grand-père du comte, s'y était installé avec Marguerite-Yolande Galsuinte de Trois-Monts, était resté le même : ses pièces étaient tendues en vieilles tapisseries représentant des scènes de la Bible et de la mythologie.

Trois panneaux décoraient le salon d'honneur. L'un représentait l'évanouissement d'Esther. On découvrait dans le fond d'interminables colonnades comme il y en avait à Babylone, à Ninive et à Jérusalem. Sur le premier plan, Esther était étendue sur des coussins, et entourée de ses suivantes. Sur l'autre panneau qui faisait face, on voyait la reine de Saba, descendant de son char merveilleux, et reçue par le roi Salomon qui, les yeux inclinés vers la terre, cherchait à découvrir si cette enchanteresse n'avait pas le pied fourchu. Les nuances éclatantes fondues dans ce merveilleux tableau étonnaient les regards.

Le troisième panneau représentait l'entrée d'Alexandre le Grand à Babylone. Le roi de Macédoine à cheval, un casque empanaché sur la tête, dominait, au milieu des piques et des lances, la foule qui se prosternait sur son passage.

Il y avait un autre salon décoré également par des tapisseries représentant des sujets plus folâtres et plus mythologiques. Ici, c'était Hercule filant timidement aux pieds d'Omphale abusant de sa victoire. En face, c'était le jugement de Pâris. Si Minerve était austère et grave, et Junon orgueilleuse et fière, Vénus était radieuse dans sa nudité complète. De ses yeux s'échappaient des regards tout chargés de passion qui subjuguaient le berger. Impossible d'imaginer un tableau plus parlant, plus persuasif et d'une contemplation plus dangereuse. On sentait que des artistes inspirés

par la légère Pompadour, et chargés du soin de décorer ses boudoirs, avaient pu seuls animer cette tapisserie, et monter ce sujet galant à ce degré de tentation.

Mais, depuis longtemps déjà, ces deux sujets avaient été soustraits à tous les regards. Une douairière de Kérouan plus rigide que les autres les avait cachés sous des rideaux de taffetas vert. Le salon disputé au profane avait été rendu au sacré. On avait dressé un prie-Dieu surmonté par un Christ d'ébène. Puis sur le prie-Dieu avaient été placés des sabliers, des chapelets et une tête de mort. C'était là que, depuis plus de cent ans, les Kérouan allaient prier.

Les autres dépendances de l'hôtel n'étaient pas moins sévères. On en avait banni tous les colifichets. Les salons, les chambres, les corridors étaient sombres, et à peine éclairés le soir par un fort maigre luminaire. La salle à manger, décorée par des peintures représentant des fleurs, des fruits et des bêtes féroces, avec son plafond à poutrelles aux armes des Kérouan qui portaient : Lozangé de sable et d'argent au franc canton d'hermine, présentait un aspect peu fait pour mettre les convives en bonne humeur. C'était là que, chaque soir, le comte de Kérouan, son fils Albert et l'abbé son précepteur se trouvaient réunis.

A sept heures moins un quart, un coup de cloche appelait le comte et son fils dans la petite chapelle. L'autel, toujours paré de fleurs, était allumé, et alors M. l'abbé paraissait pour dire la prière que M. de Kérouan et son fils Albert écoutaient avec recueillement. Les domestiques, en grande livrée, assistaient aussi à la prière. Après, on passait dans la salle à manger.

Les trois convives, servis par trois laquais poudrés, se mettaient à table. La cuisine était irréprochable, les mets succulents et bien dressés. Le comte mangeait fort peu. L'abbé buvait sec. Au dessert, un des domestiques, portant un plateau marqué aux armes de Kérouan, offrait à ces trois convives du vin de Constance ou du vin de Malaga. L'abbé savourait ce vin avec un plaisir extrême, et de temps en temps engageait le comte à renouveler sa provision. Puis venait le café qu'on prenait sur la table, et que l'abbé attendait avec une sorte d'impatience. Il ne le trouvait jamais ni assez fort ni assez chaud. Il priait le comte de l'excuser, disant que s'il prenait du café, c'était afin de se tenir éveillé longtemps, et de pouvoir travailler assidûment la nuit à un long commentaire de la grande Somme de saint Thomas d'Aquin.

Lorsque M. l'abbé avait achevé de boire, la conversation, qui avait été jusque-là un peu languissante, s'animait tout à coup. Albert, d'une nature très-éveillée et très-ardente, inspirait une certaine inquiétude à son père. Le comte s'informait s'il avait bien travaillé et s'il faisait des progrès. L'abbé se chargeait de répondre, et il le faisait de façon à ménager l'amour-propre de son élève, sans toutefois lui adresser trop de compliments. Le comte se montrait plus sévère, et chaque soir il essayait de persuader à cet écolier que l'instruction était le premier des biens en ce monde, et cent fois préférable à son titre et à sa fortune. Cela dit, en forme de préambule, on passait au chapitre de la morale, et comme Albert allait être bientôt émancipé, on essayait de le mettre en garde contre tous les piéges que le monde tend à ceux qui vont y entrer.

Les pères qui ont le plus péché sont d'ordinaire les plus sévères et les plus intolérants. Ils oublient avec une inexplicable facilité le peu de cas qu'ils firent des conseils alors qu'ils étaient jeunes eux-mêmes.

Il y a des moralistes qui en sont encore à s'étonner de cette contradiction. Ils ont écrit, bien infructueusement, des volumes pour la combattre, sans obtenir le moindre résultat. Ils auraient bien mieux fait de se tenir tranquilles et de se rappeler que la destinée des pères, ici-bas, est d'être raisonnables, comme celle des fils est d'être téméraires. Mais par une aberration qui durera aussi longtemps que le monde, ce père, qui a désobéi au sien avec une sérénité absolue, se persuade qu'en vertu d'une grâce toute spéciale, son fils fera exception à la règle, et se conformera comme à paroles d'Évangile, à des avertissements dont il n'a lui-même pas tenu compte.

Que de litanies touchantes, mais inutiles, débitent chaque année les pères dont les enfants vont devenir des hommes ! Ce brave père est convaincu de la conversion et s'éloigne bien tranquille et bien persuadé qu'il a soustrait son rejeton aux embûches de Satan. Par une faveur du ciel, en cet instant solennel, ce père oublie toujours ce qu'il a fait lui-même, alors qu'il se sentit la bride sur le cou. Emporté par l'ardeur de ses vingt ans, il a laissé son cœur couper la parole à sa raison. Il faut remercier le ciel de cette douce illusion qui, seule, calme l'inquiétude et la frayeur de ceux dont les enfants vont dépouiller leur robe d'innocence et se pervertir, puisque c'est ainsi qu'on persiste à qualifier cette phase orageuse de la vie.

Le comte de Kérouan, qui n'avait pas eu de jeunesse, était d'autant plus fondé à se montrer sévère et à exiger des autres ce qu'on avait exigé de lui.

Aussi il fallait entendre avec quelle austérité et voir avec quels froncements de sourcils il prescrivait à son fils d'éviter les écueils et de se respecter toujours. Une fois mis sur ce chapitre, il était impitoyable, intransigeant, ne se doutant pas que par cet excès de sévérité il rendait aux yeux d'Albert le fruit défendu plus croustillant. L'abbé se joignait à lui et tonnait pendant un quart d'heure, ne reculant devant aucune exagération de langage et érigeant en crimes des peccadilles pardonnables. Albert, ahuri par ces torrents de morale, par ces accès de rigorisme, ne disait rien et baissait la tête comme un homme qui reçoit une douche.

Jusque-là, cette morale quotidienne avait plané, pour ainsi dire, dans les généralités. Elle parlait d'écueils, de. gouffres, de tentations dangereuses, sans définir précisément ce que pouvaient être ces écueils, ces gouffres et ces tentations. L'abbé et le comte reconnurent que le moment était venu de mettre les points sur les i, et d'armer notre adolescent contre les malices du diable ; mais la tache était difficile. L'abbé, qui devait prendre la parole, promit au comte de se servir d'un biais ingénieux pour mettre Albert en garde contre les pompes et les œuvres de Satan.

Or, un certain soir, quand on fut arrivé au dessert et que les domestiques furent sortis, l'abbé, interpellant son élève, lui dit :

— Puisque vous allez être un homme, permettez-moi de vous rappeler ce qu'il y a plus de deux mille ans, un sage disait à un jeune émancipé, prêt à s'en aller comme vous courir le monde. Lisez, je vous prie, ce qui est écrit làdessus, dit l'abbé, en passant un papier à son élève.

Albert lut tout haut ce passage des Proverbes de Salomon :

« Mon fils, garde mes paroles et mets en
« réserve au dedans de toi mes commandements.

« Garde mes commandements et tu vivras, et
« mon enseignement comme la prunelle de tes
« yeux.

« Dis à la sagesse : tu es ma sœur, et appelle la
« prudence ton amie, afin qu'elles te préservent
« de la femme adultère et de la femme d'autrui
« qui se sert de paroles flatteuses.

« Comme je regardais par la fenêtre, je vis un
« jeune homme dépourvu de sens ; Sur le soir,
« une femme vint au-devant de lui parée en
« courtisane et fort rusée.

« Qui était turbulente et revêche, dont les
« pieds ne demeuraient point dans la maison,
« mais qui était tantôt dehors, tantôt dans les
« rues, et qui épiait à chaque coin.

« Elle le prit et l'embrassa, et avec un visage
« effronté, elle lui dit :

« J'ai chez moi des sacrifices de prospérité.
« C'est pourquoi je suis sortie au-devant de toi,
« pour te chercher avec empressement, et je t'ai
« trouvé. J'ai garni mon lit de garnitures d'ouvrages
« entrecoupés de fil d'Égypte. J'ai parfumé
« ma couche de myrrhe, d'aloès et de
« cinnamorne. J'ai du baume de Génézareth, de
« l'encens du cap Gardefan, du dadanon et du
« silphium, puis des broderies d'Assur, des ivoires
« du Gange, de la pourpre d'Elisa, des colliers,
« des agrafes, des filets, des parasols, de la poudre
« d'or de Baasa, du cassiteros de Tartessus,
« du bois bleu de Pandio, des fourrures blanches
« d'Issédonie, des escarboucles de l'île de Paleesimonde
« et des coussins d'Amath.

« Viens, enivrons-nous de délices jusqu'au
« matin.

« Car mon mari n'est point à la maison, Il s'en
« est allé bien loin en voyage.

« Elle l'attira par divers discours et le fit tomber
« par les mignardises de ses lèvres.

« Il s'en alla incontinent après elle, comme un
« bœuf s'en va à la boucherie.

« Que ton cœur ne se détourne point vers les
« voies de cette femme, et qu'elle ne te fasse
« point égarer dans ses sentiers. »

— Mon enfant, dit l'abbé après qu'Albert eut achevé sa lecture, votre père et moi avions le devoir de vous ouvrir les yeux sur la vie, et, pour cela, nous avons cru devoir vous faire réciter ces versets de la Bible, écrits par le

grand roi Salomon. Méditez-les, retenez-les ;. avec de tels préceptes, vous éviterez tous les pièges qui vous attendent.

Albert ne fit aucune réflexion et se contenta de demander à M. l'abbé s'il le conduirait faire une promenade.

Le comte dit tout bas qu'il n'approuvait pas beaucoup cette citation de la Bible. L'abbé ne fut pas de son avis et persista à croire qu'il n'y avait pas de lecture plus édifiante et plus salutaire que celle des proverbes de Salomon.

Il sortit sans avoir convaincu M. de Kérouan, qui murmurait entre ses dents : Où l'abbé a-t-il la tête ? pourquoi parler à cet enfant du cinnamorne de sa couche, du bois bleu de Pandio et des mignardises de ses lèvres ?

Les jours suivants, le dîner fut encore plus triste. Le comte, l'abbé et Albert semblaient tous trois préoccupés ; on devinait que chacun d'eux aurait voulu pouvoir s'en aller chacun de son côté. Albert risquait bien quelques réflexions, mais on ne lui donnait point la réplique. Il lui arrivait d'ailleurs de mettre l'abbé dans le plus grand embarras. Une fois, par exemple, il lui demanda ce qu'il fallait penser d'une statue en marbre de Diane chasseresse, qu'il avait vue dans un jardin public. L'abbé se moucha, prit du tabac, cita du latin avant de répondre, et se contenta de dire que cette statue était une œuvre d'art remarquable, mais qu'il fallait préférer aux nudités en marbre les tableaux de Raphaël, Le comte fut de l'avis de l'abbé, et se joignit à lui pour parler assez dédaigneusement de la chaste Diane.

Le comte sortit sans dire où il allait.

L'abbé pria Albert de remonter dans sa chambre, ne pouvant rester ce soir-là, avec lui, parce qu'une affaire importante l'appelait au dehors.

Albert obéit.

Quand il fut seul, il s'échappa, suppliant le vieux domestique qui l'avait élevé de n'en rien dire à son père. Il avait vingt ans, il allait être soldat, et ne ressemblait déjà plus à la bégueule de Musset, qui ne savait point aller au Prado toute seule.

Le dîner du lendemain ressembla à celui de la veille. C'est à peine si les trois convives échangèrent quelques paroles, mais Albert était ravi ; son père ne lui avait pas reproché sa fugue de la veille.

Aussitôt après, le comte demanda sa voiture. L'abbé prit son chapeau et sa canne, et disparut de son côté. Albert, se trouvant seul, s'échappa encore, pour aller rejoindre quelques jeunes camarades de son âge. Les uns étaient les enfants des amis de son père, les autres, de jeunes étudiants qu'il avait connus à la Sorbonne, lorsqu'il y était allé pour passer ses examens. Il y en

avait dans le nombre quelques-uns qui se montraient d’une précocité remarquable.

CHAPITRE IV

En très-peu de temps, le jeune Albert fit à cette école des progrès effrayants. Il devint d'une élégance achevée. Le jour, c'étaient des jaquettes à faire rêver ; le soir, l'habit noir, le gilet en cœur et des cravates blanches mises de façon à ne pas laisser douter qu'il voulait absolument montrer sa pomme d'Adam tout entière à ses semblables. Il fut tout de suite classé parmi les gommeux les plus accomplis, car, à présent, c'est ainsi qu'on nomme les jeunes gens à la mode. Depuis les muscadins du Directoire, le nom de ces messieurs a changé bien souvent. Nous avons eu les fashionnables, les dandys, les lions, les gandins, et enfin les gommeux, ainsi appelés par antiphrase. Qui dit gommeux, dit homme riche, puisqu'on termes vulgaires dégommé signifie la gêne, le manque d'argent, la pénurie. Mais, l'Académie française ne s'étant point encore prononcée sur cette étymologie, ce n'est que sous les réserves d'usage que nous proposons notre explication.

Les gommeux (il faut bien parler la langue du jour) tiennent beaucoup de place à Paris, par la raison qu'on les rencontre partout où il y a un spectacle à voir. S'ils n'étonnent pas les gens graves, en revanche, ils sont enviés par ceux de leur âge qui, faute d'argent, ne peuvent arriver à la même élégance. Il faut, en effet, être fort riche et n'avoir presque rien à faire pour pouvoir consacrer tant de recherche à sa toilette. Aussi les gommeux ont-ils des adversaires implacables qui les accablent d'épigrammes. Si ces petits messieurs devaient rester toujours ce qu'ils sont, cette antipathie serait légitime ; mais il n'y a qu'un temps pour être gommeux, et ce temps passe vite ; il est compris entre la sortie du collège et l'entrée dans une carrière quelconque. L'armée, la magistrature et une foule d'autres carrières sont impitoyables pour ce petit ridicule qui, circonscrit dans cette étroite limite, devient alors charmant. Et, d'ailleurs, il a existé de tous les temps ; jamais fils n'a porté un habit taillé sur le même patron que celui de son père.

La gomme n'est pas qu'une question de toilette. Ce monde de jeunes viveurs a des mœurs spéciales à Paris. Il y a certains plaisirs et certaines distractions qui leur sont indiqués et dont il n'est pas possible de s'affranchir. Il faut aimer les courses plates et feindre de prendre un intérêt

sincère à l'amélioration de la race chevaline. Il faut aimer les steeple-chases et au besoin endosser la casaque du jockey ; monter à cheval et franchir des haies, des torrents, des banquettes irlandaises. Il faut aussi parler correctement la langue du sport et faire siens tous ces mots techniques, empruntés à l'anglais, qui, de l'écurie où on les risqua pour la première fois, ont fait irruption dans les salons. Il n'est pas moins essentiel de connaître la généalogie de tous les chevaux, avec la même exactitude qu'en science héraldique on connaît les blasons, et, en histoire, les dynasties qui ont régné dans tous les pays. Il faut posséder les anecdotes et les particularités se rapportant aux chevaux qui ont triomphé sur la piste et gagné des millions à leurs propriétaires.

Gladiator, Tonnerre des Indes, Vermouth, M^lle^ de Chantilly, Quoniam, et bien d'autres, sont devenus en quelque sorte des célébrités équestres, dont les noms seront légués à la postérité, comme ceux de Bucéphale dompté par Alexandre le Grand, d'Incitatus fait, dit-on, consul par Caligula, de Vaillantif tué avec Roland au désastre de Roncevaux, de Babieca, la cavale du Cid, de Rossinante, coursier de don Quichotte, sans oublier le cheval de Troie, qui était en bois, et le cheval de bronze, qui sera toujours en musique.

Mais ce n'est pas tout ; il faut aimer le canotage, traverser des fleuves et couper des courants sur des embarcations dont la perfection dernière consisterait à ressembler à un cure-dent.

Il faut savoir faire rouler un char dans la poussière, promener gravement son domestique de cinq à six heures en prenant un air fort affairé et un front quasi rêveur. Il faut savoir conduire un : four in hand, locution anglaise qui signifie avoir quatre chevaux dans la main. Puis viennent la chasse, le patinage, le crokett (c'est-à-dire le jeu des boules), l'escrime, le tir au pistolet, où l'on casse des œufs avec des balles, et le tir aux pigeons. N'oublions pas le baccarat, avec son problème, qui consiste à savoir s'il faut tirer ou ne pas tirer à cinq. Ajoutons la valse et la conduite du grand cotillon à figures qui termine tous les bals.

Quand on appartient à la haute gomme, il faut avoir sa place à toutes les premières représentations, depuis l'Opéra jusqu'aux Folies-Dramatiques, être connu des étoiles de la danse et du chant, et crever une paire de gants blancs pour les applaudir. Enfin, après la représentation, un gommeux qui se respecte, doit inviter à souper les jolies demoiselles à la mode, dont les noms sont placés en vedette sur les affiches, et dont s'occupent sans cesse les journaux de théâtre, qui nous font connaître exactement le menu de leurs

dîners, le prix de leurs toilettes, le poids de leurs diamants, le chiffre de leurs appointements, les propositions qui leur sont faites par les capitales étrangères, et le chiffre du dédit que Londres ou Pétersbourg payerait volontiers pour voler à Paris la délicieus petite Machin. Car notons en passant qu'à présent, la délicieuse petite Machin ou la sémillante Tata, une fois passées à l'état d'étoiles dans l'opérette, touchent, pour chanter les niaiseries musicales de leur répertoire, des appointements que n'a jamais connus Falcon, la grande cantatrice, et trouvent des directeurs qui consentent à payer 1,000 francs par soirée des roulades suspectes et des points d'orgue éraillés qui, raisonnablement estimés, devraient valoir 15 francs.

Ce programme fort écourté de la vie du gommeux consterna le jeune Albert. Il fit part de ses inquiétudes à un de ses jeunes amis, qui débutait comme lui dans la carrière. Albert en conclut aussitôt que le vénérable abbé auquel on l'avait confié lui avait fait perdre son temps, par la raison qu'il ne lui avait enseigné aucune de ces jolies choses. Il importait donc de se mettre à l'œuvre, et, à force de zèle et d'application, de combler toutes les lacunes de son éducation. Cette besogne ne l'effrayait pas. Il se sentait animé des meilleures dispositions et prêt à tous les sacrifices. Mais son père lui laisserait-il disposer de la liberté presque illimitée qu'il fallait pour conquérir une place honorable dans ce monde où il risquait ses premiers pas ?

CHAPITRE V

Hélas ! ce n'était point à l'innocence de son fils que songeait en ce moment M. le comte de Kérouan. Il avait à peu près déserté son intérieur, il n'y dînait presque plus et passait son temps à errer chez ses amis sans oser confesser à aucun les tourments de son cœur. Il sentait se réveiller tumultueusement les impressions et les désirs de la vingtième année, qu'on avait eu l'imprudence d'étouffer en lui, alors que, presque enfant, on l'avait marié à une pauvre créature faible, maladive et sans charmes. Il n'osait se regarder en face, tant il se sentait incapable de résister au démon qui le tentait. Il avait tout essayé, cependant, pour triompher dans la lutte désespérée engagée contre lui-même. La raison, ses principes austères, faisaient entendre à ses oreilles les plus dures remontrances, formulées sur un ton de Dies iræ. Il courbait la tête au plus fort de l'accès ; mais, après, il se sentait envahi, subjugué par l'idée qu'il voulait éloigner.

La prière elle-même, qui rafraîchit les cœurs, calme les âmes et ramène à la sérénité les pécheurs qui s'égarent, avait été impuissante à changer le cours de ses sentiments. Il s'enfermait des heures entières dans son cabinet, ordonnant à son valet de chambre de condamner sa porte, afin de pouvoir réfléchir sans être troublé, et obtenir de son libre arbitre ou de la grâce la force de renoncer à ses projets et de les oublier sans retour. Par instants, il se croyait corrigé et pensait à voyager pour s'en aller perdre sur quelque rivage lointain jusqu'au souvenir de la folie qui le rendait si malheureux. Mais aussitôt ce souvenir reparaissait, comme pour barrer le passage à ses mâles résolutions. Alors le comte se levait brusquement et sortait sans rien dire ; il courait, on l'a déjà deviné, rue Vivienne, et là se mettait à contempler dans son atelier Marguerite, la jeune modiste qu'il avait aperçue pour la première fois chez la baronne de Vergy.

Depuis ce jour fatal, le comte brillait au premier rang des curieux et des importuns qui scandalisaient si fort M^{me} Talexis. Plus il regardait cette enfant, plus il analysait son attitude, ses traits, sa physionomie, et plus il persistait à croire qu'une fatalité restée inexpliquée avait seule pu faire échouer dans un atelier de modiste cette créature qui eût éclipsé dans un salon les plus belles dames du monde parisien. Emporté par son

enthousiasme, le comte voyait Marguerite installée comme une nouvelle Belle au bois dormant dans un château qu'elle illuminait de sa splendeur. Il faut dire à sa louange qu'il la convoitait honnêtement, en amoureux sincère et pas du tout en libertin, prêt à commettre la folie d'en faire sa femme, et répugnant à l'infamie d'en faire sa maîtresse.

Un jour que ses perplexités avaient comme augmenté encore, l'ïdée lui vint d'aller rendre visite à la baronne Lydia de Vergy, qui ignorait absolument ses tourments. La pensée que Marguerite viendrait peut-être pendant qu'il serait là, acheva de le déterminer. En allant voir la baronne, il se promettait, bien entendu, de ne lui rien dire des pensées qui l'obsédaient. Il s'agissait donc de conclure une trêve avec son cœur et d'imposer silence à sa passion, opération très-facile à laquelle il faut se livrer très-souvent dans le monde qui, bien qu'ayant fait une vertu de la franchise, nous place presque toujours dans la nécessité de dissimuler.

CHAPITRE VI

Il trouva la baronne radieuse, dans son boudoir bleu clair, et raffolant de son mari, qui avait déjeuné avec elle et devait, le soir, la conduire dîner au café Anglais, puis, après, au spectacle, pour entendre une turpitude musicale.

— Je vous félicite, ma chère baronne, la gaieté vous sied à ravir. Vous êtes jolie toujours ; mais, quand vous riez, vous devenez irrésistible,

— Il paraît que décidément vous vous émancipez, reprit la baronne ; vous êtes galant comme un homme qui n'a plus à donner de bons exemples aux autres. Est-ce que M. l'abbé a permis à votre fils de prendre la clef des champs ?

— A peu près. Albert sort tout seul ; je ne lui demande pas où il va. Il me demande de l'argent, et je lui en donne.

— Mais qu'allez-vous en faire ? dit la baronne. Il est très-gentil, il faut le laisser un peu courir ; car j'imagine que vous ne marierez pas celui-là comme on vous a marié vous-même.

— Ce n'est pas mon intention ; je sais par expérience combien, plus tard, ceux qu'on a mariés trop jeunes ont à souffrir.

Le comte termina cette phrase par un gros soupir.

— Vous soupirez, comte ? Vous n'êtes pas à plaindre. Vous vous marierez une seconde fois et avec une femme qui vous plaira. Mais revenons à votre fils. Je le devine, il fera des fredaines, et savez-vous pourquoi ?

— Non, baronne.

— Parce que vous l'avez élevé d'une façon trop austère. Votre abbé le traitait comme seules doivent l'être ces vieilles dévotes qui se confinent dans la sainteté par ferveur ou par repentir. Tenez, il a été élevé comme vous, et il en serait à quarante-cinq ans où vous en êtes vous-même, si sa témérité aveugle n'était point là pour atténuer un peu les excès de votre prudence.

— Je ne vous comprends plus.

— Eh bien, mon cher comte, permettez-moi de préciser ce que je veux dire, autant du moins que cela nous est possible, à nous autres honnêtes mères de famille. Votre fils va être soldat, puisque le dernier mot du progrès

moderne consiste, paraît-il, à placer la nation tout entière sous les armes. A son école où à sa caserne, il en entendra de toutes les couleurs. Il sera bien forcé de hurler avec les loups, tout Breton qu'il est. J'ai un enfant, moi, et je sais bien que le pauvre petit devra un jour payer sa dette à la patrie. Je veux qu'on lui enseigne les grandes vérités religieuses, qui, celles-là, défient les sarcasmes des beaux parleurs de club et des butors de caserne. Mais je borne là mes exigences et mes précautions. Je considère comme absolument superflues ces mille recommandations qu'il est d'usage d'adresser à la jeunesse. Le sujet dit oui, promet tout ce qu'on lui demande, n'en fait qu'à sa tète, et encourt ainsi le tort d'avoir désobéi à son père, comme ce père avant lui avait désobéi au sien. Cela vous étonne de m'entendre parler ainsi ?

— Pas du tout, baronne, vous m'intéressez beaucoup.

— Voyez-vous, mon cher comte, moi qui vous parle, je passe pour une femme coquette et légère ; on croit que ma cervelle n'est qu'un tiroir à chiffons ; on blâme mes grandes robes à falbalas ; on médit de moi parce qu'à la couturière qui préparait mes toilettes j'ai ajouté un couturier qui me fait des costumes. On a raison. Je devrais moins dépenser chez ces gens-là et consacrer plus d'argent à mes aumônes. Mais ces petits travers ne m'empêchent pas d'être une honnête femme et une bonne mère de famille. On dit que je suis jolie, c'est bien possible ; on me le rappelle assez souvent, je ne sais en vérité pourquoi, car cela n'a jamais rapporté à mes. admirateurs. Mon mari peut être tranquille. De mon côté, je suis rassurée ; il n'a que la passion des chevaux et des courses. Je l'encourage à persévérer. J'aime bien mieux le voir prodiguer sur le turf ses conseils à des pouliches de trois ans, que, dans les coulisses de l'Opéra, offrir sa protection à des ingénues de dix-sept ans. J'aime la toilette. Je raffole de ces distractions assez bêtes dont se compose le paradis imaginé par nos amuseurs, mais je vous assure que mon confesseur perd son temps lorsqu'il croit devoir me rappeler l'inanité des pompes de Satan. Si je pars joyeuse et pimpante pour la fête où je vais montrer une toilette nouvelle, je vous assure que cette joie est bien peu de chose, comparée à celle que j'éprouve en rentrant, quand je vais embrasser sur son front calme et pur mon enfant couché dans son petit lit. Cette pureté, elle est à moi, je la couverai, je la disputerai le plus longtemps possible ; mais je sais bien qu'un jour viendra où une effrontée dénichera cette innocence. Je serai jalouse, mais je me consolerai, parce que je suis sûre que tout homme parvenu à l'âge de raison, et dont on

interrogerait les souvenirs, préférera toujours les caresses de sa mère aux baisers de sa première maîtresse.

— Mais dites-moi donc tout de suite, ma chère baronne, où vous êtes allée puiser cette sagesse ? Vous rendriez des points à Salomon lui-même.

— Où j'ai puisé cette sagesse ? Dans les pièces qu'on joue maintenant au théâtre et dans certains romans qui visent à l'immoralité. Je connais toutes ces productions, j'ai fait des efforts inouïs, mentalement, bien entendu, pour me laisser corrompre par contagion, et je n'ai pas réussi. On a bien tort, en vérité, d'attacher tant d'importance à ces turpitudes, qui ne peuvent avoir perverti que des femmes qui l'étaient déjà avant que de les avoir entendues. L'adultère, toujours l'adultère ; ces messieurs ne connaissent que cela et l'exaltation sotte et niaise des filles, qu'on voudrait faire passer pour des courtisanes, et qui, après être allées rôtir leurs balais au sabbat, se sentent, un peu trop tard, prises de pudeurs et de chastetés qui me font mourir de rire. Ces farceuses diraient volontiers comme Marion Delorme à l'amant qu'elles rencontrent :

> Ton amour me refait une virginité.

Et dire qu'il y a des gens qui les croiraient sur parole, si Gavarni, ce grand philosophe, n'avait pris le soin de leur rappeler « qu'une nouvelle est toujours l'ancienne d'un autre ! » Voyez-vous, mon cher comte, je ne suis qu'une honnête femme qui aime son métier, n'en déplaise à l'impertinent La Rochefoucauld. Ne me parlez donc pas des Dames aux Camélias et des Suzanne d'Agne. Ce sont des mensonges que j'aurais méprisés si j'avais été homme. Prions le ciel de préserver nos fils de ces pulmonaires et de ces mélancoliques, et souhaitons-leur de rencontrer quelque Manon Lescaut. Au moins, celle-là était franche ; elle n'était point rêveuse ; elle ne demandait pas une part de l'estime qu'on ne doit qu'à celles qui marchent droit dans la vie.

— Vous avez fini ? Je le regrette. Décidément, mon cher ami de Vergy est bien heureux d'avoir trouvé pour femme une perle comme vous. Il y a un proverbe russe qui dit que le mariage est une loterie dans laquelle les bons billets sont rares. De Vergy a mis la main sur un quine.

En cet instant, Nina, la femme de chambre de la baronne, vint l'avertir que sa modiste était là.

— Fais-la entrer.

— Vous allez revoir, mon cher comte, la jolie personne que vous avez tant lorgnée l'autre jour. Mais vous l'avez sans doute oubliée. Une modiste, c'est sans conséquence.

— Non ! baronne, dit le comte d'un air embarrassé. Laissez-moi partir. Je suis obligé d'aller à un rendez-vous important. A bientôt.

Le comte avait à peine achevé cette phrase, débitée convulsivement, qu'il sortit ; près de la porte, il se trouva face à face avec Marguerite. Il tressaillit ; celle-ci, de son côté, pâlit. Elle avait reconnu les yeux étranges qui depuis quelques jours brillaient à la vitre de son magasin.

La baronne lui demanda pourquoi elle était ainsi troublée. Marguerite balbutia quelques mots.

— Vous avez, dit la baronne, rencontré ce monsieur l'autre jour chez moi. Est-ce que vous l'avez revu depuis ?

— Non, madame, jamais.

Voyant que l'ouvrière ne voulait pas répondre et qu'elle était toujours sous le coup d'une vive émotion, elle crut devoir abréger l'entrevue. Après une observation sur un des chapeaux qu'on lui apportait, la baronne la congédia.

Mais. bien que le comte se fût enfui sans rien dire, bien que Marguerite n'eût fait aucun aveu, la baronne, guidée par cet instinct féminin qui ne trompe jamais, comprit tout le mystère. Elle devina que le comte de Kérouan était amoureux de Marguerite. Étant donnée cette situation, elle pensa qu'il lui était interdit de pousser plus loin ses investigations Une femme de sa qualité n'avait rien à voir dans cette aventure amoureuse. Elle résolut d'attendre le retour de son mari et de lui faire part de sa découverte.

Elle s'habilla, monta en voiture et s'en alla faire sa promenade habituelle au bois de Boulogne.

CHAPITRE VII

La statistique qui s'occupe de tant de choses, qui sait combien la France consomme de millions d'œufs par an, combien il entre, le 5 janvier, de haricots dans les gâteaux des rois, devrait bien relever combien de fois une femme élégante va, dans sa vie, en pèlerinage au bois de Boulogne... Un cocher philosophe, en lavant sa voiture, salie quotidiennement par cette course frivole, prétendait que la plupart des chevaux de maître connaissaient tellement ce chemin, qu'une fois attelés, puis mis en liberté, ils s'en iraient instinctivement au bois de Boulogne, et se chargeraient, en l'absence de leurs automédons, de former des files et de tourner autour du grand lac, sans même songer à se diriger vers le petit.

Ce Longchamp quotidien forme un cortège rempli de contrastes et d'oppositions. Dans cette vieille voiture, qui semble remonter au sacre de Charles X, se trouvent de bons vieillards traînés par des chevaux éreintés ; ce sont des industriels retirés des affaires, et qui, après avoir travaillé comme des nègres, ont vu arriver en même temps la fortune et les rhumatismes. Ils viennent au bois, non par genre, mais pour respirer un peu de cet air frais sur lequel ils comptent pour avoir faim au dîner et pour dormir tranquillement la nuit. Ils vivent ainsi quelques années en attendant leur installation définitive au Père-Lachaise. Une voiture de forme plus moderne contient une jeune femme, une nourrice et une nichée d'enfants perdus au milieu des cerceaux et des ballons. La jeune femme est pâle et fatiguée, tant elle met de zèle à offrir des citoyens à son pays. Cette occupation absorbe les plus belles années de sa jeunesse, en même temps qu'elle lui fait oublier son petit talent sur le piano, qui a coûté une quinzaine de mille francs à son père. Mais ces quinze mille francs n'ont pas été perdus pour tout le monde. Il faut bien faire quelque chose pour les arts.

Puis viennent, à leur tour, des marquises altières, emportées, celles-là, par des coursiers fiers de les traîner. Elles sont couvertes des fourrures les plus rares et voilées comme des religieuses. Il est vrai que pour se dédommager elles endosseront, le soir, des robes qui s'arrêteront très-bas par le haut. Elles se montreront, au bal ou à l'Opéra, aussi prodigues de leurs charmes qu'elles en semblent jalouses et avares au bois. Les marquises se croisent

avec des baronnes et avec des bourgeoises ; elles échangent avec elles des saluts affectueux seulement pour la galerie à laquelle ils ne sont pas destinés ; pour le reste, ils pourraient passer pour des baisers de Judas. Cette façon de se sourire cache quelquefois des dépits et des haines, que pourraient seuls expliquer ceux qui connaissent les détours de ce labyrinthe du grand monde peuplé de plus d'Arianes abandonnées ou trahies, qu'il n'y a de statues dans les jardins publics. On rencontre au bois des fronts qui lancent des éclairs et des yeux projetant des regards qui blessent comme des flèches.

Quant aux demoiselles à l'air tapageur et à l'attitude provocante qu'on voit autour du lac, elles ne forment dans cette constellation que les étoiles de petite grandeur. Plus elles affectent d'être ce qu'elles ne sont pas, plus elles ressemblent à ce qu'elles sont. Elles persistent, on ne sait pourquoi, à passer près des jeunes filles et des femmes honnêtes qui peuvent être les sœurs et les mères des beaux messieurs qui les dispensent de marcher à pied, et qui les font aller au bois en attendant, comme dit M. Barrière, qu'elles aillent à la falourde. Le bois de Boulogne rappelle aux étrangers les jardins d'Armide. Il y a de tout dans ce lieu profane, peigné, ratissé, tiré à quatre épingles, et maquillé comme une coquette. Les violettes qui y poussent sentent l'oppopanax.

Comment pourrait-il en être autrement ? Ce bois, bien que très-pittoresque, a été, pour ainsi dire, perverti par la mascarade qui s'est installée dans ses bosquets et dans ses allées. Les grandes impures à la mode, celles qu'on a si justement appelées les archi-drôlesses, en ont fait leur jardin. C'est là qu'elles viennent se promener, rêver et retrouver ceux qu'elles ne pourraient sans danger voir ailleurs.

Elles se sont établies au pied des chênes, comme saint Louis, non pour y rendre la justice, mais pour y tenir leur cour d'amour, y entendre les soupirs des postulants, et trahir les serments qu'elles ont faits aux naïfs et aux fats qui payent leurs toilettes. Aussi, les oiseaux ont dû quitter les rameaux de ces arbres et céder la place aux effrontées qui viennent y faire le sabbat. Les insectes ont eu le même sort que les oiseaux, et ont déserté, chassés par les cosmétiques violents de ces demoiselles. Les petites fleurs aux modestes parfums se sont flétries, asphyxiées par le musc et les autres ingrédients dont sont toujours si fortement imprégnées les vierges folles qui flânent dans ces parages.

Des botanistes et des naturalistes, qui explorent le bois de Boulogne, ont, en effet, constaté qu'il ne renfermait ni insectes, ni oiseaux, ni plantes simples, et ils ont été unanimes à attribuer ce phénomène aux odeurs et aux parfums que répandent autour d'elles les demoiselles archi-maquillées qui traversent sans cesse les allées de ce bois. Des lapins tués vers la porte d'Auteuil ont été mis en gibelotte, et, malgré les épices qu'on y avait ajoutées, sentaient très-distinctement l'eau de Lubin. Quant aux poissons et aux cygnes des lacs, ils n'ont pas été plus préservés. Les poissons perdaient leurs écailles, et les cygnes perdaient leurs plumes, après s'être gavés des pâtisseries et des bonbons offerts par les passants à leur voracité.

Autrefois, dans certaines demeures royales, d'habiles jardiniers avaient mis la nature à la raison ; ils lui avaient enlevé sa rudesse naturelle pour la parer comme une marquise. On vit dans ces parterres des roses portant des mouches comme la Pompadour, et des massifs alignés comme une compagnie de grenadiers. Mais ces jardins n'étaient pas publics. Ils étaient réservés à quelques favorites aux pieds exquis chaussés de pantoufles de Cendrillon, et promenant, retenus par une faveur bleue, des petits agneaux blancs comme la neige. Ces jardins magiques, tout pleins de verdure et de fraîcheur, avaient l'aspect d'une oasis dans le pays de Tendre. Ils se conservaient frais, parce qu'ils n'étaient pas toujours piétinés par la foule. Sans cette précaution, il se fussent bien vite fanés, et eussent en peu de temps ressemblé au banal bois de Boulogne.

On raconte dans des mémoires du dix-huitième siècle qu'un appartement dépendant de ce qu'on appelle aujourd'hui le pavillon de Hanovre, qui avait été habité par le duc de Richelieu, sentait le musc à ce point d'être inhabitable. On fut obligé, pour enlever cette insupportable odeur, de faire venir cent moutons, et de les parquer dans cet appartement. La longue laine des moutons absorba les miasmes qui viciaient l'air, et on put alors y rester. Il en est du bois de Boulogne comme de cet appartement. Si on veut y ramener les oiseaux, les insectes et les fleurs des champs, il faut y faire parquer des moutons, répandre du fumier, brûler du sel ; en un mot, venir au secours de la végétation, l'arracher à son boudoir factice, et lui rendre la nature.

Le bois n'était pas brillant ce jour-là. Le bord du lac était encombré de fiacres et de carrosses conduisant des jeunes mariés à la cascade. Aussi, la baronne, après avoir fait deux tours, ordonna à ses gens de la ramener à l'hôtel. En cet instant, elle aperçut une voiture arrêtée, et qui était occupée

par trois petites personnes causant familièrement avec cinq ou six jeunes gens. On riait, on parlait très-haut. Dans ce groupe de soupirants, la baronne reconnut M. Albert de Kérouan, qui se faisait remarquer par son agitation et par ses gestes saccadés. Elle se cacha dans le fond de sa voiture afin de ne point troubler le jeune débutant.

En rentrant à l'hôtel, on lui remit une lettre qu'un domestique avait apportée quelques instants après son départ. Cette lettre contenait ce qui suit :

« Ma chère baronne,

« Je vous prie de me pardonner la précipitation
« avec laquelle je vous ai quittée tout à l'heure.
« Je vous demande la permission de revenir vous
« voir à six heures, avant le retour de votre
« mari. Si vous le voyez avant moi, ne lui dites
« rien, je vous en conjure, des suppositions que
« vous avez dû faire. J'ai à vous confier un secret,
« et à vous demander un conseil.

« Je compte sur votre amitié, et je me dis
« votre respectueux serviteur.

« COMTE DE KÉROUAN. »

La baronne ôta ses fourrures et son chapeau et attendit son visiteur.

CHAPITRE VIII

Le comte ne se fit point attendre.

Il entra d'un air très-embarrassé, en baissant les yeux comme un petit amoureux de vingt ans.

— Ma chère baronne, dit-il, je viens vous faire un aveu ; vous êtes femme, vous êtes jeune, vous avez peut-être tout deviné ?

— Hélas ! soupira la baronne.

— Depuis le jour où j'ai aperçu pour la première fois la jeune Marguerite dans votre boudoir, je ne m'appartiens plus. Cette enfant s'est emparée de moi à ce point, que tout ce qui n'est pas elle m'est indifférent ; je ne vois plus mon fils ; son précepteur m'ennuie ; je passe mon temps à errer dans la rue Vivienne, et à regarder furtivement son visage à travers les vitres.

— Mais, pardon, interrompit la baronne, pourquoi prendre ce ton tragique pour me parler de cette aventure ? Croyez-vous être le premier auquel pareille chose soit arrivée ? N'êtes-vous pas libre de faire tout ce que vous voudrez ? Je vous préviens que je suis prête à écouter vos confidences, tant que vos résolutions ne deviendront pas extrêmes ; à ce moment-là, je vous demanderai d'aller continuer votre récit à mon mari, qui est votre ami d'enfance, et qui pourra complaisamment entendre tout ce que la passion vous fera dire.

— Vous ne me comprenez pas, mon amie. Le cas dans lequel je me trouve est très-grave, et pour vous le prouver, apprenez que je veux épouser Marguerite, ou la fuir à jamais. Je ne suis pas un libertin qui vient vous consulter sur une intrigue amoureuse ; je vous respecte trop pour cela. Je viens vous demander ce que, selon vous qui êtes une grande dame, le monde penserait du comte de Kérouan offrant son nom à une jeune ouvrière ?

— Comment ! les choses en sont déjà là ?

— J'ai été vite en besogne, ma chère baronne ; mais vous qui connaissez ma vie, vous savez que, jusqu'ici enchaîné par le devoir, j'ai toujours dû me résigner à faire ce que voulaient les autres. A présent, je suis libre de tout engagement. J'ai pieusement soigné la pauvre malade qu'on m'avait

donnée pour femme, j'ai élevé mon fils ; je veux, ainsi que je vous l'ai dit, vivre maintenant pour moi.

— C'est votre droit. Je ne sais ce que dira le monde ; mais, quant à moi, si cette jeune fille est honnête, je ne vois pas pourquoi vous ne l'épouseriez pas. On a bien vu des rois épouser des bergères, et des princes prendre pour femmes des cantatrices qui avaient joué la « Favorite » à la ville et à la scène. Mais trouvez bon que je demande à réfléchir et que je ne réponde pas tout de suite. Avez-vous déjà parlé à cette jeune fille ?

— Pas encore. Je l'ai vue dans votre boudoir, je l'ai trouvée belle, distinguée, timide ; vous m'avez appris qu'elle travaillait chez une modiste de la rue Vivienne ; je suis allé la voir, mais je n'ai fait aucune tentative pour lui parler ; elle ignore, bien sûr, tout le trouble qu'elle me cause.

— Quant à cela, permettez-moi, dit la baronne, de n'en rien croire. Vous vous êtes sauvé tout à l'heure quand elle est entrée, et je suis restée seule avec Marguerite Son embarras, son émotion étaient extrêmes, et je vous assure que vous n'êtes plus pour elle un passant comme un autre de la rue Vivienne.

— Mais Marguerite vous a-t-elle parlé de moi ?

— Elle ne m'a rien dit, et vous comprenez pourquoi je ne l'ai pas questionnée. Vos intentions sont pures, vos projets généreux, je le vois ; mais il aurait pu en être autrement, et je ne savais pas, je n'avais d'ailleurs point à savoir si vous n'aviez pas d'autres desseins. Ce sont là de ces choses dont je n'ai point à me mêler. En pareil cas, les honnêtes femmes comme moi ferment les yeux ; elles n'ont rien à voir dans ces petites aventures.

— Je vous répète, ma chère baronne, qu'il n'est pas question de petites aventures. Vous savez bien qu'il n'y a pas en moi l'étoffe d'un libertin. Si jamais, pour mon malheur, je devenais un tel homme, je vous le cacherais, au nom même du profond respect que vous m'inspirez. C'est précisément parce qu'il n'en est rien, que je suis venu vous consulter, vous confesser ma faiblesse et vous faire part de mes résolutions. Je suis effrayé moi-même de mes entraînements. Je vous demande donc de me donner un conseil et de me dire, avec franchise, si je dérogerais en cédant à ce coup de tête.

— Vous m'embarrassez beaucoup. D'abord je ne sais d'où vient cette jeune Marguerite. Je pourrais, à la rigueur, questionner sa patronne, bien que ce soit là une besogne qui me répugne. Cependant, comme on doit aide à son prochain, je veux bien, si mon mari y consent, parler à M^{me} Talexis. Si Marguerite est sage et digne de concourir à Nanterre, vous réfléchirez.

Si, au contraire, la pauvre petite est, comment dirai-je bien cela ?... modiste dans toute la force du terme ; si elle s'est conformée trop scrupuleusement aux traditions de légèreté de sa corporation, alors vous n'aurez ni à réfléchir, ni à vous adresser à moi, par la raison que je ne consentirais plus à vous écouter.

En cet instant, la porte du boudoir s'ouvrit pour laisser passer M. le baron de Vergy, qui avait quitté ce jour-là son cercle un peu plus tôt, afin de venir prendre la baronne pour la conduire au spectacle. Le baron, très-léger d'esprit, aimait beaucoup sa femme, qui était en réalité bien plus jolie que les beautés vantées dans les gazettes et qui ajoutait à tous ces avantages une vertu et une honnêteté à toute épreuve. Il déposa un baiser sur le front de la baronne et tendit la main à son ami.

— Mon ami, dit la baronne en riant, tu arrives à propos. Voilà une heure que ton ami Kérouan me consulte. Si tu avais écouté à la porte, tu aurais pu croire qu'il était, non pas avec une femme, mais avec son confesseur, discutant un cas de conscience très-embarrassant.

— De quoi s'agit-il ? dit le baron de Vergy. Mets-moi, en deux mots, au courant de la situation.

La baronne s'en chargea. Elle le fit avec autant de tact que d'esprit, et sans que dans son récit il y eût un mot qui pût blesser ou désillusionner ce pauvre cœur malade.

Le baron, après avoir écouté attentivement cette étrange histoire, se mit à rire au nez de son ami ; puis, se penchant à son oreille, il lui dit tout bas une chose que sa femme ne put pas entendre.

Après quoi il se prit à rire aux éclats.

— Mon pauvre garçon, je te plains, lui dit-il. Voilà ce que c'est que d'avoir été marié sans connaître la vie. On atteint l'âge de raison pour dire des bêtises, ce qui est peu grave, et souvent pour en faire, ce qui l'est bien davantage. Moi qui suis là, je n'ai épousé la brave femme que tu vois, qu'après avoir acquis une certaine expérience. J'ai bien laissé quelques lambeaux de ma robe d'innocence aux ronces, je veux dire aux roses du chemin, mais je suis arrivé au but, armé contre les surprises du cœur et contre les piéges que notre monde mal organisé dresse sous tous nos pas. Les législateurs qui ont réglementé le mariage n'avaient pas prévu les capitales ; ils n'avaient songé qu'aux villages. Ils auraient reconnu qu'il fallait compter avec ces descendantes arriérées, très-arriérées des sirènes ; tu n'as pas payé ton tribut à vingt ans, tu vas le payer aujourd'hui !

— Mais tu ne me comprends pas, interrompit brusquement le comte. Il ne s'agit pas ici de fre daines, il est question d'un projet sérieux que je veux réaliser si tu le trouves possible et s'il ne me ferme point les portes des maisons où je suis reçu.

— Il est inutile de t'emporter ; tu es inquiet et troublé, tu viens t'épancher auprès de tes amis, et tu as bien raison. Mais permets à tes amis de t'ouvrir les yeux. Qu'est-ce que c'est que M^lle^ Marguerite ? Je le sais, moi. C'est une des modistes qu'on a surnommées les Roses de la rue Vivienne.

— Comment ! tu les connais ? s'écria la baronne avec une sorte de dépit.

— Je ne les connais pas, mais j'en ai entendu parler au cercle par les coureurs d'aventures. Ils sont allés les voir. Elles sont très-jolies, très-sévèrement gardées par une patronne qui ne badine pas ; ce qui n'empêche pas que, du matin au soir, les passants ne regardent ces pauvres petites jusque dans le blanc des yeux. Il y a de tout dans les rangs de leurs adorateurs : des gommeux et des commis de magasin, des vieillards et des étrangers.

— Mon ami, reprit la baronne, les regards des passants ne peuvent, rien sur la pureté des honnêtes filles. A ce compte-là, où en seraient les femmes qui, depuis dix ans qu'elles vont à l'Opéra, dans des loges découvertes, avec des robes encore plus découvertes que leurs loges, essuient chaque soir le feu de toutes les lorgnettes qui sont braquées sur elles ?

Cette réflexion sembla mettre un peu de baume dans le cœur du pauvre comte.

— Allons ! mon ami, dit le baron en s'adressant au comte, chasse tes idées noires. Tu triompheras. Viens dîner avec nous au cabaret ; de là nous irons au spectacle. Nous n'écouterons pas, nous ferons des réflexions philosophiques sur les comédiennes. Je t'assure que ce sera là pour toi un exercice salutaire.

— A propos ! comte, interrompit la baronne, j'ai vu votre fils Albert au bois. Il fumait un cigare et marivaudait avec des demoiselles.

— Il était dans son rôle, reprit le baron. Rien ne détourne à quarante-cinq ans de demander la main d'une modiste comme d'avoir, à vingt ans, plaisanté avec les évaporées qui portent le deuil de leur honneur avec des chapeaux roses.

— Votre mari, ma chère baronne, est impitoyable ; il juge tout du haut de sa belle indifférence et ne tient pas assez compte de l'infortune des autres.

— C’est vrai ; mais venez avez nous. L’abbé dînera seul ; quant à Albert, nous le laisserons libre, et cela ne lui fera point de peine.

— Je vous remercie de vouloir bien vous embarrasser d’un pauvre maussade comme moi ; j’accepte votre invitation, mais à une condition, toutefois.

— Laquelle ?

— Vous demanderez à votre mari la permission de tenter la démarche dont vous m’avez parlé.

— Je la lui accorde, dit le baron ; on questionnera la matrone ; on fera défiler devant toi tout son escadron de jolies femmes, tu te déguiseras en sultan et tu auras un mouchoir et deux manteaux, car je te connais, un Joseph comme toi serait capable d’en laisser un en route. De cette façon, il te restera l’autre pour te couvrir, et ton mouchoir pour te moucher.

Comme il était tard, la baronne s’habilla ; puis, après avoir embrassé son fils, elle monta en voiture et s’en alla avec le comte et son mari dîner au café Anglais.

CHAPITRE IX

C’est une chose bien inoffensive que de dîner au restaurant, et, cependant, les Parisiennes qui considèrent cette distraction comme une petite orgie savent toujours gré à leurs maris de la leur procurer. Le baron fit du reste très-bien les choses. Il avait eu dans la journée une entrevue avec le maître d’hôtel du café Anglais, le dernier représentant de la grande cuisine française, et il lui avait commandé les mets les plus délicats. Il n’y avait pourtant sur la carte ni potage aux nids d’hirondelles, ni cervelles de paon, ni langues de becfigue, ni oreilles d’éléphant ; aucun, en un mot, de ces aliments aussi légendaires qu’exécrables qu’aimaient les gourmets de l’antiquité qui, suit dit en passant, ne mangeaient que de la ratatouille, ainsi que le prouveraient au besoin certains menus retrouvés par nos archéologues.

Le baron avait donné carte blanche au célèbre Dugléré près duquel Vatel lui-même, ce cuisinier trop susceptible, n’aurait été qu’un vulgaire marmiton. Le dîner, quoique très-simple, était le même que celui servi en 1867, l’année de l’Exposition, à l’empereur de Russie, alors que ce souverain, las des repas officiels de soixante couverts, voulut tout à la fois régaler son palais et ménager son estomac.

On débuta par le potage Germany, mélange exquis de jus de viandes et de suc de légumes, succulent comme la croûte au pot et rafraîchissant comme la soupe aux herbes. Si ce potage salutaire pouvait arriver sur toutes les tables, la gastrite disparaîtrait de ce monde, et une foule de stations thermales perdraient les trois quarts de leur clientèle. Il est bien prouvé, en effet, que la plupart des maladies qui nous accablent sont engendrées par la mauvaise cuisine et par les denrées falsifiées dont nous faisons usage. Mais la falsification défie tous ses accusateurs, et malgré les attaques dont elle est l’objet, malgré les jugements qui frappent ceux qui la pratiquent, elle est, elle restera, et elle grandira, perspective qui comble de joie MM. les pharmaciens, lesquels, pour nous guérir du mal que nous ont fait des aliments falsifiés, nous fournissent des médicaments qui le sont également.

Après le potage, un domestique irréprochable de tenue, rasé de frais, cravaté de blanc et grave comme un diplomate, apporta une carpe à la

Chambord. Ce poisson était placé sur un plat aussi large que la vasque de ces petits jets d'eau qui décorent les jardins d'Asnières et de Chatou et autour desquels, pendant les dimanches d'été, les Parisiens de la rue Mandar et de la rue Maubuée se réunissent pour se régaler du murmure des cascades. Cette carpe, pêchée dans le Rhin. au pied d'un burg remontant à l'empereur Charlemagne, pesait vingt livres. On pouvait la manger sans avoir à redouter ces myriades de petites arêtes qui font ressembler les petites carpes à des boîtes d'épingles. Elle n'avait point d'arêtes, mais de petits os comme ceux des cailles. Le premier soin du maître d'hôtel fut de l'éventrer : alors on vit sortir de ses vastes flancs une avalanche de truffes, de queues de crevettes, de rognons et de crêtes de coq imbibés dans une sauce liée, succulente, d'une nuance excitante. Le parfum de la carpe, mêlé à celui des truffes et de toutes les herbes odoriférantes accumulées par le cuisinier pour accommoder ce poisson, se répandit dans la salle à manger, puis dans la rue Marivaux, et pénétra jusque dans les couloirs de l'Opéra-Comique, où il charma l'odorat des spectateurs accourus pour le Chalet.

Ensuite parurent des épigrammes d'agneau aux pommes Anna. On ne se doute pas des métamorphoses que l'art culinaire peut faire subir au goût de la pomme de terre. Le beurre, le poivre et la cuisson la modifient à ce point qu'elle devient un aliment nouveau.

Enfin, pour rôti, on servit des canetons à la Montsoreau saisis à la broche de bois ; on enleva les aiguillettes, puis ensuite on prit les carcasses, qui furent broyées sous une presse, de façon à en extraire un jus abondant, dans lequel on écrasa le foie des canards. Puis on ajouta à tout cela du poivre rouge, du jus de citron et un peu de vin de Bordeaux. Les aiguillettes mangées à cette sauce sont un régal pour les plus grands gourmets.

Quant aux vins, ils n'étaient pas moins exquis. Au château d'Yquem succédèrent le château Laffitte, le Musigny, et enfin le vin de Moselle mousseux, cette parodie du vin que les buveurs méprisent d'abord et affectionnent ensuite, alors qu'ils ont constaté qu'il cache traîtreusement des épigrammes dans de la rosée.

Le dîner fut très-gai. Le comte lui-même, touché de la cordialité avec laquelle on le fêtait, parvint à chasser les nuages amoncelés sur son front.

Ils partirent pour le théâtre, où se donnait la première représentation d'une opérette nouvelle. Il y avait là le Tout Paris des premières, et, selon la coutume, les avant-scènes étaient occupées par le dessus du panier du demi-monde. Ces loges, mises aux enchères dans les agences, avaient été payées

au poids de l'or par des Brésiliens, des Mexicains et des Russes, et offertes par ces galants étrangers à des impures maquillées et peintes en toutes couleurs. Au point de vue littéraire comme au point de vue musical, l'opérette est ce qui convient le mieux aux éducations négligées et aux cerveaux vides de ces demoiselles. Elles y trouvent des airs pour tapoter sur leurs pianos et des facéties risquées qu'on répète toujours avec succès dans les soupers. Les Huguenots les ennuient, et le Misanthrope les endort. Pour elles, Alceste n'est qu'un grincheux, et Célimène une bégueule. La Belle Hélène leur a fait suffisamment connaître l'antiquité.

Dis-moi, Vénus, quel plaisir trouves-tu
A faire ainsi cascader.

Cascader ma vertu ?

C'est là, à leurs yeux, une beauté poétique de premier ordre ; une réponse toute prête pour les indiscrets !

L'opérette possède encore à leurs yeux ce mérite d'avoir inauguré l'ère des diamants sur la scène et à la ville. On annonçait sous la Restauration que M^lle^ Mars paraîtrait, parée de tous ses diamants, dans telle comédie. Aujourd'hui, on n'ose pas le dire d'avance, mais on est certain que les Malibran de l'opérette, qui se respectent un peu, seront constellées de pierreries, récoltées les premières à Paris, les secondes au Brésil, et les dernières en Russie, car c'est généralement là l'itinéraire que suivent nos petites cantatrices. Ce pèlerinage une fois accompli, elles sont arrivées à l'apogée de la splendeur et sûres de faire parler d'elles dans les gazettes.

Après de telles exhibitions, allez donc offrir aux habituées de l'avant-scène, qui n'ont pas le talent voulu pour monter sur les planches, des bijoux modestes et des bagues de cinq cents francs ? Celui qui aurait une telle audace serait impitoyablement repoussé. Il faut donc s'exécuter et apporter des cadeaux qui soient de force à supporter la comparaison. L'opérette a été pour beaucoup dans le crescendo du luxe du demi-monde. Autrefois, Marguerite Gauthier portait des camélias naturels ; à présent, celles qui lui ont succédé dans la carrière exigent des camélias en diamant.

Avant le lever du rideau, ces demoiselles échangeaient des sourires aimables avec les messieurs cravatés de blanc, alignés en rang d'oignons à l'orchestre.

La baronne, modestement installée dans une loge de face, observait ces mœurs étranges avec curiosité, et questionnait son mari à tout instant pour se faire dire le nom de celle-ci, et les titres de celui avec lequel celle-là correspondait par gestes. Le baron était un guide de première force, d'abord parce qu'il allait souvent au théâtre, puis, parce qu'à son cercle, les viveurs lui racontaient ce qui se passait au milieu de ce monde interlope. Quant au pauvre comte de Kérouan, il avait perdu un peu de sa gaieté. Rien, en effet, n'est plus fait pour rembrunir et scandaliser un amoureux, que le spectacle que donnent les gens dont le cœur n'est point en jeu. L'opérette nouvelle était gaie, parsemée de traits d'esprit ; la musique en était entraînante, les artistes jouaient avec entrain ; la première chanteuse, celle que les dilettanti appellent la diva, était jolie et portait des pierreries qu'elle étalait avec la gravité de l'âne de la fable faisant voir ses reliques. Sa robe échappait à toute analyse. Les yeux qui la fixaient étaient éblouis et troublés par ce fouillis de fanfreluches, de plumes, de rubans, de flots de dentelles, de boucles, de brandebourgs et de galons qu'un couturier en délire s'était avisé d'accrocher à la jupe et au corsage. Cette toilette était à la fois espagnole, orientale et parisienne : celle qui la portait ressemblait aussi bien à une sylphide qu'à un colonel ; qu'on se figure la reine des amazones costumée en bohémienne.

Les messieurs de l'orchestre paraissaient ravis de cette exhibition ; ils auraient presque demandé le nom de la magicienne qui avait si bien su attifer la chanteuse. Dans les avant-scènes, les demoiselles, tout en faisant la moue, disaient qu'il n'y avait qu'elle pour savoir s'habiller. Mais on sentait percer l'envie et le dépit dans cet aveu. Elles se sentaient vaincues par cette enchanteresse, et comme démodées par la toilette bizarre qui la parait.

La baronne, consultée par son mari sur ce qu'il fallait en croire, lui répondit que cette toilette pouvait faire la gloire du carnaval, mais qu'elle était de mauvais goût, et que cette demoiselle ne traînait en réalité que des oripeaux propres à faire la fortune d'un charlatan. Elle ajouta que l'élégance, la grâce et la distinction n'avaient rien à voir dans ce costume extravagant, jeté comme un défi à la bienséance.

Cet aveu combla de joie le pauvre comte, qui n'était pas du tout au spectacle, et dont l'âme errait dans les espaces où transporte toujours une idée fixe. Il pensait à Marguerite et à ses projets. Il ne comprenait rien à la patience avec laquelle la baronne écoutait ce qu'on disait sur la scène. Malgré la bonne volonté qu'il y mettait, il demeurait insensible à toute distraction, et ne savait aucun gré aux artistes du mal qu'ils se donnaient pour le faire rire.

La baronne déclara s'être beaucoup amusée. On revint à l'hôtel, et il fut convenu que M^me^ de Vergy écrirait à M^me^ Talexis de venir la voir au sujet de Marguerite. Le comte, en proie à la plus vive émotion, la remercia de ce service et de l'intérêt qu'elle voulait bien prendre à sa situation.

Après qu'il se fut retiré, le baron, resté seul avec sa femme, parla longuement du comte. Il engagea la baronne à ne pas l'abandonner et à le tirer, si cela était possible, du mauvais pas dans lequel il était tombé. En la quittant, il lui dit :

— Ce serait drôle si un jour la modiste qui apporte tes chapeaux devenait la comtesse de Kérouan.

CHAPITRE X

Le magasin de M^me^ Talexis était toujours cette citadelle assiégée par la phalange des curieux obstinés. Noémie, plus imprudente que jamais, était souvent condamnée à passer la journée dans sa chambre. Sa patronne envoyait Louise lui tenir compagnie. M^me^ Talexis leur avait permis la lecture. Un jour, elle entra dans la chambre des deux petites prisonnières et voulut connaître les livres qu'elles avaient sous les yeux. Louise lisait la Vie des Saints ; mais Noémie dévorait les Cotillons célèbres. Elle s'empara du premier volume et lui défendit de passer au second. Noémie devint furieuse, et demanda à sa sœur quel inconvénient il y avait à savoir de quelle façon étaient tuyautés les jupons de M^me^ de Pompadour, favorite de Louis XV, surnommé le Bien-Aimé ; Louise, pourtant, approuva sa maîtresse et se joignit à elle pour sermonner sa sœur.

M^me^ Talexis, bien qu'édifiée par le caractère sérieux de Louise, n'était pas sans inquiétude sur son compte. Une lettre, tombée entre ses mains, lui avait mis la puce à l'oreille. Cette lettre, édifiante d'ailleurs et signée d'un abbé, contenait un billet de cent francs.

Elle appela Louise et lui demanda des explications.

La pauvre petite lui avoua que la veille du jour où cette lettre lui avait été adressée, elle avait été envoyée chez une cliente qui demeurait rue Saint-Honoré pour toucher une facture de cent francs. Elle avait cet argent dans sa poche, mais, après s'être arrêtée près de l'église Saint-Roch pour regarder des images de sainteté, elle s'aperçut qu'on le lui avait volé. Elle se mit à pleurer : les passants l'entourèrent. Il s'en trouva même deux qui ne furent pas convenables.

Tout à coup un abbé s'approcha d'elle et lui dit :

« Mademoiselle, je vous connais, je sais que vous êtes pieuse et que vous priez toujours le bon Dieu. Il a pitié des infortunés, et ce n'est jamais en vain qu'on l'appelle à son secours. Vous êtes près de l'église Saint-Roch, entrez-y, agenouillez-vous devant l'autel de la Vierge, et dites trois Pater et trois Ave. Demain le bon Dieu vous fera rendre votre argent. »

Louise avait obéi à cet ordre de l'abbé, et, le lendemain, elle recevait par la poste un billet de cent francs. Quelque invraisemblable que fût cette aventure, la pauvre petite ne s'en étonna pas, tant sa ferveur était grande et sa foi vive. M^me^ Talexis, pour être tout à fait fixée sur les idées qui trottaient dans la tête de cette singulière jeune fille, crut devoir pousser plus avant ses questions. Il y avait tant de franchise dans ses paroles, qu'elle ne douta pas un instant de la véracité de son récit.

Quelques jours après, elle s'enferma seule avec Louise pour la soumettre à un long interrogatoire. Il y avait dans l'attitude de cette enfant, dans ses résolutions qui paraissaient inébranlables, un mystère qui l'intriguait beaucoup et déconcertait tout à fait l'expérience qu'elle croyait avoir de la jeunesse. Elle se demandait pour quelle raison une jeune fille, belle et charmante comme elle, et qui faisait sensation partout où elle se montrait, n'en n'était pas plus fière ni plus orgueilleuse, et se méconnaissait à ce point de vouloir fuir le monde. C'était la première fois, depuis vingt ans qu'elle vivait au milieu des demoiselles de magasin, qu'elle était témoin d'un tel phénomène. Il lui avait toujours fallu, jusqu'alors, morigéner des petites folles qui couraient à l'abîme et à la chute ; cette fois, au contraire, elle était obligée de parler sur autre ton. Cette tâche l'embarrassait beaucoup.

— Mon enfant, dit-elle à Louise, pourquoi êtes-vous si peu de votre âge ? Autant je trouve votre sœur Noémie imprudente et légère, autant je vous trouve sérieuse et contenue. Avez-vous quelque chagrin caché ?

— Non, madame, je n'ai pas de chagrin, je n'ai pas de secrets, mais je ne me sens aucune vocation pour les modes, et je suis sûre que je ne réussirai pas. Vous êtes bonne pour moi, et je remercie de votre sollicitude ; mais je suis seule au monde, orpheline, hélas ! et pauvre.

— Vous avez, mon enfant, deux sœurs à aimer et à soutenir. Quant à votre pauvreté, avec le temps et le travail, vous en aurez raison, et vous pourrez vous établir. A votre âge, j'étais aussi dénuée de ressources que vous ; je me suis établie, et j'ai prospéré. Une charitable personne m'a mise à même d'acheter ce magasin. C'est à cette personne, qui vous a recommandée à moi, que vous devez l'amitié et la sollicitude que je vous porte.

— Je sais cela, madame, vous me l'aviez déjà dit. Mais mon parti est pris. Je désire quitter le monde et entrer en religion.

— Ce que vous demandez là n'est pas facile, ma chère petite ; on ne devient pas religieuse du jour au lendemain. Il faut pour cela faire des études et un noviciat. Et puis, qui vous dit que, plus tard, vous ne vous repentirez pas d'avoir renoncé au monde ? Je ne veux pas contrarier vos inclinations, soyez-en bien persuadée ; mais je tiens à vous ouvrir les yeux sur les conséquences d'une telle détermination. A votre âge, on manque de discernement : on ne sait pas toujours distinguer le vrai chemin à suivre.

— Mon parti est pris, madame, et je sais déjà ce qu'il me faudra faire pour réaliser mon projet et prononcer mes vœux.

— Qui vous a appris toutes ces choses ?

— Le digne abbé qui m'a envoyé l'autre jour cet argent.

— Vous l'avez donc vu plusieurs fois ?

— J'ai eu avec lui de fréquents entretiens, tout près d'ici, dans l'église des Petits-Pères, où je vais le trouver quand vous m'envoyez en course. Il m'a dit que si ma résolution d'entrer en religion était sérieuse, il se chargeait de tout, même d'abréger les longueurs du noviciat. Hier, encore, je l'ai vu. Il m'a fait prier à l'autel de la Vierge.

— Mais comment s'appelle cet abbé ?

— Il se nomme l'abbé Forli et habite le faubourg Saint-Germain. Il m'a donné son adresse dans la lettre qui contenait les cent francs.

— Comment est-il parvenu à vous connaître ?

— Il m'a parlé pour la première fois dans la rue Saint-Roch, alors qu'il m'avait vue pleurer. C'est un homme vénérable et très-bon, qui m'a proposé de me faire quitter mon magasin et de me conduire dans une communauté religieuse pour y commencer mon noviciat.

— Vous avez refusé ?

— Non, pas précisément. J'ai dit que je voulais réfléchir. J'ai réfléchi depuis, et je suis bien décidée à suivre ses conseils, non par ingratitude envers vous, car je reconnais que vous avez pour moi toutes les bontés d'une mère, mais parce que je sens que la vie religieuse convient seule à ma nature. Le bruit qu'on fait ici m'étourdit et m'empêche de prier. En suivant ce bon prêtre, je pourrai vivre dans une retraite tranquille et y penser à Dieu tout à mon aise.

— Ainsi, mon enfant, vous voulez me quitter ? Vous m'embarrassez beaucoup. On vous a confiée à ma surveillance, et tant que vous serez près de moi, vous serez bien gardée ; mais après, de quoi puis-je répondre ?

— Je ne partirai d'ici, ma bonne patronne, que pour entrer au couvent. Je vous demanderai la grâce de m'y conduire vous-même.

Après cet entretien, Louise alla rejoindre les autres ouvrières et trouva Noémie qui troublait l'atelier par ses espiégleries, tandis que Marguerite, placée devant une glace, essayait sur sa jolie tête le chapeau qu'on allait porter à une jeune duchesse.

M^me^ Talexis ne parut pas dans le magasin, et fit appeler M^lle^ Scabieuse, sa première demoiselle.

Quand elle fut seule avec ce dragon féminin, l'excellente matrone lui raconta de quelle façon un prêtre était parvenu à connaître Louise, à s'emparer de son imagination, et à la convertir à l'idée d'entrer en religion.

— Mais c'est impossible ! s'écria M^me^ Talexis. On ne peut couper les cheveux de cette superbe fille et l'ensevelir vivante dans une robe de carmélite.

M^lle^ Scabieuse, après avoir réfléchi, lui répondit :

— Ce que vous m'apprenez ne me surprend pas de la part de Louise. Je ne l'ai jamais vue rire ni plaisanter, et j'ai toujours observé qu'elle se scandalisait quand un homme la regardait. Elle ne s'amuse ni à la promenade, ni au théâtre, et ne quitterait pas les églises, si on la laissait faire. A votre place, pour la rareté du fait, je ne m'opposerais pas à ce qu'elle devînt religieuse. C'est la première conversion de ce genre qui aura eu lieu rue Vivienne, dans la corporation des modistes.

— Je ne sais vraiment, reprit M^me^ Talexis, ce que je dois faire. Je ne suis ni sa mère ni sa tutrice ; je ne suis que sa patronne. Qu'est-ce que pensera pourtant de cette résolution le maire qui m'a amené ces enfants ?

— Vous consulterez un homme de loi. En tout cas, si Louise ne sort de chez vous que pour entrer dans un couvent, elle n'aura couru aucun danger. Et puis, c'est son affaire ; mais il n'y a rien à craindre. S'il s'agissait de Noémie, ce serait bien différent. Il est vrai que l'idée ne viendra jamais à celle-là d'entrer en religion. Nous n'avons pas assez de verrous à nos portes pour l'empêcher de courir au bal masqué. C'est un démon qu'il faut surveiller de bien près. Je ne sais pas où elle a appris les choses qu'elle dit ; à tout moment il faut la faire taire.

M^lle^ Scabieuse aurait probablement parlé ainsi pendant deux heures, si le tête-à-tête n'avait pas été interrompu par un domestique en grande livrée, qui apportait une lettre pour M^me^ Talexis. Cette lettre contenait ces mots :

« Ma bonne madame Talexis,

« Prenez, je vous prie, la peine de venir me
« voir ; j'ai à vous demander un service.

« Croyez à mon attachement,
« Baronne DE VERGY. »

— Dites à M^me^ la baronne que je suis à ses ordres, et qu'à deux heures précises je serai chez elle.

— Mais, reprit M^lle^ Scabieuse, qu'est-ce que c'est que ce curé qui veut convertir une modiste ? A quelle paroisse appartient-il ? Dit-il la messe quelque part ? Est-ce un vrai curé ? Je lisais l'autre jour dans le journal qu'on avait arrêté à la frontière un conspirateur qui s'était affublé d'une soutane. Il y a des gens si rusés ! Et puis, Louise est très-jolie ; à votre place, je m'informerais, je voudrais être tout à fait fixée sur cet ecclésiastique qui vient repêcher des âmes dans notre quartier.

— Cela me sera très-facile, ajouta M^me^ Talexis ; il a écrit à Louise une lettre que j'ai là, et où il a donné son adresse.

— Informez-vous, ma chère patronne ; il faut en avoir le cœur net, et être bien sûre que Louise n'est pas en butte aux ruses d'un homme malintentionné. Si cet abbé allait être un séducteur !

— Il paraît qu'il est âgé et qu'il a l'air respectable.

— Vous savez bien que toutes ces choses-là ne prouvent rien, continua M^lle^ Scabieuse. Vous n'avez pas oublié l'aventure arrivée il y a dix ans à Ivanoé, cette belle brune ! Pouvait-on voir une personne plus respectable et plus digne d'inspirer confiance que ce vieux monsieur si poli, qui prétendait être son père et vouloir, à l'insu de sa famille, lui donner des moyens d'existence ? Cet homme vénérable était un farceur. Nous l'avons su, mais trop tard ; le mal était fait.

— Ce n’est pas le même cas. Le vieux beau dont vous parlez savait bien ce qu’il faisait en s’adressant à Ivanoé. Il était d’accord avec elle pour inventer cette fable. Certes, ce qu’il a fait était déloyal ; mais la jeune personne, de son côté, ne demandait pas mieux, et savait bien ce qui l’attendait, tandis que Louise est pure d’intention. C’est une honnête nature qu’il ne faut pas comparer à Ivanoé.

— Pure. tant que vous voudrez ; mais cela ne suffit pas pour éviter un malheur. Puisque vous avez l’adresse du religieux qui la conseille ; allez voir ce qu’est en réalité cet individu.

— Oui ; j’irai m’informer, plus tard ; mais ; pour l’instant, je suis attendue chez la baronne de Vergy Je sors, veillez bien sur ces demoiselles et ne perdez pas de vue Noémie. Surtout, qu’elle ne lise plus les Cotillons célèbres.

CHAPITRE XI

M^me^ Talexis se rendit rue de Londres, à l'hote de la baronne.

Elle fut aussitôt introduite auprès de M^me^ de Vergy.

La baronne, après l'avoir remerciée de son exactitude et de son empressement, la pria de s'asseoir.

— J'ai, ma bonne madame Talexis, à remplir auprès de vous une mission fort délicate.

— Quelle mission, madame la baronne ? Parlez. Vous savez bien que je n'ai rien à refuser à une cliente comme vous.

— Depuis quelque temps vous m'avez fait apporter mes chapeaux par une jeune personne très-charmante et très-convenable.

— Oui, madame la baronne, par M^lle^ Marguerite. C'est toujours elle que j'envoie chez les grandes dames, parce qu'elle est douce, polie et bien élevée.

— Y a-t il longtemps que cette ouvrière travaille dans votre maison ?

— Depuis un an environ. Elle a deux sœurs aussi jolies qu'elle et que j'aime beaucoup. Elles m'ont été confiées, toutes les trois, par une dame à laquelle je dois tout.

— De quel pays sont-elles ?

— Je serais bien embarrassée de vous le dire. Tout ce que je sais, c'est qu'elles sont filles naturelles d'une pauvre créature sourde et muette. C'est le maire de la commune où elles sont nées qui les a fait élever au couvent. Je les ai prises en affection, et je les aime comme mes enfants. Marguerite, que vous connaissez, est sage, réservée, et d'une vertu à toute éprouve. Je l'appelle la belle incomprise, parce qu'elle rêve les grandeurs et croit que, comme dans les contes de fées, un prince Charmant viendra la chercher. Louise, l'aînée des trois, tourne à la dévotion, et me cause beaucoup d'inquiétude, moins cependant que la dernière, Noémie, une nature de feu, qui doit avoir des diables dans la cervelle.

— Et vous dites qu'elles sont sans parents ? Mais qu'en ferez-vous lorsqu'elles auront terminé leur apprentissage ?

— Ne me parlez pas de cela, madame la baronne. Marguerite, si elle continue à être ce qu'elle est, se tirera d'affaire tant bien que mal. Noémie, jolie, spirituelle et volontaire comme elle l'est, fera naufrage, c'est sûr. Paris est une fournaise. Si vous saviez le mal que j'ai eu pour repousser les importuns et les curieux qui, depuis qu'elles sont dans mon magasin, stationnent sur le trottoir, et restent des heures à les regarder ! Quant à Louise, elle s'en ira au couvent. Elle est déjà à moitié convertie. Jugez-en plutôt. Je l'envoie en course toucher cent francs chez une cliente. Elle met l'argent dans sa poche et se laisse voler. Elle pleure, n'ose plus rentrer, lorsqu'un curé, qui passait par là, lui promet que le bon Dieu aura pitié d'elle, si elle entre à l'église pour dire un Pater. Louise va prier, et, le lendemain, elle reçoit par la poste un billet de cent francs, dans une lettre. C'est une personne qui se nomme l'abbé Forli, qui lui a envoyé cette lettre. La voici, avec son adresse.

— Comment, l'abbé Forli ! interrompit la baronne.

— Oui, l'abbé Forli, qui demeure rue de Varenne. Du moins il le dit dans sa lettre.

— Montrez-moi cette lettre.

Qu'on juge de sa surprise quand elle reconnut, à n'en plus douter, que cet abbé était le précepteur d'Albert !

— Ma bonne dame Talexis, vous me promettez de ne montrer cette lettre à personne ?

— Je vous le promets, madame la baronne, et, si vous le voulez, gardez-la ; je vous la demanderai si plus tard j'en ai besoin.

La baronne conserva la lettre.

— Mais, reprit-elle, revenons à Marguerite ; que pensez-vous de cette jeune fille, et comment se conduit-elle ?

— Madame, figurez-vous un ange et une charmeuse. Elle est pure comme l'enfant qui vient de naître, fière comme un lis, ainsi que me le dit toujours un vieux marquis qui vient souvent me voir, et distinguée comme si elle avait été élevée sur les genoux d'une duchesse. Je n'ai jamais eu la moindre remontrance à lui adresser. Son seul défaut est de n'être pas très-empressée auprès des clients ordinaires et de ne faire des frais que pour les grandes dames comme vous.

— Elle n'est pas légère, et n'a jamais écouté avec complaisance les galants propos des acheteurs ?

— Vous ne la connaissez pas, madame la baronne. Marguerite est bien trop fière pour cela. Elle ne sort presque jamais, et passe son temps, lorsqu'elle ne travaille pas, à se regarder dans la glace. Elle a le tort d'être un peu amoureuse de sa petite personne. Cela vaut mieux que d'écouter des compliments. On peut dire qu'elle n'a pas encore trouvé celui qui la fera rêver ; elle ne le trouvera probablement pas. Bien que pauvre et sans dot, elle n'épousera jamais un commis, et préférerait coiffer sainte Catherine. Si le mari qu'elle entrevoit dans son imagination ne lui tombe pas du ciel, elle restera fille.

— Ainsi, vous m'affirmez que vous n'avez jamais remarqué dans M^lle^ Marguerite le moindre symptôme de coquetterie ?

— Jamais, madame la baronne ; je l'ai souvent questionnée, et je n'ai pu jusqu'à présent lui faire convenir qu'elle eût rencontré un garçon à son goût.

— D'après ce que vous me dites, vous pourriez donc répondre sûrement de la parfaite innocence de cette enfant ?

— J'en mettrais, dit M^me^ Talexis, mes deux mains au feu jusqu'au coude. Vous me direz que, pour bien du monde, une attestation de cette nature, signée par une modiste, n'est pas un témoignage bien solide. On nous refuse la qualité pour délivrer ces sortes de certificats. On a peut-être raison, en thèse générale ; mais, dans le cas présent, on aurait tort de mettre en doute ce que je ne crains pas d'affirmer.

Ma Marguerite, car j'aime ces enfants-là comme j'aimerais les miens, si j'en avais, est une perle rare. Je me suis donné assez de peine, allez, pour la défendre contre ceux qui voulaient la perdre. Elle et ses deux sœurs ne m'ont jamais quittée. C'est toujours avec moi qu'elles sont allées à la campagne, au restaurant et au spectacle. Mais il est temps que cela finisse, et si vous pouviez me débarrasser de mon rôle de chien de berger, je vous en aurais une profonde reconnaissance.

— Je ne vous promets rien, dit la baronne, mais peut-être aurai-je encore besoin de vous voir au sujet de M^lle^ Marguerite. Surtout ne lui dites pas un mot de notre entretien. Je vous expliquerai plus tard pourquoi.

M^me^ Talexis salua la baronne et se retira en lui rappelant qu'elle se tenait toujours à ses ordres.

De retour à son magasin, elle songea beaucoup à cet entretien, et, sans se rendre compte de ce qui se passait, elle comprit que la baronne avait eu un

but en lui faisant subir un si long interrogatoire. Elle ne dit rien à personne de son entourage et attendit les événements.

CHAPITRE XII

Le soir même, le baron, la baronne de Vergy et le comte de Kérouan étaient réunis en grand conciliabule.

La baronne résuma sa conversation avec la modiste, et ne craignit point de conclure de ce résumé, que, selon elle, la Marguerite en question était une honnête fille. Mais ce qui lui paraissait grave, c'était sa naissance, N'y avait-il pas à tenir compte de cette circonstance ?

— Il serait injuste, interrompit le comte, de la rendre responsable d'un fait indépendant de sa volonté.

— Je le sais bien, dit la baronne, et j'espère. mon cher ami, que vous allez nous faire grâce de toutes les tirades qu'on a déjà écrites sur ce sujet. D'ailleurs, une raison domine tout. Vous êtes amoureux, et, partant, insensible d'avance à ce qu'on pourrait vous dire sur tout cela. Marguerite est pauvre, mais cela ne fait rien, Elle est jeune et jolie ; tout est pour le mieux encore de ce côté. Et sa naissance, qu'en pensez-vous ?

— Ma chère amie, dit le baron, je ne vois rien de bien grave. Dans notre monde plein de préjugés, de scrupules sans cause, de répugnances absurdes, est-ce qu'on hésite à épouser une fille adoptive et que ceux qui l'ont reconnue sont allés chercher aux enfants trouvés ? Vous me direz que cette enfant a été bien élevée et sévèrement gardée, tandis que la modiste en question vit, depuis un an, dans un milieu un peu suspect et qui n'a point donné jusqu'ici l'exemple de toutes les vertus. Mais voilà toute la différence. Aussi, pour moi, la question revient uniquement à savoir si cette jeune Marguerite s'est bien conduite depuis son entrée chez sa patronne. C'est là une enquête facile à faire. M^me^ Talexis a-t-elle été précise sur ce point capital ?

— Tout à fait affirmative, dit la baronne. Elle n'en dirait pas autant, par exemple, de sa sœur Noémie. Quant à l'aînée, à Louise, elle veut se faire religieuse. Et savez-vous, comte, qui est-ce qui l'a convertie ?

— Je ne m'en doute pas, reprit le comte de Kérouan.

— M. l'abbé Forli.

Le comte fut fort étonné en apprenant cette nouvelle ; il parut d'abord assez contrarié. Au premier moment, il se dit que l'abbé, par son

intervention indirecte dans cette délicate négociation, pourrait bien la faire échouer.

— Tenez, dit la baronne en lui montrant la lettre, lisez et vous verrez que je vous ai dit la vérité.

Le comte parcourut la lettre en fronçant le sourcil. Il rapprochait cet écrit de certaines allures de l'abbé, qui lui avaient semblé étranges, qu'il ne s'expliquait pas et qui prenaient alors une signification.

Mais, chassant cette idée, qu'il se proposait d'éclaircir à loisir, il reprit la conversation.

— Merci, mon ami, dit-il au baron, de nous avoir si bien démontré qu'il n'y a pas lieu de considérer une fille naturelle comme incapable de faire une honnête femme. Avec ce bon sens et cet esprit de sociabilité qui font de toi le meilleur des hommes et le plus sûr des conseillers, tu as réfuté du premier coup les reproches que pourraient m'adresser quelques esprits étroits, rigoristes et puritains. N'est-ce pas votre avis, ma chère baronne ?

— J'hésite à vous répondre ; je ne serai fixée que quand j'aurai vu de près et questionné la personne en question. Je la connais à peine, cette enfant, car je n'ai pas fait grande attention à elle, quand elle est venue m'apporter mes chapeaux. Elle est très-jolie, cela est évident, et bien capable d'inspirer des passions ; mais je voudrais la revoir, la mettre un peu sur la sellette.

— Mais rien n'est plus facile, dit le comte ; priez sa patronne de vous l'amener. Votre mari jugera, et je m'en rapporte à lui.

— Pardon ! mon cher comte. Comme vous y allez ! L'amour, c'est contagieux. Je ne vois pas pourquoi je tenterais de pareilles expériences sur mon mari. Choisissons un autre sujet. Assistez aussi à l'entretien.

— Eh bien ! c'est convenu, dit le baron ; écris à ta modiste de t'amener une de ses roses. Kérouan et moi nous serons là pour rendre notre petit jugement de Pâris.

CHAPITRE XIII

Le comte de Kérouan, bien que satisfait de la tournure que prenaient les choses, rentra chez lui très-préoccupé. Toutes sortes d'idées s'entrecroisaient dans sa tête. La naissance mystérieuse de Marguerite, sans parents, élevée par la charité publique, était sinon un obstacle, du moins un fait dont il ne se dissimulait pas la gravité. Il eût passé outre sans hésitation, quelque obscurs qu'eussent été ses parents. Et partant de là, il se perdait aussitôt dans un déluge de réflexions. Ce fut cette impression qui d'abord le rendit soucieux. Mais aussitôt après, son esprit, obéissant à toutes les oscillations par lesquelles nous passons d'ordinaire lorsque nous voulons arriver à une opinion définitive, prit, à son insu, le contre-pied de la première impression, et il inclina à penser qu'il valait mieux peut-être que Marguerite fût absolument privée de famille, plutôt que d'en avoir une qu'il ne pourrrait faire accepter au monde dans lequel, en l'épousant, il aurait à l'introduire. Après avoir opposé dix fois sa première façon de voir à la seconde, il s'en tint à celle-ci, et l'état-civil de Marguerite ne lui causa plus le moindre souci. Il n'y a que l'amour pour triompher de tout et pour vous faire prendre ces déterminations robustes avec lesquelles on arrive vainqueur au but. Lui, l'homme timide et réservé qui était arrivé à quarante-cinq ans sans avoir jamais connu les orages du cœur, prenait avec calme une résolution devant laquelle un viveur eût peut-être reculé.

Le comte de Kérouan dîna ce jour-là en tête-à-tête avec l'abbé. Au moment de se mettre à table, il reçut un mot fort laconique de son fils Albert, le priant de l'excuser de ne pas venir lui tenir compagnie. Il était retenu, disait-il, par ses amis.

L'abbé mangeait en silence et semblait ne point oser lever les yeux. Le comte, de son côté, ne parlait pas, et cependant il était facile de deviner que ces deux personnages avaient des choses importantes à se dire. Ce mutisme complet dura jusqu'au dessert. L'abbé, ayant alors proposé au comte de boire à sa santé, brisa la glace et amena, comme on va le voir, un colloque décisif entre eux.

— Malgré notre intimité, je me vois, dit le comte, tout embarrassé pour vous dire, mon digne abbé, ce que j'ai sur la conscience.

— Parlez, monsieur le comte, je vous en supplie. Il ne doit pas y avoir de secrets entre nous.

— Mon désir le plus grand est qu'il en soit ainsi ; mais ce que j'ai à vous demander est peut être fort indiscret.

— Expliquez-vous, monsieur le comte, nous avons des secrets que notre discipline nous empêche de révéler, mais j'imagine qu'il doit être question de toute autre chose entre nous.

— En êtes-vous bien sûr, monsieur l'abbé ? Et que me répondriez-vous si je vous mettais en demeure de vous expliquer sur certain envoi d'argent que vous avez fait à une jeune fille ?

— Je vous donnerai sans hésiter, monsieur le comte, toutes les explications que vous êtes en droit de me demander. Vous m'avez confié l'éducation de votre fils. Je crois l'avoir bien élevé. Ma mission est terminée de ce côté, mais elle ne me dispense pas de vous édifier sur tous les actes de ma vie.

— Comment, puisque vous savez à quoi je fais allusion, êtes-vous entré en relation avec cette jeune fille ?

— A cet égard, monsieur le comte, je vous dirai qu'en agissant comme je l'ai fait, j'ai obéi aux exigences de mon saint ministère. Je voulais savoir l'usage que mon élève faisait de sa liberté. Chemin faisant, le hasard m'a permis de venir au secours d'une brebis égarée au milieu des loups, et plus je pense à ce que j'ai fait, plus je suis persuadé que j'ai bien agi. Tandis que les autres s'en vont pervertir des cœurs, j'ai voulu, moi, sauver une âme. Voilà ce qui s'est passé, monsieur le comte. Oserez-vous m'en blâmer ?

— Au contraire, monsieur l'abbé ; soyez persuadé que je vous approuve et que je fais des vœux pour que vous réussissiez dans vos pieuses tentatives. Mais réussirez-vous ?

— Je n'ai plus à en douter, car apprenez, monsieur le comte, que, depuis ma première rencontre avec M^lle^ Louise, je l'ai vue bien souvent. Il y a en elle une chrétienne qui se dispose à entrer en religion. J'ai fait toutes les démarches pour la faire admettre comme novice dans une communauté, et M^lle^ Louise doit faire prochainement part à sa patronne de sa résolution suprême, quitter le magasin, dire adieu au monde et se réfugier dans un couvent. La prière et la méditation lui ont donné ce courage, que ne partagent point, hélas ! avec elle, ses deux sœurs. L'une est une fille très-fière de sa beauté, et l'autre une petite folle guettée par Satan. On ne peut pas sauver les âmes malgré elles.

— Et quand votre convertie doit-elle quitter son atelier ?

— Dans peu de jours.

— Mais, dites-moi, monsieur l'abbé, je m'occupe aussi de conversions. Vous serait-il possible de vous charger de mettre en lieu sûr une jeune fille qui, sans vouloir se faire religieuse, désirerait sortir d'un milieu dans lequel elle n'est point à sa place ?

— C'est très-facile. Notre sainte religion a prévu tous les cas et créé des refuges pour toutes les âmes qui, voulant rester pures, se croient en danger là où elles sont. Vous ne pouvez douter du zèle que je mettrai à seconder vos desseins généreux. On nous méconnaît, monsieur le comte, soyez-en bien convaincu. C'est dans l'armée de l'Église qu'on trouve encore les soldats les plus vaillants et les plus généreux. Ces soldats se recrutent parmi les hommes et parmi les femmes ; ils restent ignorés, et ne demandent qu'à occuper les postes les plus périlleux et à remplir les missions les plus humbles, les plus ingrates, les plus repoussantes en apparence. Les hommes vont aux extrémités du monde prêcher notre Évangile, pendant que les femmes, les sœurs de charité, instruisent les petits enfants, soignent les malades et les infirmes, pansent les plaies des blessés et ensevelissent, après les avoir consolés, ceux que Dieu rappelle à lui. Ce sont là nos stoïciens : ils aiment le devoir pour le devoir. Voltaire le savait bien et trahissait sa feinte colère quand, dans un accès de loyauté, il disait qu'il fallait bien croire des témoins qui se font massacrer. Il se trouva douze justes dans Sodome. Il peut y avoir autant de brebis galeuses dans notre troupeau. Celles-là, je les abandonne ; mais pitié pour les autres !

— Monsieur l'abbé, je vous écoute avec intérêt, mais je vous prie de croire que vous prêchez un converti. Aussi je vous arrête. Je puis compter sur vous ?

— Partout et toujours.

Après cet entretien, le comte prit congé de l'abbé, qui sortit de son côté, et se rendit à l'église des Petits-Pères pour y retrouver Louise qui l'attendait, escortée cette fois de M^{me} Talexis, sa patronne.

CHAPITRE XIV

Après cette entrevue avec l'abbé Forli, M^me^ Talexis trouva, en rentrant chez elle, une lettre de la baronne Lydia de Vergy, qui la priait de venir le lendemain avec M^lle^ Marguerite.

Cette missive acheva de mettre la tète de M^me^ Talexis à l'envers. Bien qu'elle ne soupçonnât pas ce que la baronne voulait d'elle et de son ouvrière, elle pressentait qu'il allait se passer quelque chose. Et puis, l'idée de se séparer de Louise (car pendant cette entrevue dans l'église, la jeune fille lui avait manifesté l'intention formelle d'entrer au couvent) l'attristait beaucoup. Cette brave femme, qui, parfois, avait conçu tant d'inquiétudes pour ces enfants, loin de se réjouir d'une décision qui allait mettre l'une des trois à l'abri de tout danger, ne songeait qu'au vide que ferait son départ dans son atelier, et son désespoir devenait extrême, lorsque l'insensible M^lle^ Scabieuse se mettait, comme à plaisir, à lui rappeler qu'on couperait sans pitié la luxuriante chevelure de Louise, que tant de marquises et de duchesses eussent échangée contre leurs couronnes.

— Non ! s'écria-t-elle, ce serait une profanation.

Le lendemain, après avoir longtemps songé à Louise, M^me^ Talexis appela Marguerite et l'avertit qu'elle allait la conduire chez M^me^ la baronne Lydia de Vergy. Cette perspective n'effraya pas trop la pauvre petite, qui y était allée plusieurs fois déjà ; elle endossa sa plus belle robe et se para de son mieux.

En arrivant à l'hôtel de la baronne, un domestique pria M^lle^ Marguerite d'attendre un moment dans l'antichambre, et introduisit M^me^ Talexis auprès de sa maîtresse.

La baronne l'informa sans détour qu'elle l'avait priée d'amener Marguerite, afin de la mettre en présence d'une personne qui prétendait à sa main, que cette personne était un comte fort riche qui était bien résolu à épouser cette jeune enfant, si, après une entrevue, elle consentait à le prendre pour mari.

En entendant cette confidence, M^me^ Talexis crut rêver ; elle ne comprenait pas qu'un comte, qui pouvait choisir une héritière dans le grand monde, jetât son dévolu sur une simple modiste.

— Nous avons, lui dit la baronne, discuté longuement avec le prétendant, ce qu'il pouvait y avoir d'étrange et de surprenant dans ses projets ; ce n'est donc point à la légère que je vous ai priée de venir. Le comte, si M^lle^ Marguerite y consent, est prêt à vous demander tout de suite sa main, car vous lui tenez lieu de parents ; vous puisez ce droit et cette prérogative dans les soins que vous lui avez prodigués. Parlez donc à M^lle^ Marguerite, mettez-la au fait de ce dont il est question, et avertissez-la que la personne qu'elle va trouver dans mon salon est un amoureux que ses beaux yeux ont séduit. Allez, madame Talexis, faites ce que je vous dis, et ensuite présentez-nous votre protégée.

M^me^ Talexis, dont le trouble était extrême, alla rejoindre Marguerite qui, la voyant en cet état, fut d'abord effrayée ; mais cette pénible impression se dissipa, lorsque sa patronne, ayant retrouvé l'usage de la parole, lui dit : « Ma belle incomprise, vous avez rencontré l'objet de vos rêves. » Sans en dire plus long, elle entraîna Marguerite dans le salon où se trouvaient, groupés près de la cheminée, le baron et la baronne de Vergy, puis le comte de Kérouan.

Marguerite était éblouissante. M^me^ Talexis avait fait appel à tout son goût pour parer la splendeur de ses dix-huit printemps. Ses cheveux blond cendré étaient encadrés dans une résille de dentelle noire. La couleur noire de la dentelle, qui projetait comme une ombre sur l'éclat de sa jeunesse, donnait à sa physionomie une indicible originalité. Qu'on se figure Blanca telle que l'entrevit pour la première fois, le matin, sous les orangers de Grenade, le dernier Abencérage. L'émotion à laquelle elle était en proie ajoutait encore à sa grâce. Ses yeux bleus étaient inclinés. Tout dans son maintien respirait l'honnêteté. Le baron, la baronne et le comte se regardaient, comme pour se dire combien ils éprouvaient de regret à voir une aussi exquise créature seule au monde, et réduite, dans un tel moment, à n'être assistée que par une étrangère.

— Approchez, mademoiselle, lui dit très-doucement la baronne.

Marguerite, reconnaissant le comte, saisit convulsivement la main de sa patronne, et lui dit tout bas à l'oreille :

— C'est bien lui !

— Je vous présente, dit la baronne, M. le comte de Kérouan, qui s'intéresse beaucoup à vous, Si vous le voyez pour la première fois, il y a longtemps, lui, qu'il vous a remarquée et qu'il vous connaît. Il sait que vous êtes une fille honnête et animée des meilleures intentions.

— Madame la baronne est bien bonne et bien indulgente de me dire ces choses, répondit Marguerite d'une voix tremblante, et monsieur le comte me fait beaucoup d'honneur.

Tandis qu'elle prononçait ces paroles, on eût dit qu'un rayon de soleil illuminât davantage encore sa beauté délicate. Elle se prit à rougir, et il lui monta comme des roses sur les joues.

— Ne vous troublez pas, mon enfant, lui dit le comte, et permettez-moi de vous tendre la main. Nous ne vous avons point appelée ici pour vous embarrasser et mettre votre timidité à l'épreuve, mais au contraire pour vous dire que nous vous aimons et que nous vous savons digne de tous les respects.

— Je vous remercie, monsieur le comte, de penser tant de bien de moi et de me parler avec cette bienveillance. Je suis très-touchée de ces paroles aimables qui, depuis que je suis née, retentissent. pour la première fois à mon oreille. Elles me consolent de bien des peines, et me rehaussent à mes propres yeux.

En cet instant, deux larmes, limpides comme des gouttes de rosée, sillonnèrent les joues de cette belle enfant.

— Soyez raisonnable, ma petite, dit la baronne, et si vous continuez de pleurer, que ce soit de joie, car l'homme qui vous parle n'a qu'une intention, celle de faire votre bonheur. Votre patronne nous a édifiés tous sur votre conduite.

— Oui, mademoiselle Marguerite, dit le comte, vous êtes une honnête fille, nous le savons, et pour ne point prolonger une conversation qui nous embarrasse tous, permettez-moi d'aller droit au but. Voulez-vous être ma femme ? Je promets de vous rendre heureuse.

Après un instant de silence, Marguerite, sortant comme d'une extase, dit au comte, simplement, et d'une voix qui venait du cœur ;

— Monsieur le comte, je vous aime depuis le jour où, ici, chez M^{me} la baronne, je vous ai aperçu pour la première fois. Je demande pardon à Dieu de n'en avoir rien dit à ma bonne patronne ; mais ce secret serait mort avec moi, si celui qui m'a inspiré cet amour ne m'avait point autorisée à lui en faire l'aveu.

En écoutant ces paroles, M^me^ Talexis fondait en larmes, et résumait ses pensées confuses par ces mots : « Décidément, la vertu est toujours récompensée. »

— Eh bien ! reprit gaiement la baronne, le voilà donc sorti ce secret qui vous oppressait tant. Maintenant, réjouissez-vous, ma belle Marguerite ; séchez ces larmes dans lesquelles, cependant, votre regard miroite d'une façon si délicieuse ; embrassez bien votre patronne aux sévères conseils de laquelle vous devez certainement le bonheur de devenir comtesse, et embassez-moi aussi.

L'effusion devint générale. Marguerite couvrit de baisers M^me^ Talexis, puis embrassa la baronne.

— Pendant que vous y êtes, reprit la baronne, ne vous arrêtez pas ; embrassez mon mari, et embrassez votre futur.

Marguerite, redevenant grave, offrit son front au baron, puis au comte, qui, après l'avoir très-cérémonieusement embrassée, saisit sa petite main et passa à l'un des doigts l'anneau des fiançailles.....

Marguerite, délivrée de l'émotion qui la suffoquait, se prit à sourire, ce qui lui permit de montrer sa beauté sous un nouvel aspect. Ses yeux, qui jusqu'alors avaient été voilés, se mirent à briller comme des escarboucles.

Le baron, bien qu'un peu sceptique, avait pris sa part d'émotion dans la scène à laquelle il venait d'assister. Marguerite était si séduisante, elle paraissait si franche, si pure, si loyale, qu'il ne se sentait plus la force de critiquer la résolution grave prise par son ami. Aussi, pour prouver sa complète approbation, intervint-il dans cette négociation délicate pour faire remarquer qu'il importait, selon lui, de ne plus laisser dans un atelier de modistes une jeune fille destinée à devenir comtesse.

— Tu as raison, lui dit le comte, et voici ce que je propose. M^lle^ Louise doit entrer dans une maison de retraite. Je propose d'y installer M^lle^Marguerite, et de l'y laisser jusqu'au jour de la célébration du mariage. Approuvez-vous ce projet ? dit-il en s'adressant à Marguerite.

— Je ferai, monsieur le comte, tout ce qu'on me conseillera.

— C'est très-sage, mon cher ami, ce que vous proposez là. M^me^ Talexis conduira donc dans la maison de retraite les deux sœurs. L'une attendra là son mariage avec le Ciel, et l'autre son union avec vous, mon cher amoureux. Quant aux autres formalités à remplir pour arriver à notre but, nous aviserons, aidés des indications que nous fournira M^me^ Talexis.

— Je suis à vos ordres, monsieur le comte, ainsi qu'aux vôtres, madame la baronne, et dès demain, mes deux demoiselles quitteront ma maison, que leur départ, hélas ! rendra bien triste.

Marguerite, en entendant ces mots, embrassa sa patronne avec effusion.

Après ces adieux très-cordiaux et des salutations à n'en plus finir, la voiture de la baronne ramena, rue Vivienne, M^me^ Talexis et la future comtesse de Kérouan.

Quand ils furent seuls, le baron de Vergy félicita son ami de la délicieuse compagne qu'il avait su trouver, et, son naturel léger et frivole reprenant le dessus, il lui dit comme dans le Roi s'amuse :

.....Je crois que la donzelle
Si quelque autre Bedfort débarquait à Calais,
Aurait tout ce qu'il faut pour vaincre les Anglais.

Façon fort habile de formuler dans la langue des dieux son dernier mot sur la jolie Marguerite.

Ces résolutions, une fois prises, on se mit à l'œuvre pour les exécuter.

CHAPITRE XV

Le comte de Kérouan, dans un long entretien avec l'abbé Forly, lui annonça son intention formelle de se remarier et d'épouser la jeune Marguerite. L'abbé écouta cette confidence sans risquer la moindre réflexion. Il crut devoir se borner à témoigner au comte qu'il croyait cette jeune fille tout à fait digne de l'heureux sort qui l'attendait. Il lui renouvela l'offre déjà faite de l'emmener avec sa sœur Louise, et de les placer toutes les deux dans une maison religieuse. Tous ces points arrêtés, le comte fit entendre à l'abbé qu'il désirait ne point parler plus longuement de ce projet.

L'abbé le comprit, et profita de l'occasion pour aborder une question embarrassante. Il s'agissait du jeune Albert qui, depuis son émancipation, avait fait bien du chemin, et prenait une attitude qui l'inquiétait. Cet adolescent, que son père ne surveillait pas du tout, était, ainsi qu'on l'a dit, devenu un gommeux de la plus belle eau. Il avait rencontré quelques camarades de plaisir qui l'avaient initié à tous les mystères du monde des viveurs. Comme Albert était riche et fort joli garçon, il avait tout de suite obtenu les plus grands succès, Il avait pour compagnon assidu de ses fredaines le jeune vicomte de Cintré qui était un peu son cousin. Ce garçon habitait l'hôtel d'une douairière, sa grand'mère qui l'adorait ; il abusait de sa faiblesse pour la conduire par le bout du nez et l'abuser sans remords et sans pitié.

Albert et son ami, Maxence de Cintré, dînaient quelquefois chez la douairière, mais le dessert était à peine terminé, que ces messieurs, habillés de noir et cravatés de blanc, sortaient sous prétexte d'aller entendre de la bonne musique. La grand'mère les laissait partir en leur recommandant d'être bien sages ; tous deux le lui promettaient. Une fois partis, ces messieurs, on l'a déjà deviné, n'allaient entendre ni les opéras de Meyerbeer, ni les symphonies de Beethoven. Ils couraient les petits théâtres, et, du fond de l'avant-scène qu'ils avaient louée pendant la journée, ils adressaient des œillades à ces petites grues, affublées de costumes inconvenants, qui représentent dans les revues le Square Montholon, ou, dans une féerie, la Fée des Bruyères. C'est charmant au début. L'écervelé qui gaspille avec tant d'insouciance sa fortune et sa santé avec ces folles

hétaïres, demande à la vie plus qu'elle ne peut donner. A cet âge on est plein d'illusions ; on ne connaît ni la fatigue ni la lassitude. On n'en est encore qu'à l'aurore de cette odyssée qui, à la longue, peuple le monde de sceptiques et de blasés. Heureux celui qu'on arrête assez tôt sur cette pente fatale !

Le jeune Albert et son ami en étaient là. Aussi l'abbé Forli crut-il devoir instruire le comte de la conduite de son fils et le prier d'y mettre bon ordre.

Albert fut mandé par son père qui le réprimanda doucement, après lui avoir fait avouer qu'il avait abusé de sa liberté. De son côté, la respectable douairière qui avait les mêmes reproches à faire à son petit-fils, fit mander le comte de Kérouan. Ils décidèrent qu'on arracherait ces deux espiègles au milieu pervers dans lequel ils étaient tombés, et qu'on les ferait partir pour l'Italie.

Trois jours après, nos deux jeunes bambocheurs étaient en route pour Venise.

Cette résolution plaisait beaucoup au comte. D'abord elle devait profiter à son fils ; puis elle l'éloignait. Il préférait qu'Albert n'assistât point à son mariage et ne l'apprît qu'alors qu'il aurait eu lieu ; non point qu'il redoutât des critiques ou des observations, son fils avait été trop bien élevé pour se les permettre, mais parce qu'il ne croyait point nécessaire qu'il fût là.

Au jour convenu, l'abbé Forli se rendit chez M^{me} Talexis, et la pria de lui confier Louise et Marguerite. La séparation fut très-touchante. Les deux petites filles aimaient beaucoup leur maîtresse et comprenaient alors tout le profit qu'elles devaient à sa sévérité passée. Les résistances qui leur avaient paru jusqu'alors arbitraires se justifiaient à leurs yeux, en ce qu'elles les avaient conservées dignes de l'avenir qui les attendait. Ces idées se pressaient confuses dans leur petite cervelle et augmentaient encore leur émotion. Louise, bien que tout en pleurs, était restée digne et grave. Il sembla qu'elle eût déjà dit adieu au monde, tant il y avait de résignation dans ses beaux regards destinés au ciel et ravis à la terre. Quant à Marguerite, elle était radieuse, et s'abandonnait sans contrainte et sans réserve à ses attitudes patriciennes, à ses élans de fierté cette fois justifiés et qu'on ne pouvait plus lui procher comme autant de marques d'orgueil et de vanité. Mais ce qui dominait dans l'expression de sa physionomie, c'était un sentiment de bonté et de douceur qui trahissait la pureté de son âme et l'honnêteté de son cœur. Ce n'était pas une modiste, c'était, à s'y méprendre, une jeune fille d'une incomparable distinction, blanche et fière

comme un lis, superbe et fraîche comme une rose, prête à passer des mains de ses suivantes au bras du fiancé qui allait la conduire à l'autel.

M^me^ Talexis, les prenant toutes les deux dans ses bras, les embrassa avec effusion et leur dit : Adieu, mes chères petites. Ne m'oubliez pas, j'irai vous voir, et j'espère bien que vous viendrez aussi me visiter. Je consens à vous laisser partir, parce que vous allez être heureuses, et que vous courez toutes deux là où votre cœur vous appelle. Embrassez-moi, mes chères enfants, et pensez à moi comme je penserai à vous.

Noémie, qui était présente, semblait ne rien comprendre à cette scène ; sa nature vive et mobile passait des larmes aux sourires sans transition. Elle embrassait ses sœurs, se disait désolée de se séparer d'elles, et certes, elle n'aurait point consenti à les suivre.

Après plusieurs embrassements, il fallut partir. Louise et Marguerite, escortées par l'abbé et une religieuse, montèrent en voiture.

M^me^ Talexis s'écria : « Voilà ma serre vide, on emporte toutes mes fleurs ! » Puis elle se mit à pleurer encore.

Quand elle fut seule avec Noémie qui sanglotait, il fallut répondre à toutes les questions que cette dernière lui posa.

— Je ne comprends pas ma sœur Louise, dit-elle, de se faire religieuse, et voilà pourquoi je ne voudrais pas la suivre. J'aime bien mieux, ma chère maîtresse, rester avec vous. Mais pourquoi Marguerite, qui n'a pas les mêmes idées, s'en va-t-elle au couvent ?

— Ma chère enfant, reprit M^me^ Talexis, Marguerite accompagne Louise pour lui tenir compagnie pendant les huit premiers jours, mais elle ne restera pas au couvent. Elle ne se fait pas religieuse.

— Comme cela, Marguerite reviendra ici ?

— Oui, mon enfant, dans quelques jours ; quant à toi, sois bien sage, et tâche d'être une demoiselle raisonnable, et non plus une petite écolière désobéissante que je devrais mettre en pénitence, si je ne craignais pas de l'humilier. Ne me quitte pas, viens dans mon boudoir. Je ne veux plus que tu restes dans le magasin.

Noémie obéit.

Elle savait bien que sa sœur Louise voulait se faire religieuse, mais elle ignorait que Marguerite dût épouser le comte de Kérouan. On avait décidé de lui cacher cette nouvelle et de ne l'en informer qu'au dernier moment.

M^me^ Talexis éprouvait pour Noémie un redoublement de tendresse. Avec sa grande expérience des femmes, elle ne pouvait penser à son avenir sans concevoir les plus grandes inquiétudes. L'horizon se couvrait de points noirs, et, malgré les précautions qu'elle était décidée à prendre, elle pressentait qu'il ne lui serait pas possible de protéger et dominer toujours la nature ardente de cette enfant qui embellissait tous les jours. Pour celle-là, il ne fallait compter ni sur le mariage, ni sur le couvent. Elle n'avait d'autres idées en tête que la toilette et le plaisir. Ce qui achevait de la gâter et de la pervertir, c'était cette continuelle admiration qui éclatait partout où on la conduisait. Les clientes qui entraient dans le magasin demandaient toutes qu'on leur montrât les cheveux de Noémie, qui étaient de cette nuance appelée blond Titien, si fort à la mode en ces derniers temps. Ces cheveux ressemblaient à ceux de la petite fille que Rembrandt a placée dans son tableau de la Ronde de nuit. Ils faisaient le désespoir d'une foule de coquettes qui en avaient coupé de petites mèches, envoyées à Londres, où un parfumeur-alchimiste prétendait pouvoir les imiter. Ce parfumeur avait envoyé des caisses de sa précieuse liqueur à toutes les femmes assez crédules pour ajouter foi à ses secrets, mais aucune expérience n'avait réussi. Nos belles désolées revenaient chez M^me^ Talexis admirer cette chevelure de Bérénice, et regarder avec dépit le petit être auquel le ciel avait fait un si beau présent.

Noémie était trop jeune et trop naïve encore pour tout comprendre. Cependant, comme la coquetterie est innée chez la femme, elle n'ignorait pas qu'elle ne fût une très-jolie personne. Elle avait remarqué dans les Cotillons célèbres quelques passages qui étaient restés gravés dans sa tête. Elle se souvenait surtout d'un certain endroit où l'auteur avait dit que la beauté était un talisman plus précieux que ceux des contes de fée, et qu'il avait porté souvent celles qui le possédaient au faîte de la puissance. Cette notion n'était encore qu'à l'état de germe ; mais il était bien évident qu'elle se développerait, et qu'alors la pauvre petite se pervertirait. A quoi rêvent les jeunes filles ? A cela, uniquement à cela, et avec grand danger pour elles !

A partir de ce jour-là, Noémie quitta sa mansarde, et fut installée au rez-de-chaussée, dans un petit cabinet, tout auprès de sa maîtresse. On espérait ainsi empêcher les loups d'entrer dans la bergerie.

Dès son entrée dans la maison religieuse, Louise édifia tout le monde par sa foi. sa ferveur et sa soumission. Elle eût au besoin exagéré la discipline

de sa vie nouvelle. Elle allait au-devant des privations, des jeûnes et des prières. Il y avait dans cette petite jeune fille qui n'avait pas connu la vie, l'exaltation d'une sainte Thérèse. Un théologien expliquerait ce phénomène par l'intervention mystérieuse de la grâce, mais un philosophe y eût perdu son latin : il eût en vain cherché la source dans laquelle cette enfant faite pour briller dans le monde puisait la force de renoncer aux illusions de son âge pour se plonger à jamais dans les austérités du cloître : Ce renoncement absolu, cette abdication, étaient d'autant plus inexplicables, que Louise ne venait pas, comme tant d'autres, chercher sous les verrous d'un couvent l'oubli de grands chagrins, ou le repentir pour de grandes fautes. Elle arrivait, au contraire, avec un cœur chaste et pur qui n'avait jamais péché, ni même connu la tentation. Elle étonnait par son langage tous ceux qui conversaient avec elle. C'était la sœur de la miséricorde aspirant sans ostentation et sans parade, mais au contraire avec une sorte de préméditation tenace, à être désignée pour les fonctions les plus pénibles et les plus rebutantes ; prête en un mot à se conformer à cette humilité qui, selon la parole du Christ, fait le plus grand celui qui l'accepte.

Emportée, pour ainsi dire, par sa ferveur en thousiaste, Louise déclara qu'elle voulait être sœur de charité et placée dans les hôpitaux au chevet des malades et des agonisants ; c'était là, à ses yeux, le poste d'honneur qu'elle ambitionnait ; elle le préférait au quiétisme de celles qui se consument dans la prière et dans la méditation. Les religieuses, édifiées sur la sincérité de sa vocation et sur la foi robuste qui l'animait, discernèrent en elle une de ces saintes filles pour lesquelles, sans méconnaître les règles de la discipline, on peut abréger les délais, du noviciat et simplifier les épreuves.

Elle avait toujours prétendu, en sa qualité d'aînée, exercer une de sorte domination sur ses deux sœurs. Depuis qu'elle était religieuse, elle avait exagéré cette prétention et la considérait comme légitime. Elle crut donc pouvoir demander sa sœur Marguerite et lui donner des conseils. Elle la félicita sincèrement et sans l'ombre de jalousie, du beau mariage qui l'attendait et du rang élevé qu'il lui assignerait dans le monde. Elle lui recommanda d'en remercier le ciel, et de n'en tirer jamais ni orgueil ni vanité ; puis, elle termina cet entretien édifiant en l'assurant que si les biens fragiles de ce monde lui faisaient jamais défaut, elle trouverait auprès d'elle toujours aide et protection. Marguerite écouta ce sage langage avec une vive émotion. Elle embrassa sa sœur avec effusion, puis se sépara d'elle pour aller se marier.

La célébration de son union avec le comte de Kérouan eut lieu très-simplement, en présence de quelques amis intimes. La baronne Lydia de Vergy était à ses côtés. Un peu plus loin Noémie, jolie comme un cœur, et parée de la belle toilette que sa sœur lui avait donnée, priait à côté de M^me^ Talexis, plus sévère ce jour-là que de coutume.

Marguerite la modiste n'était plus. Elle s'appelait désormais la comtesse de Kérouan et s'en allait avec son époux passer la lune de miel aux Pyrénées.

Le comte était au comble de la joie. Il savoir rait pour la première fois ces ineffables ravissements de l'amour qu'il n'avait point trouvés dans son premier mariage. Il s'unissait à la femme qu'il aimait ; il n'obéissait, pas, comme il avait dù le faire autrefois, à des convenances de famille qui avaient bien pu arracher le consentement de ses lèvres, mais pas du tout celui de son cœur. Quant à Marguerite, elle était éblouissante de grâce et de distinction. C'était la petite comtesse la plus élégante qu'on pût imaginer. L'observateur le plus fin, le physionomiste le plus perspicace se fussent refusés d'admettre qu'elle sortît d'autre part que d'un château. Elle était héraldique et pure comme les hermines du blason de son époux.

Le jour où les nouveaux mariés s'éloignaient de Paris, la baronne Lydia de Vergy s'en allait trouver M^me^ Talexis et la prier, de la part du comte de Kérouan, de vouloir bien veiller sur Noémie jusqu'à son retour. A ce moment-là le comte aviserait ; il s'engageait d'ailleurs à assurer le sort de la pauvre orpheline. Il n'y avait pas d'autre parti à prendre, par la raison que Noémie avait signifié à sa patronne qu'elle ne voulait point la quitter, ni. surtout aller au couvent.

CHAPITRE XVI

Albert et son ami Maxence de Cintré avaient consciencieusement parcouru l'Italie et visité les diverses capitales de ce pays, sans trouver beaucoup de charmes à cette excursion. Ils avaient tous les deux laissé leur cœur à Paris, et erraient un peu à la manière de corps sans âme sur la terre classique des arts. En vain leurs guides les engagaient à s'extasier sur les monuments du passé, sur les tableaux et les statues des musées. Il restaient indifférents et froids en face de ces merveilles. Pour eux le Rubicon ne valait pas le ruisseau qu'on enjambe pour entrer au théâtre des Variétés, et le golfe de Naples ne supportait pas la comparaison avec le boulevard des Italiens. Ils étaient absurdes, je le veux bien. Mais songez qu'ils avaient vingt ans, et que cette nostalgie de Paris a la puissance d'en assaillir de plus âgés et de bien plus sérieux.

C'est très-édifiant de déclamer ou de tonner contre ce faux prestige, contre ces plaisirs malsains, contre ces odeurs de Paris, qui ne valent ni les parfums de Rome, ni les brises de Venise, ni le ciel de Naples, ni les saveurs vivifiantes des forêts, ni les senteurs salubres de la mer, mais enfin, il faut bien convenir que ceux qui se distinguent au premier rang parmi les contempteurs de ces agréments suspects seraient plongés dans une désolation profonde, si on les en sevrait pour toujours. Questionnez les voyageurs qui ont fait le tour du monde, et ils vous répondront que, sous toutes les latitudes, Paris est regretté comme la patrie absente par tous ceux qui l'ont habité. Rien ne peut le remplacer, et rien ne fait plus amèrement constater qu'il n'est pas là, que ces parodies de son animation imaginées tout exprès pour le faire oublier. S'il n'en était pas ainsi, on ne verrait point les heureux des quatre parties du monde s'y donner rendez-vous et venir y jouir de leur fortune. Remarquez qu'autrefois on n'y voyait arriver que des Européens. A présent l'Amérique s'est mise de la partie ; les Nabab de l'Inde s'en mêlent quelquefois, et échangent sans regret, pour un instant, le pays des perles, de l'or et du soleil, pour notre ciel gris, nos costumes sordides et notre luxe indigent.

Albert et son ami Maxence étaient donc enchantés d'être revenus. Ils n'avaient qu'un désir, celui de reprendre leur train de vie ordinaire, et de

revoir ceux dont on les avait brusquement séparés.

Le baron de Vergy, qui portait un très-vif intérêt à Albert, l'invita, pendant l'absence de son père, à venir sans façon dîner chez lui, et adressa la même invitation à Maxence. Les deux jeunes gens acceptèrent et se montrèrent flattés de cette attention, mais bientôt ils se conduisirent chez le baron de la même façon que chez la douairière de Cintré. A peine le dîner était-il terminé, qu'on les voyait inquiets, inattentifs et préoccupés, cherchant un prétexte acceptable pour préparer leur retraite. Ils allaient et circulaient dans le salon comme deux âmes en peine. De nos jours, il y a une foule d'endroits à Paris où se joue cette petite comédie. On peut dire qu'à présent la vie de famille et d'intérieur est un peu désorganisée.

Les jeunes gens passent fort peu la soirée avec leurs grands parents, et encore moins dans les maisons intimes où ils sont reçus. Ce changement dans nos mœurs a eu pour cause la création des cercles. Le salon, où il faut se tenir et s'observer, est abandonné pour le cercle où, chacun étant chez soi, peut se permettre un certain laisser-aller. Au cercle, la conversation est très-libre. On y apprend la chronique du jour racontée par les acteurs ou les témoins des petites aventures qui défrayent la médisance et la malignité. Après le spectacle, on voit arriver des quatre points cardinaux des bavards qui ont appris les choses les plus piquantes. Les salons sont pleins de joyeux compagnons qui y restent jusqu'au jour. Aucun de ces assidus n'ayant passé la soirée chez lui, on peut se faire une idée du vide qu'ils ont laissé dans leurs intérieurs respectifs. Le cercle, le club, sont des importations anglaises ou américaines qui ont profondément modifié les mœurs françaises, et les modifieront encore bien davantage si on ne réagit pas contre leur accroissement. Ils ont déjà commis les plus grands ravages. Ils ont tué la conversation, une des formes les plus charmantes de l'esprit, consommé la séparation des maris et des femmes, et doublé les chances de Chérubin qui est toujours à son poste.

Le baron de Vergy qui, au temps de son extrême jeunesse, avait dû lui-même inventer toutes sortes de stratagèmes pour quitter le salon de son père, et s'en aller après dîner, courir les aventures, se faisait un malin plaisir de feindre de ne rien comprendre à l'attitude inquiète de ces deux jeunes gens. Il les pressait de questions, les interrogeait sur tout, afin de leur faire manquer les rendez-vous promis. Il se montrait impitoyable. La baronne, plus indulgente, lui rappelait que ces messieurs étaient attendus ailleurs, et qu'il ne fallait pas les retenir plus longtemps.

Un soir il leur dit :

— Vous devez, messieurs, m'en vouloir beaucoup de ne pas vous offrir plus vite la clef des champs.

— Nullement, protestèrent en chœur les deux jeunes gens.

— Vous ne pensez pas un mot de ce que vous me dites. Mais patientez un peu, écoutez-moi, et permettez-moi de vous raconter votre propre histoire.

— Nous écoutons.

Le baron reprit :

— J'ai connu, il y a de cela vingt ans, un jeune homme charmant qui n'avait qu'un seul parent, sa grand'mère, très-âgée, qui l'adorait. Quand Fernand (c'était le nom de mon ami) faisait à sa grand'mère le plaisir de dîner avec elle, c'était fête dans l'hôtel. Le cuisinier avait ordre de mettre les petits plats dans les grands. La fête était complète si, après le dîner, Fernand consentait à jouer au piquet avec sa grand'mère. La partie terminée, il était rare que cette excellente personne n'ouvrît pas son secrétaire et ne fît pas un cadeau important à son petit-fils. Fernand l'embrassait, puis partait alerte, enchanté, ravi, et en proie à une animation qui contrastait beaucoup avec le calme mitigé d'un certain ennui dont il sortait. Lui qui, pendant la soirée, n'avait été, en maniant ses cartes, qu'une sorte de corps sans âme, semblait dire : Enfin, je suis délivré, et je vais...

— Où allait-il, demandèrent Albert et Maxence.

— Où il allait ? Vous le devinez. Il courait au théâtre des Variétés rejoindre une beauté qui lui tenait rigueur. Il était heureux de la revoir, et troublé à ce point, que le cadeau de sa grand'mère passait tout à coup de sa poche dans celle de M^{lle} Léa. Mais, tandis qu'il se réjouissait, Léa, à son tour, était maussade. Elle comptait les minutes et se disait : Dans un quart d'heure, il va partir. Léa, en un mot, avait une attitude semblable à celle de Fernand, alors qu'il attendait le moment de quitter sa grand'mère. Comme lui, cette petite créature ressemblait à un corps sans âme. Puis, toujours comme lui, quand Léa se disposait à partir, elle redevenait sémillante, remerciait Fernand de sa générosité, et disparaissait en chantant. Fernand, resté seul, devenait triste comme sa grand'mère après qu'il l'avait quittée.

— Mais où s'en allait Léa ? reprit la baronne de Vergy.

— La traîtresse, l'infidèle, courait retrouver un jeune premier d'un petit théâtre du boulevard. Tous deux soupaient gaiement, payaient la carte avec l'argent donné par la douairière et allaient perdre le reste au baccarat dans un tripot.

— Mais, c'est horrible ce que vous racontez là, monsieur le baron, interrompit Albert.

— C'est horrible, mais c'est vrai, et si je vous ai rappelé cette histoire, c'est afin de vous ouvrir les yeux. Je vous ai avertis, maintenant allez-vous-en, je vous rends toute votre liberté ; mais, tenez pour certain qu'on se conduit avec vous de la même façon que Léa se conduisait autrefois avec Fernand. Tous ces soupirs, toutes ces délicatesses que vous prodiguez sans doute aux Léa d'à présent, sont autant de perles que vous semez devant des pourceaux. Vous, mon cher Maxence, soyez plus déférent et plus attentionné pour votre grand'mère, consacrez-lui plus de temps, soyez à ses ordres, et d'un autre côté faites comprendre à celle qui vous attend qu'elle doit être aux vôtres, et ne témoigner ni impatience ni mauvaise humeur, lorsque vous lui ferez l'honneur de votre visite. Il est temps que la jeunesse dorée en revienne à ces bonnes habitudes.

C'est très-beau de filer aux pieds d'Omphale comme Hercule, mais au moins faudrait-il, comme lui, avoir tué le lion de Némée ou avoir coupé des serpents par morceaux.

Albert et Maxence, un peu décontenancés, saluèrent le baron et la baronne, et se retirèrent.

Quand ils furent dans la rue, Albert dit à Maxence :

— Il est bien sévère, le baron. Je crois que je préfère les sermons de l'abbé aux siens.

Mais aussitôt les nuages qui avaient un instant assombri leur front disparurent, et les deux écervelés s'en allèrent où le plaisir les appelait.

Il y avait grande fête chez M^me^ de Sainte-Amarante, une impure fort à la mode, qui pendait la crémaillère dans son appartement du boulevard Haussmann. Albert et Maxence, qui ne la connaissaient pas du tout, se trouvaient invités par ricochet. Ils avaient un nom, on les savait riches, ils devaient être les bienvenus.

Les salons de M^me^ de Sainte-Amarante ruisselaient d'or et de soie. Il y avait des glaces de Venise, des bronzes, des tableaux et des chinoiseries dans tous les coins. Des laquais poudrés à blanc, en culotte courte, annonçaient correctement les invités, insistant sur les titres, et prononçant à peine les noms sans particule. Malgré tout ce luxe, ce logis sentait la gêne. On devinait qu'il n'y avait rien dans les tiroirs.

M^me^ de Sainte-Amarante avait eu la fantaisie de s'habiller en Merveilleuse du Directoire. Dès qu'elle aperçut Albert et Maxence, elle vint

au devant d'eux escortée d'un gommeux irréprochable, qui les lui présenta. L'intimité se fit tout de suite. M^me^ de Saint-Amarante prit le bras d'Albert, et se perdit avec lui au milieu des personnes ravissantes qui ornaient son salon.

Vers une heure du matin, la fête était très-animée. Dans le grand salon on valsait à perdre haleine ; dans une pièce voisine, un Valaque portant des diamants à tous ses doigts et à toutes les boutonnières de sa chemise, taillait le baccarat à banque ouverte, tandis qu'à côté, dans la salle à manger, on absorbait des dindes truffées, des asperges et du vin de Champagne.

Il y avait de nombreux a parte dans les petits salons capitonnés. On échangeait des confidences et des promesses ; on ne se quittait qu'après avoir juré par le Styx de se revoir. Il y avait bien par ci par là quelques messieurs jaloux, qui erraient comme des ombres, épiant ce qu'on disait ; mais, découragés, ils se voyaient contraints de rentrer dans la salle de jeu.

Vers cinq heures du matin, M^me^ de Sainte-Amarante annonça le cotillon avec toutes ses figures. En cet instant, la confusion devint grande dans le salon. Les danseuses ne retrouvaient pas leurs cavaliers. C'était une cohue affreuse. On se bousculait sans prendre garde, et les propos libres allaient leur train. Albert, perdu dans la bagarre, cherchait des yeux Maxence et ne parvenait point à le trouver.

Maxence s'était réfugié dans un coin d'un boudoir peu éclairé, et là il avait rencontré une jeune fille vêtue de blanc, avec un simple ruban dans les cheveux et sans aucun bijou. Elle paraissait un peu dépaysée, et comme honteuse de la simplicité de sa toilette. Malgré les plus vives instances, elle refusait de dire son nom à Maxence. Elle prétendait être venue seule, et s'apprêtait à partir pour rejoindre une vieille parente qui lui avait prescrit de rentrer de bonne heure. Elle était jolie à ravir, et d'une timidité et d'une niaiserie qui témoignaient de son ingénuité parfaite.

Tout à coup cette exquise inconnue, mise à bout de patience par la ténacité de Maxence, se leva brusquement, et, par un couloir de dégagement, gagna la porte, sauta dans un fiacre en disant au cocher de la conduire rue du Puits-qui-Parle, derrière le Panthéon

Maxence, qui l'avait suivie jusque sur le trottoir, la vit disparaître avec regret. Il remonta dans les salons.

Le cotillon était enfin organisé ; on en était à la troisième figure. Ce spectacle, loin de le charmer, ne fit que l'irriter. L'image de la petite fille restée devant ses yeux lui faisait prendre en pitié la beauté menteuse et

frelatée de toutes ces femmes emportées dans le tourbillon de la valse. Il ne fallait rien moins que l'ascendant de son savoir-vivre pour l'empêcher d'aller dire à ces orgueilleuses qui se croyaient irrésistibles qu'il les trouvait abominables.

M^me^ de Sainte-Amarante étant venue s'asseoir près de lui, pour reprendre haleine et pouvoir, sans rendre l'âme, aller jusqu'à la fin du cotillon, il lui demanda quelle était la jeune fille sauvage autant que délicieuse qu'il avait trouvée cachée modestement comme une violette dans un coin de son boudoir.

Il n'obtint qu'une réponse fort vague.

— Je connais à peine cette enfant, qui m'a été présentée par une Polonaise de mes amies. C'est, je crois, une personne qui essaye de faire naufrage. Elle n'aura point trouvé dans mon salon le gouffre qu'elle cherche, et je m'en félicite. En venant chez moi, elle n'avait aucune chance de réussir, sa toute petite étoile n'étant point digne de figurer dans la constellation qui scintille en ce moment devant vos yeux. On dit que cette enfant s'intitule : Lucinde.

Cela dit, M^me^ de Sainte Amarante, prenant le bras de son valseur, continua le cotillon. Maxence en fut enchanté, en ce que cela le dispensait de dire ce qu'il pensait de la constellation. Pour M^me^ de Sainte-Amarante, une femme n'était jolie que si elle avait des diamants. Maxence préférait avec raison les yeux de la petite inconnue.

Si le cotillon a un commencement, à la rigueur il pourrait ne pas avoir de fin. Or, il durait toujours, les figures se succédaient avec une rapidité qui exténuait les musiciens. Déjà le jour éclairait les vitres et faisait pâlir les lustres. Tout à coup un tumulte épouvantable se fit entendre de deux côtés. Dans le salon de jeu, une discussion violente s'était élevée entre le Valaque aux diamants et deux ponteurs dépouillés qui lui prouvaient, cartes en main, qu'il les volait depuis une heure à l'aide d'une invasion de neuf sortis de ses manches. Le Valaque, pris en flagrant délit, se sauvait en laissant une partie de sa caisse.

Cet incident regrettable causa beaucoup de peine à M^me^ de Sainte-Amarante qui, pour conserver bonne contenance, approuvait ses invités de s'être fait justice eux-mêmes. Elle se serait, à la rigueur, tirée de ce mauvais pas si, au même instant, une femme de chambre effarée ne fût point venue l'avertir qu'il était six heures du matin, que le soleil était levé, et qu'un

huissier porteur d'un jugement venait opérer une saisie. M^me^ de Sainte-Amarante demanda des sels et s'évanouit. Les invités profitèrent de sa syncope pour disparaître comme par enchantement. Quelques-uns, dans leur précipitation à fuir cette vallée douloureuse, oublièrent des pelisses et des manteaux au vestiaire.

Albert et Maxence, qui s'étaient retrouvés, échangèrent dans la rue quelques réflexions assez mélancoliques. Ils étaient confus et n'osaient point se regarder.

— Pourvu, dit Maxence, que les journaux ne rendent pas compte de cette morne aventure, et ne nomment pas les invités !

Les journaux furent discrets ou mal informés. Aucun ne parla de cette affaire. Maxence se mit tout de suite à la recherche de sa gracieuse inconnue. Il associa, cela va sans dire, Albert à ses recherches, car en bons camarades, ils partageaient les profits et les corvées, les joies et les soucis. Ils s'en allèrent d'abord rue du Puits-qui-Parle, et questionnèrent en vain les concierges de cet étrange quartier. Ils allaient abandonner cette piste, lorsqu'un concierge, qui d'abord s'était tu, voulut bien parler. Il connaissait la personne en question. Elle avait en effet habité la rue, mais depuis trois jours elle était disparue sans avoir donné sa nouvelle adresse.

S'il est difficile de retrouver une aiguille dans une botte de foin, il est encore plus malaisé de rattraper une perle dans ce vaste labyrinthe qui s'appelle Paris. Le hasard seul pouvait mettre sur sa trace. Maxence et Albert firent cette réflexion que si la personne en question en était déjà arrivée à être admise dans des fêtes semblables à celle de M^me^ de Sainte-Amarante, on avait grande chance de la rencontrer soit autour du lac, soit dans les avant-scènes des petits théâtres, qui sont un peu, aux demoiselles qui s'égarent, ce que sont, pour les noyés, les filets de Saint-Cloud. Avec de la persévérance et de la ténacité, il était probable qu'ils découvriraient Lucinde.

Ils firent tous deux de longues promenades au bois de Boulogne, sondant la profondeur de toutes les voitures qu'ils croisaient, sans jamais rencontrer la petite volage. Ils prolongèrent ces promenades jusqu'au mois de décembre, alors que les frimas découragent les plus assidus. Ils ne négligèrent point les théâtres, et chaque soir s'en allaient explorer les ayant-scènes et les inventorier avec soin. Ils virent fleurir sur le devant des loges bien des chapeaux roses, bien des fichus de dentelles, et briller beaucoup de beaux yeux, mais jamais l'étoile qu'ils cherchaient n'apparut. On eût dit

que la fatalité s’en mêlait et qu’elle ne voulait point soulever le nuage qui leur dérobait cette belle enfant.

Déjà le découragement s’emparait de Maxence qui, dans les hyperboles amoureuses que lui arrachait son fiasco, disait que Lucinde resterait pour lui le paradis perdu. Une fois sur ce sujet, il divaguait à perte de vue, en proie à ces violentes émotions de l’amour, que les gens apaisés persiflent sans pitié, alors qu’ils ne les ressentent plus, et qui n’en ont pas moins la puissance d’orner notre front de sa première ride, et notre tête de son premier cheveu blanc...

CHAPITRE XVII

Pendant que Maxence se livrait à ses recherches, Albert, de son côté, n'était point inactif, et profitait de l'absence de son père pour se jeter tête perdue dans une foule d'aventures. La fatalité voulut qu'un de ses jeunes parents arrivé du fond de la Bretagne l'associât à une équipée presque dramatique.

Un samedi soir, il y avait bal à l'Opéra. Vers sept heures, les salons du café Anglais étaient envahis par les dîneurs ordinaires. Dans les couloirs du restaurant, quelques demoiselles légères circulaient et plaisantaient entre elles attendant quelques gommeux attardés. Ces messieurs ne venaient pas. A huit heures, on vit entrer un jeune homme tout en noir et cravaté de blanc. Son gilet en cœur laissait voir une fine chemise brodée et fixée par trois boutons en diamant. Il était un peu dépaysé, un peu confus. On devinait en lui un novice arrivant de sa province et tout à fait étranger aux mœurs parisiennes. Il traversa sans tourner la tête les couloirs où erraient ces demoiselles, et alla prendre place à une table dans le petit salon placé à l'entresol du café Anglais. Il appela le garçon, et tout d'un trait, sans hésitation, et comme s'il récitait une phrase apprise par cœur, il lui ordonna de lui servir douze huîtres d'Ostende, un potage au riz, de la barbue, un filet au madère, un perdreau truffé, une salade, et un parfait au café, le tout arrosé de vin de Château-Laffitte et de tisane de Champagne.

On le servit aussitôt, mais quel ne fut pas l'étonnement du maître d'hôtel et des dîneurs groupés autour de lui, quand on le vit tirer de sa poche un mouchoir de batiste blanc, bordé de dentelle noire, puis un chapelet qu'il se mit à réciter tout bas en levant ses regards vers le ciel.

La stupéfaction fut générale, toutes les bouches restèrent closes.

Le maître d'hôtel, en retournant à la cuisine, raconta ce qu'il avait vu dans le salon. Malgré son habitude de servir de nouveaux visages, il était déconcerté et ne savait en réalité à qui il avait affaire. Était-ce un vrai dévot entré là par erreur ? Était-ce un étranger ? Tous se perdirent en conjectures, et attendirent que ce singulier dîneur parlât où s'expliquât.

Ce jeune homme mangea de tous les plats avec un fort bon appétit, et sans dire un mot à celui qui le servait ; mais, s'il était muet et discret, il

avait laissé dans l'antichambre un vieux domestique galonné qui se chargeait de parler pour lui, et qui racontait ce qu'était son maître et quel était le but de son premier voyage à Paris. Ce domestique s'adressait aux grooms fort mal élevés de quelques-unes de ces demoiselles.

L'un d'eux, plus diligent que les autres, s'empressa d'aller tout reporter à sa maîtresse, laquelle, forte de ce renseignement, résolut d'aborder ce singulier dîneur qui portait de si gros diamants sur sa chemise.

Au dessert, le jeune inconnu demanda sa carte et fit prier le maître d'hôtel de venir lui parler.

— Pouvez-vous, lui dit-il, me dire dans quelle rue habite M. le curé de Saint-Sulpice ?

Le maître d'hôtel, ignorant cette adresse, consulta l'almanach Bottin et ne la trouva point.

— Je la demanderai ailleurs, dit le jeune homme en prenant son chapelet.

Lorsqu'il eut terminé sa prière, son domestique lui apporta son manteau et le lui mit sur les épaules. Après quoi, tous deux sortirent.

En cet instant, Albert de Kérouan entrait. Il reconnut son cousin le comte Guy de Hoël et, après l'avoir embrassé, lui demanda ce qu'un timide Breton comme lui, qui n'avait jamais quitté son père, venait faire en ces lieux. Guy le pria de vouloir bien le conduire dans le faubourg Saint-Germain, à l'hôtel du Bon La Fontaire, où son père lui avait prescrit de descendre. Là, il lui raconterait son histoire.

Les deux cousins partirent suivis gravement par le vieux laquais galonné qui avait, ainsi qu'on va le savoir, trop bavardé dans l'antichambre.

Le groom, auquel ce brave et naïf serviteur avait fait ses confidences, était au service d'une effrontée fort à la mode qui, dans le monde galant, se faisait appeler la baronne Métella. Elle n'était-pas du tout baronne ; mais, comme elle n'usurpait ce titre que dans le milieu interlope où elle accomplissait ses prouesses, on la laissait mentir sans la contredire.

La baronne savait donc qu'elle se trouvait en face d'un pauvre enfant timide, noble, riche, qui arrivait à Paris pour la première fois, chargé par son noble père d'acheter une bannière destinée à la Vierge de la petite paroisse bretonne près de laquelle s'élevait le manoir héréditaire de sa famille. Elle savait encore, toujours grâce à l'indiscrétion du vieux domestique, que le comte Guy devait acheter cette bannière avec les cinq cents francs que les Hoël, en jouant au loto pendant l'hiver, avaient amassés dans une cagnotte.

Toutes ces pieuses et respectables intentions touchaient peu un esprit pervers comme le sien. Elle se disait : « Guy est jeune, il a de fort beaux diamants, tendons nos filets, on ne sait pas ce qui peut arriver. »

Métella n'alla point au bal de l'Opéra. Elle rentra chez elle, médita longtemps, puis, le lendemain matin, adressa au comte Guy de Hoël une lettre ainsi conçu :

« Monsieur le comte,

« Ma bonne étoile m'a permis de vous rencontrer
« hier à Paris, aussitôt votre arrivée. J'ai
« été profondément touchée par votre jeunesse et
« votre piété, et je voudrais bien pouvoir vous
« exprimer l'estime et l'affection que j'ai conçues
« subitement pour vous. J'ai demandé ma voiture
« pour midi ; je me propose d'aller vous
« rendre une visite à l'hôtel où vous êtes descendu.
« Je vous prie de me faire l'honneur de
« me recevoir, désireuse que je suis de vous
« connaître et de vous seconder dans vos pieux et
« généreux desseins.

« Agréez, monsieur le comte, mes salutations
« affectueuses,

« METELLA. »

Lorsque, le lendemain matin, Guy de Hoël reçut cette lettre, son cousin, Albert de Kérouan, était près de lui. Il le consulta aussitôt pour savoir ce qu'il avait à faire. Devait-il voir cette baronne que, dans son ignorance absolue de la duplicité parisienne, il prenait au sérieux, ou l'éconduire poliment ?

La scène, ainsi qu'on le suppose, devint fort originale, par la raison que Guy demandait des conseils à un autre novice bien plus propre à jouer le rôle de Télémaque que celui de Mentor. Il était bien évident qu'Albert en savait un peu plus long que Guy, qui ne savait rien ; mais, en réalité, il n'était pas de force à lutter avec l'intrigante redoutable qui venait frapper à la porte de leur innocence.

Albert fit bonne contenance et dit avec raison qu'il fallait recevoir la baronne, l'écouter et connaître ses intentions.

En ce monde, dès qu'un être se sent un peu moins candide qu'un autre, il prend tout de suite des airs graves et des attitudes superbes. Pour la première fois de sa vie Albert se trouvait supérieur, et il se passait en lui on ne sait quoi d'inexplicable qui éteignait sa fougue, imposait silence à ses impétuosités habituelles, et murmurait vaguement à son oreille des soupçons de prudence et de raison. L'ingénu méditait des roueries.

— Vois-tu, Guy, disait Albert, Paris est un antre aux sirènes dangereuses. Malheur à qui tombe entre leurs mains. Je ne connais pas cette baronne, mais je trouve étrange qu'elle soit allée seule au café Anglais, puis plus étrange encore qu'elle propose à un joli garçon comme toi de venir le trouver chez lui.

— C'est vrai, reprenait Guy, mais remarque qu'elle a un but en venant ici. Elle veut, dit-elle, me seconder dans mes projets.

— C'est un prétexte, et sois sûr qu'elle vient ici avec l'intention de t'exploiter, et pas du tout de te rendre service.

Les deux jeunes gens en étaient là de leurs réflexions, lorsqu'un domestique annonça la baronne Métella.

Elle arrivait radieuse et comme sûre de la victoire. Quelle résistance un novice comme celui qu'elle allait rencontrer pouvait-il opposer à sa grande expérience ? Guy était pour elle moins un amoureux qu'une victime qu'elle s'apprêtait à immoler. Elle supposait que cet enfant, échappé du château où il avait été élevé, se sentirait tout d'abord fasciné, et tomberait sans défense entre ses mains.

Métella avait eu le soin, pour cette équipée, de revêtir une toilette très-excentrique et très-excitante. Son corsage serré mettait en relief toutes les perfections de son buste. Il était échancré et laissait deviner les richesses de son corset. Sa jupe était machinée de façon à montrer des petits pieds qui devaient infailliblement trotter par la tête de l'adolescent auquel elle se

préparait à les offrir. Qu'on se figure M^me^ Putiphar méditant de perdre Joseph, et ne se contentant pas de son manteau.

Cette interlope baronne, bien que n'étant plus jeune, n'en était pas moins redoutable. Le besoin de plaire et de séduire ayant été la préoccupation constante de sa vie, elle en était arrivée à exercer comme une influence magnétique sur ceux qu'elle voulait captiver. Pour atteindre son but, il n'était sorte d'attitudes provocantes, d'impudeurs gracieuses, de laisser-aller coupables, de distractions perfides et calculées auxquels elle n'eût recours. Elle procédait à ce déploiement de séduction avec un art exquis qui venait toujours à propos pour atténuer ce qu'il pouvait y avoir d'excessif et de par trop téméraire dans ses tentations.

Quand le désir de vaincre l'avait emportée trop loin, elle savait opérer des retours surprenants sur elle-même, et, avec une promptitude vertigineuse, cesser d'être un démon pour devenir un ange, cacher ses griffes, déployer ses ailes, et ramener, par des timidités soudaines, par des hésitations exquises, celui qu'elle avait risqué d'offenser. Elle était fière d'évoquer la liste de tous les amoureux distingués qui avaient soupiré pour elle. Mais, hélas ! ce n'était plus qu'à force d'artifice qu'il lui était possible de poursuivre sa carrière d'enchanteresse. Les printemps accumulés sur sa tête lui imposaient la pénible nécessité de « réparer des ans l'irréparable outrage. »

Métella était, sans contredit, la femme la mieux peinte de Paris. Le maquillage n'avait pas de secret pour elle. Dans le cabinet de toilette où elle procédait à cette opération, on voyait exposés sur des tablettes de marbre des brosses, des pinceaux, des limes, puis des poudres, des pâtes, des essences et des parfums empruntés aux quatre parties du monde et aux civilisations de tous les âges. Ainsi, le lait d'Iris était placé près du cinnamome, et l'eau de Portugal près du baume de Génézareth, cher à la reine de Saba.

Elle était aidée dans ses préparations par un vieillard rabougri, du nom de Zaphar, que sa longue barbe, sa coiffure extravagante et son regard étrange faisaient ressembler au fils de Nostradamus. Cet alchimiste de féerie distillait des parfums et des philtres, tirait les cartes et disait la bonne aventure. Métella le consultait souvent, et prétendait qu'il lui avait toujours dit la vérité. Il cessait cependant de la lui dire quand il cherchait à lui prouver que ses colorations factices étaient supérieures à l'éclat de la jeunesse. Métella se fâchait, ce qui n'empêchait point Zaphar de lui affirmer

que Judith, Dalila, Cléopâtre et Armide avaient toutes, avant elle, demandé aux artifices de la toilette ce surcroît de charme et de prestige qui les avaient fait triompher dans les rendez-vous mémorables.

C'était par Zaphar que Métella avait connu ces chairs argentées, givrées, neigeuses, laiteuses, boréales et nacarat, avec lesquelles elle avait si souvent humilié des rivales renommées pour leur belle carnation, et sorties, comme on le dit, du pinceau de Rubens. On expérimentait ces prodiges sur ses épaules lorsqu'elle se décolletait. C'est aussi Zaphar qui lui avait enseigné la manière d'iriser ses cils, d'illuminer ses yeux, de pailleter ses cheveux, de moirer son front et de chiner ses joues, et enfin l'art non moins difficile de se poser des mouches. Il y avait la dangereuse, la fatale, l'assassine, dont on pouvait se servir séparément ou toutes ensemble, selon la difficulté de la prouesse ou de la fascination qu'il s'agissait d'entreprendre.

Zaphar était très-occupé. Il comptait dans sa clientèle la plupart des Parisiennes renommées pour leur teint de lis et de roses. Ce vieux drôle avait d'ailleurs un procédé infaillible pour conserver la confiance de Métella. Il lui suffisait de lui rappeler que, grâce à son art, elle ne changeait pas et était toujours la même. Alors Métella ne se sentait pas d'aise et se persuadait qu'elle pouvait encore lutter avec les jeunes rivales qui lui opposaient leurs dix-sept ans. Toute femme est ainsi faite. Quand sonne l'heure fatale, cet être frivole se cramponne convulsivement à sa beauté qui s'efface, comme le noyé à la perche qu'on lui tend, ou comme le patient altéré à la coupe qu'on lui montre. En un mot, Métella, bien qu'ayant le sentiment de sa déchéance, n'en croyait pas moins à l'efficacité des artifices employés pour ressaisir ce qu'elle avait perdu. Il se pouvait qu'en se regardant dans son miroir elle se dit laide à faire peur ; en réalité, elle n'en croyait rien et se trouvait encore jolie à croquer. Métella, d'ailleurs, était riche et pouvait choisir ses amoureux. Elle avait renoncé depuis longtemps aux blasés exigeants, pour se consacrer tout entière aux adolescents réservés. Voilà pourquoi elle avait jeté son dévolu sur le jeune et naïf Guy de Hoël, que le hasard avait placé sur ses pas.

En entrant, elle fit une révérence correcte et cérémonieuse comme Célimène.

— Pardonnez-moi, mon gentilhomme, dit-elle à Guy, la liberté que j'ai prise de me présenter chez vous. Des propos indiscrets, tenus dans l'antichambre par nos laquais, m'ont fait connaître le but de votre voyage. Je puis vous donner des renseignements utiles pour votre bannière. Moi

aussi, je fais des cadeaux à l'église de mon village, mais ce n'est là qu'un détail. Le point important pour moi, et j'y arrive, est de savoir si vous êtes le neveu de M. le comte Arthur de Hoël ?

— Je suis, madame, en effet, le neveu d'Arthur de Hoël, et fils d'Arthur Guy de Hoël.

— J'ai connu votre oncle, c'était un homme charmant. Il était de grande tournure et d'une générosité aussi grande que sa tournure.

— Mais pourquoi m'adressez-vous cette question ?

— Parce que je lui ai promis d'accueillir, partout où je les rencontrerais, ceux qui seraient de sa race. Vous me rappelez votre oncle, et je suis ravie, je l'avoue, de le revoir en vous, aussi jeune et aussi charmant qu'autrefois.

— Madame, balbutia Guy, je suis confus de vos paroles.

— Mais, puisque je sais maintenant ce que je voulais savoir, je vous demande la permission de me retirer, et en même temps je vous prie de me faire l'honneur de venir me voir dans ma campagne de Ville-d'Avray. C'est tout près d'ici. Nous sommes en hiver, mais je vous montrerai les roses de mes serres, qui sont aussi fraîches que celles du printemps. Je prie votre ami de vouloir bien accepter la même invitation.

— Mon ami est mon cousin, le comte Albert de Kérouan, que je vous présente.

Albert s'inclina et se joignit à Guy pour accepter l'invitation.

La baronne se retira en faisant une révérence, toujours comme Célimène.

Elle était à peine sortie que Guy et Albert se firent part de leur étonnement. Ni l'un ni l'autre ne savaient en réalité en face de qui ils s'étaient trouvés, et ne s'expliquaient pas pourquoi cette étrange baronne les avait invités. Ils se repentaient presque de l'avoir.un instant crue capable de les exploiter.

Au jour dit les deux cousins partirent pour Ville-d'Avray,

Guy, qui n'avait rien de caché pour son vieux serviteur, lui dit. que la baronne Métella, chez laquelle il allait déjeuner, avait beaucoup connu son oncle le comte Arthur de Hoël.

En écoutant ces paroles le vieux domestique ouvrit l'oreille et fronça le sourcil.

— Méfiez-vous, monsieur le comte, et apprenez que votre oncle s'est autrefois beaucoup repenti d'être allé chez cette baronne dont vous acceptez si légèrement l'invitation.

— Le comte en est revenu et n'a pas été mangé.

— Oui, monsieur Albert, l'oncle de M. Guy en est revenu, mais ça lui a coûté sa terre de Quimperlé qui, celle-là, ne reviendra jamais dans votre famille.

— Allons, dit Albert, laisse-nous partir. La voiture est-elle prête ?

— Oui, monsieur le comte. Quand monsieur le comte reviendra-t-il ?

— Nous rentrerons ce soir, et si tu ne nous revois pas, ne sois pas inquiet, et attends-nous, lui dit Guy.

Ils partirent par un temps horrible. Le vent soufflait avec violence, et la pluie tombait à torrent. Après une heure de marche ils arrivaient à Ville-d'Avray, chez Métella, qui les attendait dans une serre toute remplie de fleurs et de plantes rares. Le déjeuner était prêt. Il y avait quatre couverts.

Après les salutations d'usage, Métella leur présente une de ses amies qui s'intitulait artiste dramatique parce qu'elle avait joué daus une revue, au Théâtre-Marigny, la fée des Coquelicots. Elle se nommait Técla, était blonde et peu farouche.

On se mit à table, et, grâce à la gaieté de Métella, la conversation devint aussitôt très-animée. Il ne fut pas question de la bannière, mais du café Anglais et de ce dîner où Guy, installé seul, avait étonné tout le monde avec son mouchoir garni de dentelle noire et les magnifiques diamants de ses boutons de chemise.

— Ce sont, reprit Guy, des bijoux de famille. Mon père me les a prêtés pour venir à Paris et m'a bien recommandé de les lui rendre à mon retour.

— Ah ! dit Métella sèchement.

— Ils vous tentaient, reprit Albert. Ils sont d'ailleurs assez beaux pour cela. Mais rassurez-vous ; si Guy doit restituer ceux-là à son père, il ne lui est point défendu d'en acheter de pareils chez les joailliers du Palais-Royal. Je me rappelle que l'autre soir, chez M^{me} de Sainte-Amarante, j'en ai vu d'aussi gros.

— Comment, interrompit Métella, vous allez chez M^{me} de Sainte-Amarante ? Mais vous êtes donc déjà un mauvais sujet ?

— Je ne suis pas, reprit Albert, un mauvais sujet complet. Je le suis cependant un peu plus que Guy, qui n'a jamais quitté son manoir.

— Nous réparerons le temps perdu, dit Métella en souriant à Guy.

Après le déjeuner, les quatre convives, que la pluie retenait dans les serres, se perdirent au milieu des fleurs, Albert avec la fée des coquelicots, et Guy avec Métella.

Vers deux heures, on vit reparaître Albert et Técla. Albert effeuillait une marguerite, et disait en arrachant les pétales : Je t'aime, un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout ; je t'aime, un peu, beaucoup...

— Ah ! vous voyez, Albert, vous m'aimez beaucoup. Cette fleur ne ment pas.

— C'est vrai, cette petite fleur a deviné ma pensée.

Puis Guy et Métella reparurent de l'autre côté.

— Je regrette bien, disait Guy, de n'avoir pas apporté mes boutons. Mais j'irai les chercher.

— Pas aujourd'hui, mon beau gentilhomme, je vous garde ; vous ne retournerez à Paris que demain, je vous garde, ajouta-t-elle en l'embrassant.

Puis, se retournant vers Tëcla, Métella lui dit :

— Quant à toi, il faut partir. On t'attend, ne l'oublie pas.

— Oui, je pars avec M. Albert.

— C'est convenu, baronne, reprit Albert. Je veux protéger le talent naissant de cette petite comédienne. J'ai de l'influence.

Puis, se tournant vers Guy, il ajouta :

— Je passerai à ton hôtel prévenir ton valet de chambre que tu ne reviendras que demain.

Guy et Métella, restés seuls, se promenèrent longtemps dans les serres. Le soir venu, Métella demanda sa voiture et s'en alla à Paris avec Guy.

Deux heures après, ils étaient installés dans une avant-scène des Folies-Dramatiques et entendaient le Petit Faust.

Pendant ce temps-là, le vieux serviteur resté à l'hôtel, attendant toujours Guy de Hoël, constatait avec regret qu'il remplissait fort mal le rôle de Mentor qu'on lui avait confié.

Il attendit trois jours sans revoir ni Albert, qui sollicitait pour faire entrer Técla dans un théâtre de genre, ni son maître, Guy de Hoël, perdu dans les serres de Métella comme Renaud dans les jardins d'Armide.

Son inquiétude était extrême. Comme il ne connaissait personne à Paris, il résolut d'envoyer une dépêche aû comte de Hoël. Le lendemain, le comte, tout bouleversé par cette nouvelle, quittait son château, où il laissait son vieux père, le comte Gaston de Hoël, et arrivait à Paris.

Le domestique l'attendait sur le seuil de la porte. En le voyant paraître, il lui baisa la main et lui raconta tout ce qui s'était passé.

— M. Guy, ajoutait-il, est parti pour Ville d'Avray avec son cousin Albert de Kérouan. Ils allaient déjeuner chez la baronne Métella, qui était tenue ici

les inviter et leur parler de la bannière.

Le comte de Hoël, qui avait été jeune et qui avait habité Paris, comprit tout de suite que son fils, innocent et novice, était tombé dans les griffes d'une farceuse. Il partit pour Ville-d'Avray et demanda M^me^ la baronne Métella.

Il vit paraître une fort belle personne perdue dans les plis d'une robe de chambre à grands ramages, et aussitôt, avec le ton que prennent dans les comédies les pères qui vont reprendre leur fils aux courtisanes, il lui dit :

— Madame, rendez-moi mon fils.

Métalla cacha son visage dans son mouchoir, et pour toute réponse s'écria :

— Quoi ! c'est vous, mon cher Arthur !

Hélas ! oui. Il y a quelque vingt ans, Arthur, aujourd'hui père austère, vertueux et farouche, avait habité Paris et beaucoup aimé une jeune personne qui s'appelait alors Salomée. Elle était mince, elle était blonde, elle était fraîche comme les roses de ses serres et ornée de ces joues qui dispensent d'avoir un parfumeur.

Le comte Arthur de Hoël fit de rudes efforts pour demeurer digne.

Après un instant de silence, Métella reprit :

— Pourquoi avez-vous donné un autre prénom que le vôtre à votre fils ? S'il se fût appelé Arthur, je l'eusse reconnu, et ces massifs de fleurs n'auraient pas vu s'accomplir une aventure semblable à celle avec laquelle M. de Voltaire, je crois, a composé sa tragédie d'OEdipe !

— Pas d'érudition, madame, je vous en prie. ayons pitié de nous ; respectons notre mutuel embarras et dites-moi où est mon fils ?

— Il est retourné à Paris ce matin.

— Permettez-moi d'aller le rejoindre, je tiens à le faire partir dès ce soir pour la Bretagne. Je veux. qu'il rentre tout de suite au bercail. Nous nous expliquerons plus tard.

Le comte retrouva son fils Guy à l'hôtel et l'embrassa tendrement. Il ne lui dit pas un mot de son aventure, comprenant qu'il n'avait pas le droit de le gronder. Il glissa très-adroitement sur la situation, et lui annonça que, le soir même, il retournerait en Bretagne, accompagné de son vieux serviteur.

Albert de Kérouan était là, tout chagrin. Técla l'avait trompé indignement et il en était tout consterné. Le soir même, Albert et Guy partaient pour le château de Hoël, où les attendaient le calme et le repos. En arrivant, le premier soin d'Albert fut d'écrire à son ami Maxence qu'il faisait des vœux

pour qu'il retrouvât Lucinde ; puis il lui racontait son aventure et l'engageait fort à se méfier de la perfidie des femmes.

Il se passait quelque chose d'étrange dans l'esprit du comte de Hoël. Alors que son fils était près de lui, il se sentait humilié et gêné. Après son départ, toute sorte d'idées bizarres lui traversèrent la cervelle et, malgré ses principes austères, il eut toutes les peines du monde à s'en débarrasser. Ceux qui nient l'influence du diable changeraient d'opinion si le hasard voulait qu'ils fussent souvent aux prises avec une situation analogue.

Le comte ne savait plus où il en était. Il y avait dans son esprit comme un combat engagé entre son autorité de père et ses souvenirs de jeunesse. Il se prenait à trouver Métella encore charmante, puis aussitôt apparaissait l'équipée de cette folle créature avec Guy. Il restait là indécis, troublé, ne sachant pas s'il y avait à rire ou à s'attrister.

Il se fit une loi de ne point retourner à Ville-d'Avray ; mais, en revanche, il s'octroya la faveur de ne pas retourner tout de suite en Bretagne. Il traversait une de ces phases assez communes dans la vie, pendant lesquelles la volonté abdique et suspend son action pour nous livrer pieds et poings liés à l'irrésolution. Allez dire à un homme qui en est là, qu'il est libre ; il vous rira au nez. Ainsi, le comte fuyait volontairement Métella, et il eût été enchanté de la rencontrer dans la rue.

Les jours s'écoulèrent sans qu'il la revît. Il errait distrait dans Paris sans savoir pourquoi il y restait. Il poussa l'oubli, la distraction et l'ahurissement jusqu'à oublier d'écrire un seul mot à son vieux père.

Enfin, après s'être bien ennuyé, après avoir formé les projets les plus insensés, il se décida à partir, absorbé tout entier par le soin de trouver un prétexte pour expliquer à son retour son séjour prolongé à Paris. Il retournait en Bretagne en proie à une sorte de mélancolie que le château sombre et silencieux où il allait s'enfermer ne devait point dissiper.

Ce château, d'ordinaire si calme et si tranquille, était pour l'instant bouleversé. Le vieux comte de Hoël, en voyant revenir son petit-fils sans son père, fut très-étonné. Il demanda au domestique qui avait accompagné Guy ce qui s'était passé à Paris, et pourquoi le père n'était pas revenu avec son fils. Ce domestique, qui ne connaissait que très-imparfaitement l'aventure chez Métella, ne put satisfaire sa curiosité. Il balbutia, parla d'une dame de Ville-d'Avray, rappela que le comte Arthur de Hoël lui avait donné l'ordre de ramener au château le jeune Guy et son cousin Albert, mais ne put dire pour quel motif le père n'était pas revenu avec eux.

Le vieux comte se retourna alors vers Guy et le mit sur la sellette. On comprend le motif qui empêcha Guy de parler. Il était honteux de ce qu'il avait fait, et pour rien il n'eût osé dire à son grand-père de quelle façon il s'était conduit à Paris.

Bien que déjà très-âgé, le comte Hoël avait conservé toute son énergie, et lui qui, sous aucun prétexte, n'avait voulu depuis près de vingt ans quitter son château, résolut de partir pour Paris, et d'aller y chercher le mot de l'énigme.

La fatalité voulut qu'il arrivât trop tard à l'hôtel du Bon La Fontaine. En descendant de voiture, il demanda son fils ; un domestique lui répondit qu'il était sorti depuis le matin sans dire où il allait. Il insista, demanda des détails sur ce qui s'était passé entre Guy et son père, et ne put obtenir que des réponses oiseuses et confuses. Il apprit cependant que Guy d'abord et ensuite son père, avaient été rendre visite à Ville-d'Avray à une certaine baronne Métella, qu'on avait vue arriver un matin à l'hôtel, en grand équipage.

Il se résigna à attendre le retour de son fils qu'il croyait toujours à Paris.

Il ne vit rien venir. Alors, ne pouvant contenir son impatience, il demanda une voiture et se fit conduire sans tarder à Ville-d'Avray.

Dans cette longue et froide allée qui va de la gare du chemin de fer à cette petite ville, il arrêta un passant et le pria de lui indiquer la demeure de la baronne Métella.

Cette fausse baronne était fort connue, ses mœurs un peu tapageuses l'avaient mise en évidence, ou, pour parler plus justement, à l'index. Elle recevait beaucoup. C'était un va-et-vient continuel d'équipages et de visiteurs. On festoyait sans cesse chez elle, puis on tirait des feux d'artifice qui révolutionnaient la population.

Il se fit arrêter à l'endroit indiqué et demanda la baronne.

Un domestique lui répondit que Madame n'était pas visible. Il insista et vit alors paraître une femme de chambre qui le pria de dire son nom.

— Dites à votre maîtresse que. c'est un vieilard qui la demande, pour l'entretenir d'une chose importante, qu'il serait malséant de le faire attendre plus longtemps.

Aussitôt, la femme de chambre revint et le pria, au nom de sa maîtresse, de vouloir bien entrer dans le salon.

Il fut frappé tout d'abord de l'incohérence des meubles et des objets que ce salon renfermait. A côté de pastels représentant des marquises fardées,

poudrées et mouchetées il y avait des tableaux détestables, puis, des photographies déjà jaunies par le soleil. Çà et la quelques meubles de prix, des fauteuils et des causeuses fortement capitonnés. Sur un guéridon étaient entassés en désordre des livres magnifiquement réliés et qu'on ne devait jamais lire. Il en prit un au hasard : c'était l'Imitation de Jésus-Christ. Un esprit facétieux qui s'était un instant fourvoyé là, avait écrit, en manière de dédicace, sur la première page : « On ne sait pas ce qui peut arriver. » Le comte saisit une plume, et ajouta au-dessous ce seul mot : Rien. Puis, cela fait, il continua l'inventaire de ce salon banal comme la grande rue. On entrevoyait vaguement dans tout son ensemble l'interminable cortége formé par ceux qui y avaient passé depuis la fin de la Restauration. Qu'on se figure ces fouilli des marchands de bric-à-brac, où l'on voit éparses et mêlées les pantoufles de la coquette et l'épée du capitaine, la simarre du chancelier et les jupes courtes de Colombine, puis des poignards, des autographes, des tronçons de statuettes, des sabliers et des lambeaux de tapisserie. A la place de ces objets, mettez des souvenirs, et vous reconstituerez alors ce salon luxueux et suspect, où l'on devinait qu'avaient passé, les uns après les autres, la finance, l'industrie, les jeunes-premiers du drame, la garde nationale à cheval et les fils de famille interdits.

Avant que Métella parût, le comte de Hoël avait deviné ce qu'elle était, et déjà il se sentait rassuré. Dans sa jeunesse, il avait appartenu au monde des viveurs, ce qui lui permettait de juger les choses en philosophe. Il n'était pas de ces vieillards maussades et intolérants qui érigent en infortunes sérieuses de simples peccadilles, et précisément parce qu'il avait perdu toutes ses illusions, il ne reprochait point aux autres d'en avoir encore.

Il en était là de ses réflexions, lorsqu'un domestique souleva la portière en tapisserie pour laisser entrer Métella. Elle était vêtue de noir, la tête encadrée dans des flots de dentelle, et peinte ce matin-là à ravir. Elle s'était fait des lèvres à humilier les cerises elles-mêmes et des sourcils malins comme des madrigaux de M. de Voltaire. Par malheur, elle reconnut aussitôt le vieux comte de Hoël et en conçut une émotion telle que son fard et toutes les préparations de son visage tombèrent dans les plis de son voile.

Elle s'inclina, humiliée, soumise, honteuse et lui demandant pardon.

— En croirai-je mes yeux ! dit le comte. Quoi ! c'est la rieuse Clairette qui s'appelle à présent la baronne Métella ? Expliquez-moi donc vos métamorphoses.

— Le mot est cruel, monsieur le comte, et me rappelle que je ne suis plus du tout ce que j'ai été. Je le sais mieux que personne.

— Je retire métamorphose, et remettez-vous. Est-ce que moi-même je ne suis pas changé ? Rappelez-vous le temps, ma-belle, où je vous ai connue. Vous n'étiez qu'une petite fille ; moi j'étais déjà très-marqué pour l'emploi des séducteurs. Vous avez été faible, j'en ai été ravi alors ; mais j'en suis désolé aujourd'hui, puisque, grâce à cette faiblesse qui m'a fait votre complice, j'ai perdu le droit de vous réciter la morale que j'avais préparée pour vous. Pauvre Jupiter que je suis ! me voilà forcé de remettre mes foudres dans ma poche.

— Ah ! monsieur le comte, que vous êtes bon et combien je suis touchée de votre courtoisie, de votre douceur et de votre justice ! Croyez-moi tout à la fois ravie et repentante.

— Laissons cela, ma chère enfant. Le passé est le passé. Parlons du présent. Mon petit-fils Guy est venu ici, n'est-ce pas ?

— Uui, monsieur le comte, dit Métella en bais. sant les yeux.

— Il est gentil, n'est-ce pas ? Je trouve qu'il me ressemble. Son père l'a renvoyé dans notre manoir de Bretagne. Je suis sûr qu'il est triste. Mais savez-vous où est mon fils Arthur ?

— Je ne sais pas. M. le comte Arthur est venu ici, mais il ne doit pas y revenir.

— Et que vous a-t-il dit ?

— Il m'a redemandé son fils. Je ne l'avais plus. Et puis...

Ici, Métella s'arrêta.

— Et puis ?... reprit le vieux comte.

— Il ne m'a rien dit, et n'a pu rien me dire.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

— Parce qu'il a reconnu en moi Salomée, l'ex-Clairette et la future Métella, dit-elle brusquement en fondant en larmes.

— Je ne vois pas bien ce que Salomée vient faire là ?

— Si vous ne comprenez pas, demandez des explications à M. le comte Arthur de Hoël, il vous apprendra toute la vérité !

— Je comprends ! Adieu, mon enfant, vivez heureuse, et rappelez-vous ces paroles du sage roi Salomon : « Il y a trois choses en ce monde qui ne laissent point de trace, le vol de l'oiseau dans l'air, le passage du poisson dans l'eau, et... » vous devinez la troisième !

Deux jours après, le grand-père, le père et le petit-fils étaient réunis au château de Hoël. Ils ne se disaient rien. Albert de Kérouan imitait leur silence, mais il y avait comme cinquième convive le chapelain du château qui pérorait avec obstination.

— Paris est bien changé, monsieur le comte ? disait-il.

— C'est une nouvelle ville, reprit le vieux comte qui, pour rompre le silence glacial et venir au secours de sou fils et de son petit-fils, crut devoir lui donner la réplique.

— Figurez-vous, monsieur l'abbé, continua-t-il, que j'ai eu toutes les peines du monde à retrouver la rue Grenétat, où j'allais en 1827 acheter mon équipement de garde du corps chez un brave homme protégé par S. M. Charles X. On a coupé cette rue en écharpe, il n'en reste plus qu'un bout si petit, qu'il faudrait en vérité un microscope pour le découvrir.

— C'est regrettable dit l'abbé, qui ne connaissait point Paris. On m'a dit que la rue Grenétat avait été fort belle.

— Il y en avait de plus remarquables.

Ce dialogue dura jusqu'au dessert.

Après le dîner, les convives passèrent dans le salon d'honneur, et le vieux comte de Hoël alla s'asseoir dans son grand fauteuil ; c'était l'ancêtre dans sa douceur et sa majesté patriarcale.

Avant la partie de loto, le vieillard appela près de lui son petit-neveu Albert de Kérouan, qui paraissait triste et préoccupé.

— Qu'as-tu, mon enfant ? conte-moi tes soucis.

Albert hésita d'abord à parler, puis, encouragé par l'irrésistible bienveillance de son grand-oncle, il lui dit qu'emporté par son amour du plaisir, il avait fait des dettes, et qu'exilé ici, en Bretagne, il ne pouvait arranger ses affaires.

— Sois tranquille. Que dois-tu ? Demain, je te donnerai un mandat sur Paris avec lequel tu payeras tes dettes ; mais sois sage à l'avenir.

Albert radieux embrassa son oncle et le remercia de ce service qui lui permettait de rester quelque temps auprès de lui, sans laisser rien en péril ailleurs, et sans avoir à redouter des remontrances sévères de son père, alors qu'il reviendrait de son voyage.

— Combien te faut-il ? dit le comte.

— Il me faut cent louis.

— Deux mille quatre cents francs, mon enfant ?

— Non, deux mille francs seulement, mon oncle.

— Ah ! c'est vrai, à présent vos louis ne sont plus de vingt-quatre francs comme de mon temps. Et à qui vas-tu les envoyer ?

— A un bijoutier du Palais-Royal pour payer deux diamants que j'ai offerts à quelqu'un pour sa fête.

— A propos de diamants, dis-moi donc, mon cher Guy, dit le comte en s'adressant à son petit-fils, où sont ceux que ton père t'a donnés.

— Je les porte, vous les voyez bien, mon cher grand-père.

— C'est vrai, mon enfant.

Puis, s'adressant au comte Arthur :

— Voyez, mon fils, Guy a rapporté ses diamants.

Puis, se penchant à l'oreille de son fils, il ajouta :

— Métella ne garde pas les diamants, Autrefois, Clairette et Salomée n'étaient pas si désintéressées.

— Chut ! fit le comte Arthur.

CHAPITRE XVIII

Albert de Kérouan, qui aimait beaucoup son ami Maxence, regrettait de n'être point auprès de lui pour l'aider à retrouver la Lucinde qu'il cherchait. Il avait assisté à ses premières recherches demeurées infructueuses, et comme il l'avait quitté, alors que lui-même rencontrait la volage Técla, il n'était plus du tout au courant de la situation. Il compatissait beaucoup aux tourments de son ami, par la raison qu'il était, de son côté, malheureux dans ses amours. Il écrivit à Maxence, il lui raconta ses infortunes, et terminait sa lettre par l'expression des souhaits ardents qu'il faisait pour qu'il retrouvât Lucinde. Il conseillait à Maxence de ne pas se décourager, et lui prédisait le succès.

Cette lettre vint à propos pour relever le courage du pauvre Maxence, qui en était toujours réduit à demander Lucinde aux échos d'alentour, sans recevoir la moindre réponse. Les échos ont parfois de ces duretés qui triomphent des tièdes, mais qui n'ont pas raison de ceux qui aiment obstinément. Maxence était de ceux-là. Les obstacles et les fausses manœuvres n'étaient point capables de lasser sa patience ni de calmer son ardeur.

Un jour que la douleur de ne pas retrouver Lucinde le plongeait dans un sombre désespoir, le hasard, cette fois propice, lui fit heurter dans la rue de la Paix une jeune femme sortant d'une maison et traversant le trottoir pour monter dans son coupé. Le jour avait disparu, et la femme était hermétiquement voilée. Il s'excusa, fixa cette inconnue et vit briller sous une mantille deux yeux adorables.

C'était Lucinde !

Maxence l'avait reconnue ou plutôt devinée. Il lui prit le bras, et la supplia de l'écouter, invoquant le souvenir de la soirée où il l'avait vue pour la première fois.

Lucinde refusa d'abord de rien entendre, prétextant qu'elle était attendue, et peut-être surveillée. Maxence insista d'une voix douce et caressante qui désarma la sévérité de cette enfant. Il la trouva aussi exquise, aussi jolie que la première fois ; mais il constata avec regret qu'elle toussait beaucoup, et qu'elle avait les traits du visage altérés par la fatigue.

— Permettez-moi, lui dit-elle, de me sauver. Je suis en retard, et j'ai à rendre compte de tous les instants de ma vie.

— Vous ne me refuserez pas la faveur de vous revoir ?

— C'est impossible, ma porte est gardée par des dragons qui vous dévoreraient.

— Je n'en crois rien. Je n'ai jamais eu peur des dragons. Je connais le moyen de les endormir.

— Je vous le répète, vous me demandez une faveur que je n'ai pas le pouvoir de vous accorder. Tout ce que je puis faire, c'est de vous dire que j'irai samedi prochain au bal masqué de l'Opéra. Je sors de chez ma couturière, qui me prépare un costume merveilleux de Colombine, qui fera mourir d'amour tous les Arlequins de la terre. Je crois que je serai très-bien. A samedi. Laissez-moi me retirer, et ayez un peu de patience. Adieu, je pars.

— A samedi, dit Maxence, je vous attendrai dans la loge 24.

Lucinde monta dans son coupé, et son cheval l'emporta très-vite dans la direction de la rue de Rivoli.

Maxence regarda sa montre, et calcula sur le cadran qu'il avait quatre-vingt-seize heures à attendre avant de revoir cette petite enchanteresse. Ce supplice lui arrachait des soupirs. Pendant ces quatre jours, les minutes lui parurent longues comme des siècles. Reverrait-il ou ne reverrait-il pas Lucinde ? Telle était la question qu'il se posait sans cesse, passant du doute à l'espérance, et se perdant au milieu des suppositions les plus absurdes. Le sommeil seul mettait fin à ce travail d'écureuil de son cerveau.

Le bal de l'Opéra a été souvent le milieu fantasque dans lequel les plus grands drames se sont dénoués. Le masque qu'on croit destiné à cacher les visages et à dissimuler les actions, joue un rôle tout contraire, et ne sert en réalité qu'à dissiper des mystères et à divulguer des secrets. Telle grande coquette qui s'en tirerait à visage découvert dans le monde, à force de ruse et d'hypocrisie, vient se faire battre au bal masqué, et y jouer imprudemment son va-tout. Les choses se passent ainsi dans les loges où les précieuses viennent encore marivauder et livrer les clefs de la ville. Mais tout ce côté du carnaval échappe aux. observateurs distraits qui passent près des dépits, des intrigues, des vengeances et des trahisons, sans soupçonner les horribles choses qu'ils coudoient. Ils n'ont, ceux-là, d'attention que pour les insouciants et les écervelés qui se trémoussent dans la salle, et

s'abandonnent à cœur joie à ces sortes de danses qui condamnent Terpsychore et Vestris à se voiler la face.

Lucinde, qui n'avait aucune duplicité dans l'esprit, aucune corruption dans le cœur, et qui en était encore à s'amuser avec l'imprudence et la franchise d'une écolière qui veut se donner une indigestion de liberté, n'était pas allée se placer dans les loges où se tiennent les conférences de la diplomatie amoureuse. Vêtue de son costume de Colombine, elle avait marché tout droit vers le quadrille, et accepté pour cavalier le premier masque qui s'était présenté. Elle dansait avec tant de fougue et d'entrain, qu'on faisait cercle autour d'elle. Les curieux applaudissaient ses pirouettes déréglées et ses dislocations violentes. Elle avait un succès fou : il lui fallait se sauver à la fin du quadrille pour échapper à l'enthousiasme de ceux qui voulaient la porter en triomphe. Il y avait trois heures qu'elle s'abandonnait avec rage à ce fatigant et périlleux exercice, quand elle se sentit prise d'une faiblesse subite. Elle fléchit et tomba. On la releva, et on la conduisit à une croisée pour lui faire prendre l'air. Aussitôt elle perdit connaissance et fut en proie à une violente attaque de nerfs. Un médecin, le garde municipal et le commissaire de police intervinrent. On chercha dans ses poches et dans la pelisse qu'elle avait donnée à l'ouvreuse, un papier, une adresse, pouvant établir son identité. On ne trouva qu'un porte-monnaie contenant un peu d'argent et une invitation de bal pour le lendemain, à l'adresse de M^{lle} Lucinde. Sur l'avis du médecin, on la plaça sur un brancard et on la conduisit à l'hôpital. Elle était toujours évanouie : son état était très-grave.

Quant au pauvre Maxence, qui ne pouvait admettre qu'une aussi délicate personne pût avoir l'idée de se mêler à ces danses brutales, il attendait mélancoliquement Lucinde au fond de la loge 24, ignorant l'évanouissement de cette Esther de carnaval.

Quelques heures avant l'ouverture de ce bal masqué, le comte et la comtesse de Kérouan, de retour ciu long voyage qu'ils avaient entrepris après leur mariage, étaient revenus à Paris. Une triste nouvelle les attendait. M^{me} Talexis, qui avait été prévenue de leur retour, s'était rendue à l'hôtel, pour apprendre à la comtesse de Kérouan que sa jeune sœur Noémie avait disparu depuis plus de deux mois, sans qu'il eût été possible de découvrir le lieu de sa retraite. Un matin, elle n'avait point trouvé Noémie dans sa chambre. Celle-ci ne lui avait pas écrit.

Marguerite de Kérouan, en apprenant ce malheur, fondit en larmes, en proie tout à la fois au chagrin et à la honte. Elle fut bouleversée à ce point

d'être forcée de se coucher. Ses larmes et ses sanglots redoublèrent. Hélas ! elle n'en était encore qu'au début de sa douleur, car, vers quatre heures du matin, on vint demander dans son hôtel M. le comte de Kérouan et le prier de venir en toute hâte avec la comtesse à l'hôpital de.....

On devine l'horrible scène à laquelle ils allaient assister. Ils entrèrent dans un dortoir et virent étendue sur un lit une jeune fille qui se débattait dans les tortures de l'agonie. C'était Noémie, la Lucinde du bal masqué, près de laquelle veillait sa sœur Louise, plus belle et plus austère que jamais, sous ses habits de religieuse. Le médecin de service, après avoir examiné la malade, constata qu'elle était atteinte d'une angine pulmonaire ; il ajouta qu'elle touchait à ses derniers instants. Les gens de l'hôpital, malgré l'habitude qu'ils ont de voir mourir, ne pouvaient dissimuler leur émotion, en regardant cette petite agonisante. Il leur semblait, tout blasés qu'ils étaient, que la mort commettait un forfait en glaçant ce visage de vierge, en éteignant pour toujours ces yeux remplis d'espérance et de vie. Ce costume de Colombine, dont on n'avait pu la dépouiller, et qui était pour cette belle enfant ce qu'une armure est au guerrier, semblait exagérer encore la cruauté du sort qui reléguait parmi les morts celle qui avait à peine connu cette terre, et qui tombait à dix huit-ans victime des plaisirs de son âge.

Marguerite et Louise la pressaient dans leurs bras, essayant d'en obtenir une parole ; mais la pauvre petite, oppressée et suffoquée par la douleur, ne pouvait leur répondre. Elle fit un léger mouvement, se pencha du côté droit et rendit son âme à Dieu, sans que l'agonie qu'elle avait endurée eût en rien modifié l'expression charmante de sa physionomie. Cette beauté merveilleuse, qui eût fait à elle seule l'ornement d'une fête, et séduit par ses charmes mêmes les plus difficiles, appartenait désormais au fossoyeur, pour lequel elle semblait avoir conservé son dernier sourire.

Louise se mit en prière et resta agenouillée très-longtemps au chevet de sa sœur expirée.

La comtesse, brisée par la douleur, fut arrachée à cette scène navrante par son mari, qui lui-même pouvait à peine maîtriser son cœur.

Quelques jours après, Marguerite, comtesse de Kérouan, tout de noir habillée, partait avec son mari pour le château de Nolongue.

Le château, qui depuis longtemps était resté fermé et obscur, fut ouvert et illuminé. Vers neuf heures du soir, le comte et la comtesse arrivèrent. Il y avait, groupés à la porte, quelques paysans des alentours, qui avaient remarqué ces apprêts.

Dans ce groupe se. trouvait La Gritte, qui avait reparu on ne. sait comment.

Le cocher qui conduisait la voiture entra très-vite dans la cour. L'un des deux chevaux bouscula un peu La Gritte, qui perdit l'équilibré, mais ne fut pas blessée.

Alors une brave femme qui était là cria assez haut pour être entendue de ceux qui arrivaient :

— Prenez garde, madame la comtesse : celle que vos chevaux ont failli renverser, c'est votre mère !

CHAPITRE XIX

On devine l'effet que produisirent ces paroles.

Le comte de Kérouan parut aussitôt, et vint chercher la Gritte. Il la conduisit dans le salon, l'installa dans un fauteuil, Marguerite s'agenouilla près d'elle et la couvrit de baisers.

Mais hélas ! cette pauvre créature privée de raison ne comprenait que fort peu de choses à la situation. C'était un spectacle douloureux que de la voir immobile, silencieuse, jetant un regard vague sur l'exquise créature qui la serrait dans ses bras, et dans laquelle elle ne reconnaissait point sa fille.

Quant au comte de Kérouan, il partageait l'émotion et le trouble de sa femme et essayait en même temps de la consoler. Pour mettre fin à cette scène désolante, il prit le bras de la pauvre infirme et la conduisit dans la chambre d'honneur ; puis cela fait, il pria la comtesse de prendre un peu de repos.

Marguerite, brisée tout à la fois par la fatigue et la douleur, n'en était pas moins belle. Le comte qui connaissait sa nature délicate et loyale, devina aussitôt l'impression pénible qui s'ajoutait à son chagrin. Alors prenant Marguerite dans ses bras, il la supplia de chasser de son esprit et de son cœur le sentiment de honte qui lui avait fait monter le rouge au visage, puis il lui dit, tout bas, entre deux baisers bien tendres :

— Tu es, ma chère enfant, la maîtresse de ce château, et remercie le ciel de t'avoir fait retrouver ta mère qui vivra désormais près de toi, sinon heureuse, du moins tranquille et à l'abri des misères qui l'ont accablée, ici-bas, jusqu'ici. Désormais tu veilleras sur elle, et tout ce que tu voudras sera.

Marguerite, au comble de l'émotion, fondit en larmes, en s'écriant :

— Mon cher comte, vous êtes bon, vous êtes miséricordieux, et le dévouement de toute ma vie ne pourra suffire à reconnaître votre générosité.

En prononçant cette dernière parole, elle perdit connaissance.

Le lendemain, le comte de Kérouan, trouvant Marguerite un peu plus calme, voulut causer longuement avec elle.

Tout d'abord il la supplia de se bien persuader que la scène inattendue de la veille n'avait en rien modifié le grand amour qu'il lui portait ; puis, insistant sur ce point, il la pria de ne voir là, au contraire, qu'un événement

heureux qui arrachait pour toujours sa mère au vagabondage pour la restituer à sa tendresse et à sa sollicitude. Ensuite, appelant à son secours toutes les délicatesses de langage dont savent disposer dans les situations graves de la vie les natures délicates, il lui rappela qu'elle n'était pour rien dans tout ce qui se passait, et qu'elle ne devait être responsable de rien. Il ajouta qu'avant de l'épouser il avait dû prévoir ces éventualités, et qu'il s'y était résigné d'avance, parce qu'il trouvait dans son amour une compensation à ces petits tourments.

Ces douces paroles tombèrent comme un baume sur les blessures de la pauvre Marguerite. La réflexion aidant, elle devint plus calme, et entrevit l'avenir moins sombre.

Les jours suivants, elle sortit en voiture avec sa mère et son mari. Les paysans d'alentour ouvraient de grands yeux en voyant passer cette pauvre mendiante que le hasard avait métamorphosée en châtelaine.

Marguerite, d'accord avec son mari, prévint aussitôt sa sœur Louise, la priant de venir au château de Nolongue pour embrasser sa mère et lui prodiguer ses sourires et ses caresses.

A peine avertie, Louise munie de l'autorisation de sa supérieure accourut au château. Elle arrivait le cœur brisé par l'émotion. Elle s'agenouilla devant sa mère en élevant vers le ciel un regard où la tendresse de l'enfant était unie à l'humilité de la religieuse.

Le lendemain, Louise appela sa sœur et lui fit comprendre que ce rôle de garde-malade qu'il fallait remplir auprès de leur mère lui revenait de droit puisqu'elle s'était vouée pour toute sa vie aux déshérités de ce monde, et pas du tout à elle Marguerite qui se devait à son mari, puis au monde où elle était appelée à briller. Louise, qui prenait au sérieux sa mission, exprima cette opinion sur un ton décisif qui n'admettait pas d'objection. Il fut donc convenu qu'elle emmènerait sa mère et qu'elle la placerait dans une maison de retraite, où, sous ses yeux, tous les soins qu'exigeait sa triste situation lui seraient prodigués.

On décida que le comte et la comtesse de Kérouan partiraient pour leur château de Bretagne et laisseraient Louise et sa mère à Nolongue, puis que, quelques jours après, Louise retournerait à Paris avec la pauvre créature.

A quelques jours d'intervalle, vers cinq heures du matin, une voiture, traînée par deux chevaux de poste, sortait du château de Nolongue, emmenant Louise et sa mère. Au milieu des bois qu'il faut traverser, la

voiture fut assaillie par une troupe de mendiants, et sans la rapidité des chevaux, on ne peut dire ce qui serait arrivé.

Ces mendiants appartenaient à une troupe de bohémiens qui, vingt ans auparavant, avaient perdu dans ces parages la petite sourde et muette qu'on appela La Gritte.

Ils l'avaient reconnue dans la voiture, et auraient bien voulu s'en emparer,

Heureusement pour cette malheureuse, elle leur échappait cette fois pour toujours !

FIN

Extrait du Catalogue général de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, A PARIS

à 3 fr. 50 le volume

(Les volumes sont envoyés franco contre le prix en timbres ou mandats-poste.)

LE CATALOGUE COMPLET EST ENVOYÉ FRANCO CONTRE DEMANDE AFFRANCHIE

ED. ET J. DE GONCOURT

Germinie Lacerteux..... 1 vol.
Madame Gervaisais..... 1 vol.
Charles Demailly..... 1 vol.
Renée Mauperin..... 1 vol.
Manette Salomon..... 1 vol.
Sœur Philomène..... 1 vol.
Quelques créatures de ce temps..... 1 vol.

CES VOLUMES FORMENT LA COLLECTION COMPLÈTE DES ROMANS DE MM. ED. ET J. DE GONCOURT

JULES SANDEAU

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

…leine..... 1 vol.
…age couronné par l'Académie française)
…na..... 1 vol.
…ur Herbeau..... 1 vol.
…lle de La Seiglière. 1 vol.
Fernand, Vaillance, Richard. 1 vol.
Valcreuse..... 1 vol.
Madame de Sommerville, La chasse au roman..... 1 vol.

GUSTAVE FLAUBERT

…œurs de province. — …ivie des Réquisitoire, … Procès intenté a …nal correctionnel … janvier et 7 fé-vrier 1867)..... 1 vol.
Salâmmbo. ÉDITION DÉFINITIVE avec documents nouveaux..... 1 vol.
La Tentation de saint Antoine. Troisième édition..... 1 vol.

…AXIME DU CAMP

…elle édition..... 1 vol.

TOURGUÉNEF

…ice par PROSPER MÉRIMÉE. Deuxième édition... 1 vol.

Gustave Claudin. Trois Roses dans la rue Vivienne. (Avertissement de Ch. Deslys.)

http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6486579b

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les

caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr